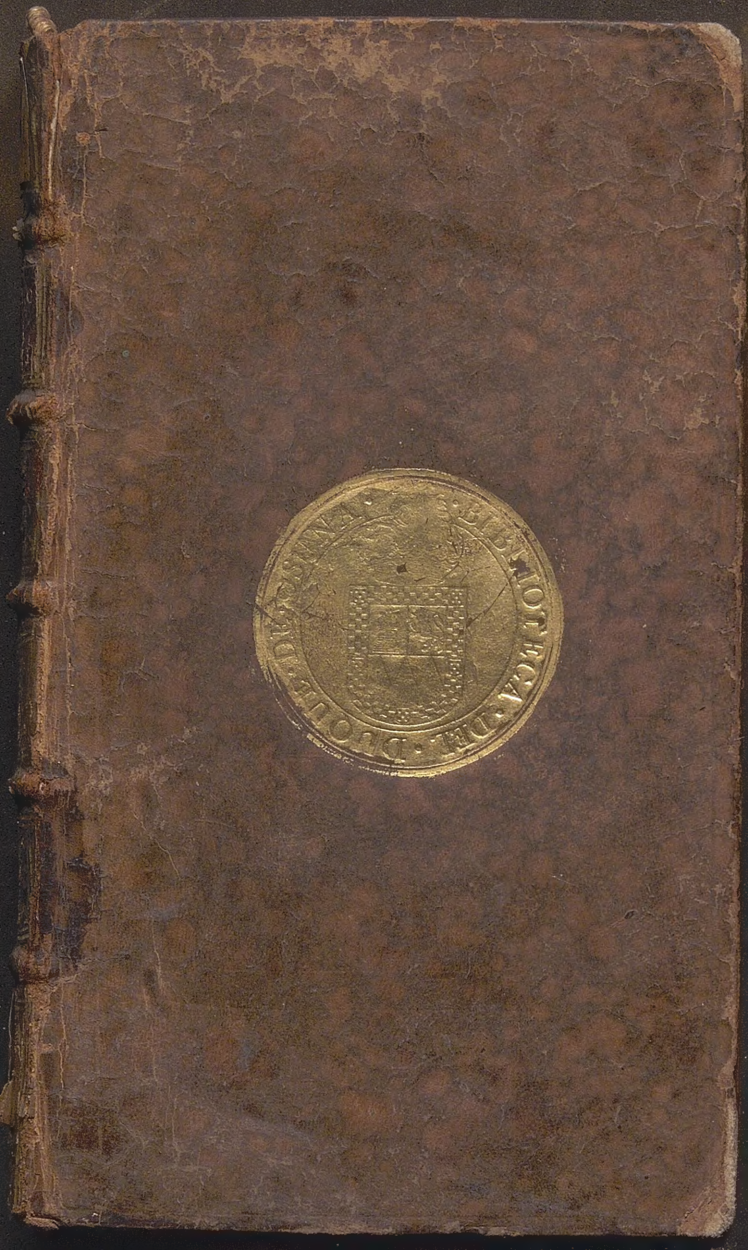

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE





SERMONS
DU PERE CHEMINAIS
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

TOME QUATRIE'ME.



Du Fond de M. JOSSE.

A PARIS, ruë Saint Jacques,
Chez J. FR. JOSSE, à la Couronne d'Epines & à la Fleur de Lys d'Or.
ET
CH. J. B. DELESPINE, Imp. Lib. ord. du Roi à la Victoire & au Palmier.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

QUAND je donnai au Public pour la premiere fois les Sermons du Pere Cheminais, je n'avois pas à ma disposition tous ses papiers. Plusieurs mêmes se trouverent tellement dispersez, qu'il ne m'étoit pas aisé de les recüeillir. Je me contentai donc de faire alors paroître en deux volumes ce que j'eûs dans les mains, & ce que je crûs plus en état de voir le jour.

Je ne m'en tins pas là : mais ayant fait une nouvelle révision des papiers qui me restoient & de quelques autres du même Auteur que l'on me confia, j'en formai un troisiéme volume que je joignis aux deux premiers. Enfin, par une recherche encore plus exacte & avec un peu de travail, je suis heureusement parvenu, après un long intervalle de temps, à

rassembler assez de matiere pour ces deux derniers volumes, qui, selon que j'ose l'esperer, ne seront pas moins favorablement reçûs que les précedens. On ne doit point être surpris que dans les cinq volumes les Sermons ne soient pas arrangez suivant l'ordre qui leur conviendroit. Si j'avois pû d'abord les réünir tous & les avoir sous les yeux, j'aurois évité ce dérangement, & j'aurois mis chaque Sermon en sa place, comme je me propose de le faire bientôt dans une cinquiéme Edition.

Au reste, dans l'Avertissement qui est à la tête de la premiere Edition des Sermons du Pere Cheminais, j'ai déja dit quelque chose d'une nouvelle maniere de prêcher, qu'il jugeoit plus convenable à l'éloquence de la Chaire, & qu'il se proposoit de suivre. Mais comme je n'en ai parlé qu'en general &

que très ſuccinctement, on ſera peut-être bien aiſe d'en voir ici le projet plus en détail. Le voici tel que cet habile Maître l'avoit conçû, & tel à peu près qu'il l'avoit tracé lui-même ſur le papier.

» Il ſeroit bon d'imaginer une méthode nouvelle qui donnât lieu au pathétique, & qui non ſeulement perſuadât, mais qui touchât & fiſt prendre de fortes réſolutions.

» La méthode qu'on obſerve aujourd'hui, n'y paroît nullement propre, parce qu'en diviſant & ſubdiviſant un diſcours, l'éloquence eſt gênée, contrainte, comme étouffée. Les mouvemens ſont interrompus, &, ſi je puis le dire, étranglez. Après avoir parlé avec vehemence, on recommence froidement un autre point : ce qui fatigue l'Auditeur.

» Cette maniere a encore cela d'in-

„commode, qu'elle présente à l'Au-
„diteur, & lui laisse entrevoir d'un
„premier coup d'œil tout ce qu'on
„a à dire dans la suite de chaque
„partie : & de plus elle empêche
„qu'on ne retienne aisément le dis-
„cours par la multiplicité des idées,
„souvent mal assorties, & qui n'ont
„les unes aux autres qu'un rapport
„très éloigné. Au lieu qu'en se bor-
„nant à un seul article, lui donnant
„tout le jour qu'il demande, en ti-
„rant toutes les conséquences qui
„s'y trouvent liées, répondant à tou-
„tes les objections, en un mot le
„poussant avec toute la force dont
„il est susceptible, il s'imprime plus
„profondément dans les esprits & il
„y fait une sensation plus marquée.
„ Pourquoi donc s'asservir à la mé-
„thode ordinaire ? Pourquoi n'user
„pas de nouvelles manieres pour fai-
„re entrer dans les cœurs la verité :
„ou plûtôt, pourquoi ne s'atta-

cher pas à une méthode que les » Anciens ont mis en œuvre avec » tant de ſuccès? Du moins faudroit- » il eſſayer & ſonder le gué. La » lecture de Ciceron, quoique Au- » teur prophane, peut beaucoup » aider à l'uſage de cette méthode, » & apprendre à y donner l'arran- » gement, l'ordre, le tour néceſſaire. »

D'abord on feroit une ſeule en- » trée de diſcours, dans la quelle on » propoſeroit clairement la vérité » qu'on entreprend d'expliquer. » On n'en traiteroit jamais qu'une » fondamentale : on l'appuyeroit » bien, on l'expoſeroit, on la mon- » treroit par les endroits les plus » forts. On répondroit enſuite aux » difficultez qui peuvent naître. Et » le tout étant executé de la ſorte, » c'eſt alors que l'on concluëroit » par une courte récapitulation, & » que s'abandonnant à ſon talent » & à ſon zele, on finiroit par un »

» mouvement vif, pressant, chré-
» tien, doux, insinuant, terrible,
» selon que la matiere l'exigeroit.
» Par-là, l'on s'épargneroit la tor-
» ture des divisions, l'inconvénient
» des deux exordes : on iroit au
» cœur. On pourroit avancer quel-
» quefois pas à pas, & développer
» sa proposition par plusieurs au-
» tres qui en seroient dépendantes.
» Ce qui ne viendroit pas directe-
» ment au sujet, on le rejetteroit
» en objection. Tout cela d'un stile
» naturel, aisé, coupé, sans une
» expression trop recherchée, ni ces
» longues periodes qui font perdre
» haleine. Ainsi l'on pratiqueroit
» tellement la chose, que ce qu'il
» y auroit de plus touchant dans le
» discours se trouvât à la fin, &
» que de l'un à l'autre on montât
» comme par degrez.

» On ne doit pas toujours pren-
» dre le ton de déclamateur qui en-

dort, mais varier le ſtile pour » éviter une monotonie où tombent » la plûpart des Prédicateurs. Les » mouvemens affectueux & devots, » font beaucoup d'impreſſion quand » on les ſçait ménager, mais il faut » prendre garde qu'ils ne deviennent languiſſans. »

On ne doit pas non plus remplir un diſcours de citations latines. Il eſt vrai qu'il y a certaines paroles énergiques ou de l'Ecriture ou des Peres, qui peuvent » être placées fort à propos : mais » les autres ſont communément ennuyeuſes ; elles rompent le fil du » diſcours, & ne ſignifient rien. »

Après un trait où l'on s'eſt étendu & où l'on a parlé avec feu, » on peut s'arrêter quelque temps, » laiſſer reſpirer l'Auditeur, lui faire goûter à loiſir ce qu'on vient » de lui repreſenter : cela ſoulage » la poitrine, & dans cette eſpece »

» de repos la verité passe insensiblement jusqu'au fond de l'ame & » s'y enracine plus fortement.

» J'ai de la peine à entendre un » Prédicateur fanfaron dans ses propositions : car il y en a qui le » sont un peu, ou qui semblent » l'être. Il vaut mieux promettre » moins, & tenir plus. La modestie » sied par tout, mais singulierement » dans le ministere évangelique. Le » Prédicateur doit se défier de lui-» même, & le témoigner. Il doit » reconnoître sa foiblesse & la dif-» ficulté de son entreprise : ne comp-» tant que sur l'assistance divine, & » n'attribuant le fruit de son dis-» cours qu'à la grace du Seigneur, » qui est le maître des cœurs.

» Pour en revenir à la question » principale, je ne puis désavoüer » que ces divisions & ces subdivi-» sions auxquelles nous sommes ac-» coutumez, ne fournissent divers

endroits brillants, qu'il est plus » facile de ranger sous plusieurs » chefs que sous un seul : mais la » nouvelle méthode que je propose ; » me paroît d'ailleurs avoir des avan- » tages si essentils, que je n'hesiterois » pas à lui donner la préference. »

C'est encore une assez bonne » maniere, que celle de traiter un » sujet en forme de déliberation. » Par exemple : s'il est sage de dif- » ferer sa conversion, & si on le » peut dans les regles de la pruden- » ce. Si le parti de ceux qui ne » croyent rien, est raisonnable. Si » ceux-là sont plus à plaindre qui » souffrent en silence & avec rési- » gnation, que ceux qui se donnent la » vaine satisfaction de murmurer. Si » la jeunesse a plus de chagrins à es- » suïer dans la pratique de la vertu, » que dans la joüissance des plaisirs. »

Enfin pour une perfection en- » tiere, l'Orateur Chrétien doit »

» étudier extrêmement ſon action.
» L'action ſert à relever les choſes
» qu'on dit, comme auſſi les choſes
» qu'on dit doivent ſervir à regler
» l'action & à la diverſifier. Car elle
» ne doit pas toujours être la mê-
» me, puiſque ce ne ſont pas tou-
» jours les mêmes ſentimens ni les
» mêmes mouvemens : mais du
» reſte, animée ou moderée, dou-
» ce ou vehemente, il faut toujours
» qu'elle ſoit libre & dégagée, ſans
» aucune de ces affectations puéri-
» les, qui ne conviennent ni à la
» dignité du Miniſtre de Jeſus-
» Chriſt, ni à la ſainteté de la pa-
» role qu'il annonce.

Toutes ces réflexions ſont juſtes & pleines de ſens : mais le point eſt de les réduire à la pratique ; & pour réüſſir dans la méthode particuliere que le Pere Cheminais eût ſouhaité d'introduire, il faudroit avoir reçû de la na-

ture les mêmes dons que lui & les mêmes diſpoſitions. Il l'a ſuivie avec ſuccès en quelques-uns de ſes Sermons ; mais il ne s'enſuit pas que tous là-deſſus puiſſent l'imiter, ni qu'ils y doivent travailler. Et voilà l'erreur d'une infinité de Prédicateurs, qui ne ſçavent point aſſez meſurer leurs forces, & qui veulent ſe former ſur certains modelles au-deſſus de leur portée. Toute ſingularité eſt dangereuſe. Elle peut plaire par ſa nouveauté ; mais il eſt à craindre qu'elle ne rebute & qu'elle ne ſoit abandonnée, quand elle manque des ſecours propres à la ſoutenir. D'où je conclus, qu'en matiere de prédication, comme en bien d'autres ſujets, le plus ſûr eſt de ſe conformer à la multitude, & de ne pas quitter inconſiderément les routes communes & les plus battuës.



SERMONS

Contenus dans le quatriéme Volume.

SERMON



SERMON
SUR
L'AMBITION.

Scitis quia Principes gentium dominantur eorum, & qui majores sunt, potestatem exercent in eos: non ita erit inter vos.

Vous sçavez que ceux qui tiennent les premiers rangs parmi les Nations, leur commandent en maîtres, & que les plus puissans exercent sur elles leur empire. Vous n'en userez pas de même entre vous. En S. Matthieu chap. 20.



EST-IL donc vrai, Chrétiens, & qui le croiroit, que les Apôtres, c'est-à-dire des hommes nés dan les dernieres conditions du monde,

eussent à se préserver de l'esprit de domination, & qu'il fût besoin de leur faire une leçon si précise & si expresse contre la passion & le desir de s'agrandir ? Que pouvoient prétendre de pauvres pécheurs, & l'ambition pouvoit-elle entrer dans des ames, dont les vûës devoient être si courtes & les espérances si bornées ? Que dans l'Eternité bienheureuse ils envisageassent une gloire immortelle comme la récompense & la fin de leurs travaux ; c'est à quoi les engageoient les promesses du Fils de Dieu si souvent réïterées, & si solidement établies: mais avant qu'ils fussent mis en possession de cette gloire céleste, à quelle autre gloire sur la terre, à quelle grandeur l'obscurité de leur état leur permettoit-elle d'aspirer ? Disons mieux, mes chers Auditeurs : l'exemple qui nous est marqué dans le même Evangile & au même endroit d'où sont tirées les paroles de mon texte, nous montre bien que l'ambition est de tous les états, & qu'il n'y en a point de si abjet où l'on ne soit sensible à l'hon-

neur, & où l'on n'aime à tenir le premier rang. Qu'étoit-ce que Jacques & Jean, tous deux fils de Zebedée, & sortis du simple Peuple ? Cependant ils ont l'un & l'autre l'assurance de s'adresser au Sauveur des hommes par l'entremise de leur mere, & de lui demander les premieres places dans ce Royaume temporel, où selon je ne sçais quelle opinion assez répanduë, quoique fausse, il devoit régner pendant un certain nombre d'années avec une pleine & absoluë puissance. *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad sinistram in regno tuo.* Matth. c. 20. Ils n'ont point égard aux autres Disciples ; mais ils s'efforcent d'emporter sur eux la préference : ils y employent la sollicitation & la priere ; ils n'hésitent point à répondre d'eux-mêmes & de leurs bonnes dispositions : *Possumus.* Tant il est certain que par tout la prééminence nous plaît, & qu'elle a des charmes dont on ne peut presque nulle part se défendre.

Avoüons-le après tout, Chrétiens,

& convenons que l'ambition eſt particulierement le vice des Grands. Auſſi, bien loin de la condamner & d'en rougir, ils la canoniſent en quelque maniere, ils en font une eſpéce de vertu, ils s'en glorifient : car, dit-on, ſi c'eſt un vice, du moins eſt-ce le vice des cœurs nobles & des ames généreuſes. On le dit, & moi je veux aujourd'hui vous en donner une idée toute contraire. Je veux vous faire voir que rien n'eſt plus capable d'avilir une ame, & de détruire dans nous tous les ſentimens d'une vraye nobleſſe & d'une ſolide grandeur. Ce n'eſt point là une exagération, ce n'eſt point un paradoxe, mais une vérité dont j'entreprens de vous convaincre, & dont les preuves ſeront les plus palpables & les plus ſenſibles.

En effet, ſelon la diverſité des tems, à quoi l'ambition réduit-elle l'ambitieux, & à quoi le porte-t'elle : Je dis ſelon la diverſité des tems, & comprenez ceci ; c'eſt tout mon deſſein. L'ambitieux n'eſt-il point encore parvenu au terme qu'il

a en vûë, & où il travaille ſans relâche à s'avancer ? c'eſt alors que pour y atteindre, ſon ambition le réduit dans un aſſujettiſſement & une dépendance que nous pouvons juſtement appeller un eſclavage. Mais par un heureux changement de ſcéne, a-t il enfin réuſſi dans ſes prétentions, & eſt-il arrivé au point d'élevation où il viſoit ? c'eſt alors que joüiſſant de ſa fortune, ſon ambition le porte à des hauteurs, à une indépendance & à un empire, que nous pouvons traiter de tyrannie. Pardonnez ces expreſſions; je les expliquerai. Ainſi dans le ſens que je l'entens, l'ambitieux eſclave & l'ambitieux tyran; voilà ce que j'ai à vous repréſenter. L'Ambitieux eſclave dans la recherche & la pourſuite des honneurs du ſiécle : premiere Partie. L'Ambitieux tyran dans l'uſage, ou plûtôt dans l'abus qu'il fait des honneurs du ſiécle : ſeconde Partie. Or qu'y a-t-il de plus oppoſé que ces deux caractéres, à la véritable grandeur; mais ſur-tout qu'y a-t-il de plus condamnable ſelon les

principes de cette humilité Chrétienne, que notre divin Maître est venu nous enseigner ? J'ai besoin de la grace & des lumiéres du Saint-Esprit : adressons-nous à Marie pour les obtenir, & disons-lui *Ave.*

PREMIERE PARTIE. C'EST le propre de la passion de s'aveugler elle-même & de se réduire, sans le prétendre, à l'état même qu'elle se propose d'éviter en se portant vers l'objet qu'elle poursuit. L'Ambitieux veut dominer, mais par un effet bien éloigné de ses vûës, rien ne le rend plus esclave que son ambition. Car j'appelle esclavage une dépendance pénible & laborieuse, une dépendance basse & servile, une dépendance stérile & sans fruit. Or tel est communément l'état d'un homme qui cherche à s'élever, & qui court après les honneurs du siécle. Il marche dans une carriere où il trouve bien des peines à soutenir & bien des dégoûts à dévorer, & par là son esclavage est le plus dur & le plus pésant ; dans une carriere, où il est obligé de ramper en

mille rencontres & de descendre à mille bassesses, & par-là son esclavage est le plus honteux & le plus vil; enfin dans une carriere où souvent il court au hazard & ne voit jamais ses espérances remplies, & par-là son esclavage lui devient le plus inutile & le plus infructueux. Vous me prévenez sans doute, Chrétiens, & la connoissance que vous devez avoir du monde, vous convainc déja par avance de ce que j'ai ici à vous dire : mais il est bon néanmoins de vous en retracer une légere peinture, & de vous remettre devant les yeux ce que vous avez cent fois, ou éprouvé vous-mêmes, ou déploré dans les autres & condamné.

Voici donc d'abord la situation où je suppose un de ces mondains, qui ne sçachant point se borner à ce qu'ils sont par les ordres de la Providence divine, veulent toujours être ce qu'ils ne sont pas. Sa condition ne le contente point, parce qu'elle ne répond point à ses vûës présomptueuses. Il faut qu'il se pousse,

qu'il occupe telle place, que de dégrés en dégrés il monte à ce rang. Il le faut ; car l'ambition le demande : mais il n'y eſt pas encore, & il eſt même fort au-deſſous. Cependant il y a des voyes qui peuvent l'y conduire, & il eſt queſtion de prendre les plus efficaces & les plus ſûres. Si c'eſt un homme de naiſſance, ſa naiſſance lui peut être de quelque ſecours ; mais du reſte c'eſt un ſecours aſſez foible, à moins qu'il ne ſoit ſoutenu d'ailleurs ; & tous les jours nous voyons des gens, avec de grands noms, demeurer néanmoins & être confondus parmi la multitude. Si c'eſt un homme de mérite, ſon mérite lui peut tenir lieu de diſpoſition : mais ce n'eſt point une diſpoſition ſur laquelle il y ait beaucoup de fonds à faire, & ſouvent le mérite eſt oublié à moins qu'il ne ſe produiſe autrement que par lui-même & que par ſa propre vertu. Si c'eſt même un homme de ſervice, ſes ſervices lui donnent droit aux récompenſes ; mais dans le train ordinaire du monde, c'eſt encore un droit ſur quoi l'on

ne peut guéres compter ; car combien de ſervices le monde ne récompenſe-t-il jamais ; ou s'il ne les laiſſe pas abſolument ſans récompenſe ; qu'eſt-ce que ces récompenſes du monde, & à quoi ſe terminent-elles ?

De tout ceci l'ambitieux conclut, que ce ne ſont point là préciſément les routes qu'il doit tenir pour faire ſon chemin. Mais par où le fera-t'il, à ce qu'il lui ſemble, plus aiſément & plus promptement ? Ce Paralytique dont il eſt parlé dans l'Evangile, ce malade de trente-huit ans, ſe tenoit auprès de la Piſcine ; il obſervoit avec ſoin le moment où l'Ange deſcendoit & venoit remuer l'eau ; il faiſoit effort pour profiter de l'occaſion,& pour ſe plonger dans cette eau ; mais ſes efforts étoient trop lents ; d'autres le prévenoient, & il ne guériſſoit point, pourquoi ? parce qu'il lui manquoit un homme qui lui prêtât la main & qui l'aidât : *Domine, hominem non habeo.* Voilà *Joan. c. 5.*
par une ſorte de proportion, ce que l'ambitieux s'applique à lui-même. Il comprend que ni naiſſance, ni mé-

rite, ni service ne lui pouvant suffire, il a besoin d'un Patron qui le mette au jour, & qui l'appuye. Il comprend que la faveur lui est nécessaire, & que s'il peut s'insinuer dans l'esprit du Maître qui dispense les graces, sa fortune est faite. Mille exemples le lui apprennent, & qu'y a-t-il en effet de plus connu par l'expérience & de plus commun ? D'où il tire cette conséquence bien naturelle, que c'est donc là qu'il doit tourner son attention, & de cela qu'il doit faire toute son étude.

Mais où va-t-il s'engager, Chrétiens, où va-t-il se précipiter ? il ne l'apperçoit pas maintenant, ou s'il l'apperçoit, il n'en sent pas encore le poids : mais la suite ne lui donnera que trop à connoître quelle charge il s'est imposée & à quel joug il s'est assujetti. Car ce Patron, il s'agit de le trouver & de se l'attacher ; ce Maître il s'agit de l'approcher, de le ménager, de le gagner ; c'est-à-dire, qu'il s'agit de s'asservir à des hommes dont on dépend, dont on veut dépendre, parce qu'on fonde sur eux toutes ses

espérances, & qu'on ne croit pas pouvoir rien obtenir que par eux. Servitude qui s'étend jusqu'à leur asservir son repos & tous les agrémens de la vie; jusqu'à leur asservir sa santé, ses biens, ses inclinations, tous ses sentimens; jusqu'à leur asservir sa conscience même, son ame & son salut. Or concevez-vous un esclavage plus dur & plus pesant, & n'est-ce pas celui de l'ambitieux ?

En effet, du moment qu'il s'est mis dans l'esprit de s'avancer par la voye de l'insinuation, parce qu'il n'en voit point de plus battuë, surtout à la Cour, ni de plus frequentée, on peut dire qu'il n'est plus à soi. Car qui ne sçait pas combien les Grands, les Puissans du siecle vendent cher leur protection, & à quel prix ils la font acheter ? Ils aiment à se voir recherchés, flattés, idolâtrés. Ils goûtent avec plaisir les éloges qu'on leur donne, les assiduités qu'on leur rend, les respects, les déferences, les soumissions qu'on leur témoigne, le zéle qu'on fait paroître pour leurs personnes & pour leurs

intérêts. D'ailleurs, ils ont leurs bons & leurs mauvais jours, leurs vicissitudes & leurs changemens, leurs imaginations, leurs caprices, leurs fantaisies, où il est très-dangereux de les contredire, & infiniment à craindre de s'attirer de leur part quelque disgrace. Ils ont leurs vûës, leurs desseins, leurs passions, leurs intrigues, leurs jalousies; leurs querelles, leurs animosités où ils veulent qu'on entre & qu'on prenne part. Ajoûtez qu'étant aussi amateurs d'eux-mêmes qu'ils ont coûtume de l'être, ils ne sont guéres sensibles qu'à ce qui les touche eux-mêmes; d'où il s'ensuit qu'il y a bien du tems à attendre & à languir, bien des machines à remuer & des tours à prendre, avant que vous ayez pû vaincre leur indifférence naturelle, & trouver accès dans leur cœur. D'autant plus que vous n'êtes pas le seul dont ils reçoivent les hommages, & qui vous empressiez autour d'eux; mais que vous avez pour compétiteurs cette foule de clients qui les assiegent, & qui vous dis-

putent l'avantage que vous ambitionnez.

De-là concluons, & jugeons en quelle dépendance l'ambitieux doit vivre, & à quelles épreuves sa constance doit être exposée. Car s'il ne veut pas échoüer, c'est une nécessité indispensable pour lui de s'accommoder à toutes les dispositions de ces maîtres qui sont les arbitres de son sort. Il faut, autant qu'il est possible, qu'il se tienne toujours sous leurs yeux, qu'il ne parte presque jamais de leurs côtés, qu'il les accompagne par-tout, & que par-tout il se fasse appercevoir. Il faut que par mille traits d'une flateuse & fausse loüange, il pique agréablement leur vanité, qu'il releve toutes leurs paroles, qu'il applaudisse à leurs moindres actions, qu'il leur prodigue l'encens & les comble d'honneurs. Il faut que par une complaisance sans réserve il supporte leurs dedains, leurs rebuts, leurs bizarreries, qu'il se conforme à tous leurs desirs, qu'il acquiesce à toutes leurs volontés, fussent-elles hors

de toute raison & contre toute justice. Il faut, s'ils le demandent (& ils ne le demandent que trop,) il faut qu'il devienne le complice de toutes leurs iniquités ; qu'il soit l'entremetteur de leurs engagemens & de leurs désordres les plus infâmes ; qu'il soit le ministre de leurs entreprises, de leurs cabales, de leurs envies, de leurs haines, de leurs vengeances. Que faut-il encore, ou que ne faut-il point ? Quelle attention à examiner les progrès qu'il fait, à réparer les fautes qui lui échappent, à lever les obstacles qui se présentent, à prévenir des concurrens qui le traversent, à découvrir leurs menées & à s'en garentir, à les écarter eux-mêmes & à les détruire ?

Voilà ce qui l'occupe, ce qui l'agite incessamment, & aux dépens de tout. De tout, dis-je, c'est-à-dire aux dépens de son repos : quelle paix peut-il avoir, lorsqu'à peine il lui reste quelques momens où il dispose de lui-même, & où il puisse joüir de sa liberté ? Est-on tranquille

au milieu de tant de tours & de retours, de tant de réfléxions, de précautions, de craintes, de ſoupçons, d'allarmes inſéparables de ſon état? Aux dépens de ſa ſanté: n'eſt-il pas ſouvent obligé d'en abandonner le ſoin, pour exécuter des ordres qu'il a reçus & qui le preſſent, pour vaquer à des affaires dont il eſt chargé & qui l'accablent, pour aller, venir, s'expoſer, quelque part qu'on l'envoye, & ſelon qu'on juge à propos de l'employer. Aux dépens de ſes biens: combien d'avances y a-t-il ſouvent à faire, & combien en coûte-t-il de frais & de dépenſes? Tant de gens dans la profeſſion des armes ſe ſont endettés, oberés, ruinés, pourquoi? parce qu'ils ont voulu ſe maintenir ſur un certain pied, & qu'ils ont crû par là honorer le Prince & s'accrediter dans ſon eſprit. Aux dépens de ſes inclinations & de ſes propres ſentimens: les doit-il jamais écouter, & lui eſt-il jamais permis de les ſuivre? En politique mondain, il ne doit rien dire ſur mille ſujets de tout ce qu'il penſe, & il doit dire tout

ce qu'il ne pense pas. En mille conjonctures il ne doit rien faire de tout ce qu'il veut, & il doit faire tout ce qu'il ne veut pas. Ce qu'il méprise dans le fond de l'ame, il doit l'estimer au dehors & l'exalter. Ce qu'il condamne, il doit l'approuver en apparence & l'autoriser. A-t-il des amis? il doit les méconnoître, & les traiter en ennemis. Mais il n'a rien eu à démêler avec eux : il n'importe; c'est assez qu'ils ne soient pas au gré du Maître : dès-là tout commerce lui est interdit, & il ne lui est plus libre de les voir. Enfin aux dépens de sa conscience & de son éternité: qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux, & est-il rien à quoi il ne soit préparé, si c'est un moyen de faire sa cour? la Loi de Dieu, le danger le plus certain du salut, la perte de son ame, ce sont de foibles motifs pour le retenir, quand ils ne s'accordent pas avec les desirs corrompus & la loi d'un homme qu'il craint plus que Dieu même, & qu'il est résolu de contenter à quelque prix que ce puisse être. Ainsi le voilà esclave dans tou-

tes les maniéres ; & je vous laisse à juger, si ce n'est pas comme l'appelle saint Paulin, une des plus rudes & des plus pénibles servitudes. *Honos, mala servitus.* Paulin.

Vous me direz que tout cela lui est volontaire. Ah ! Chrétiens, volontaire ! Hé ! de quelle volonté ? d'une volonté forcée, d'une volonté dominée & entraînée, d'une volonté dont la passion qui le brûle, lui fait une cruelle nécessité. N'est il pas le premier à en gémir, lorsqu'à certains tems d'une réflexion plus meûre, lassé, fatigué, rebuté de la vie qu'il mene, il considére d'un sens rassis la contrainte où il est, & la gêne perpetuelle où ses jours se passent ? N'est-il pas le premier à reconnoître & à envier la liberté, le dégagement, le bonheur d'une condition médiocre & honnête, où l'on joüit d'une douce tranquillité, & où l'on peut, selon son gré, disposer de sa personne ? Combien de fois se demande-t-il à lui-même ce qu'il y a donc en ce qu'il cherche de si précieux, pour l'acheter par tant de peines & par une cap-

tivité si onereuse ? Ecoutons là-dessus ces deux courtisans dont parle saint Augustin au huitiéme livre de ses Confessions. Ils lisoient la vie de saint Antoine, que le hazard leur avoit fait tomber dans les mains. Ils comparoient la joye toute pure & la paix inaltérable que goûtoit ce célébre Anachorete dans son desert, avec les agitations & les inquiétudes que leur causoit une ardeur empressée de plaire au Prince & de mériter ses graces. Touchez de cette comparaison, hélas ! disoient-ils, que faisons-nous, & que voulons-nous ?
Aug. st. confess. l. 8. *Quid quærimus*? Nous nous donnons bien des mouvemens, nous avons bien des ennuis & bien des travaux à soutenir; mais où tout cela va-t-il ?
Ibid. *Istis laboribus quò ambimus pervenire?* Tout le fruit que nous pouvons attendre, c'est de nous rendre l'Empereur favorable, & d'être auprès de lui dans une certaine distinction. Et qu'est-ce que cela ? Et quand cela sera-t-il ? & cela sera-t-il même jamais ? *Et ibi quid non fragile? Et quando istud erit ?* Au lieu qu'avec
Ibid.

moins d'embarras & moins de sujettion, il ne tient qu'à nous de devenir dès maintenant les amis de Dieu : *Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio.* Ibid. Solides considérations, qui pour cette fois triomphèrent de l'ambition humaine : mais exemple rare, que l'ambitieux admire, & qu'il n'a pas le courage d'imiter !

Car c'est ici que paroît la force impérieuse de la passion qui le gouverne, & l'ascendant qu'elle a pris sur lui. Il a beau se plaindre de son esclavage, il a beau en murmurer, se le reprocher, s'abandonner en secret à mille dépits, la conclusion est qu'il en revient toujours aux mêmes pratiques, & qu'il traîne toujours sa chaîne, sans avoir la résolution de la rompre. Encore ne lui est-il pas permis de s'expliquer, ni de témoigner son chagrin. Au contraire, il faut qu'il le déguise sous les plus belles démonstrations, & qu'il l'étouffe au dedans de lui-même. Il faut qu'avec la douleur dans l'ame la plus amere, il ait sur le visage la sere-

nité & la joye ; qu'il paroisse content, lorsqu'il a tous les mécontentemens possibles ; que par mille violences il reprime les saillies de son cœur, qu'il surmonte ses humeurs, qu'il dissimule ses pensées, qu'il se renonce à toute occasion & se contrefasse. Car l'ambition le veut ainsi, puisqu'autrement il déplairoit & se perdroit.

Que le monde après cela, Seigneur, s'éloigne de votre service, & qu'il allégue pour excuse la pesanteur de votre joug. Qu'il ait horreur de votre Evangile, & qu'il ne comprenne pas, ou ne veuille pas comprendre ces grandes maximes de l'abnégation Chrétienne & du renoncement à soi-même. Qu'il en exaggere les difficultés, & qu'aux premieres leçons qu'on lui en fait, il se récrie : *Durus est hic sermo* ; le moyen de s'astreindre à des exercices si contraires aux sens & à la nature ; le moyen d'être toujours à s'étudier, à se captiver, à se mortifier. Le moyen, ô mon Dieu ! le monde le veut sçavoir : mais il n'a

Joan c. 6.

qu'à se considérer lui-même & à se consulter pour l'apprendre. Dieu immortel, ce que vous exigez de lui, est-il plus fatiguant & plus gênant, ou est-il même aussi gênant & aussi fatiguant, que ce qu'exigent des maîtres mortels qu'il sert en esclave & à qui il prodigue ses adorations ? Du moins, Seigneur, si votre Loi est une servitude, c'est une servitude glorieuse ; mais outre que l'esclavage de l'ambitieux est le plus dur & le plus pesant, n'est-ce pas encore le plus honteux & le plus vil ? Autre caractére non moins digne de nos réfléxions.

Saint Bernard a dit de l'ambition, que c'est la croix de l'ambitieux : mais nous pouvons ajouter avec autant de vérité, que c'est également son humiliation. S'il n'avoit à dépendre que de ces puissances supérieures qui font les premieres conditions du monde, & que leur dignité releve au-dessus du reste des hommes, sa dépendance par-là, quoique portée trop loin, sembleroit après tout plus convenable, & paroîtroit

moins l'avilir & le dégrader. Mais ſe faire dépendant, de qui ? de gens inférieurs, & infiniment au-deſſous de ce qu'il eſt ; dépendant de ſubalternes obſcurs & inconnus, ſans nom, & ſans autre titre que l'état de ſujettion où ils ſont eux-mêmes réduits ; dépendant de tout ce qui compoſe une maiſon, juſqu'aux plus bas rangs du ſervice domeſtique : c'eſt-là l'indignité & le plus juſte ſujet de confuſion ; oſons même le dire, c'eſt une ignominie & un opprobre. Le monde qui en eſt témoin, ne le voit qu'avec mépris & avec indignation ; & il ne le perſuaderoit pas s'il n'en avoit tant d'exemples devant les yeux. L'ambitieux ne le concevroit pas lui-même, ou il en rougiroit s'il conſidéroit bien la choſe, & qu'il ne fût pas aveuglé par le deſir qui le preſſe, & par l'attrait de la fortune qu'il enviſage. Mais dans l'aveuglement où il eſt, tout lui convient, & il ne rougit de rien. Que dis-je ? c'eſt même dans ſon eſtime une eſpéce de mérite, de ſçavoir ainſi dévorer tout, quand

on s'est tracé une voye & qu'on la croit bonne pour arriver à sa fin. C'est un talent, une habileté, une sagesse. Spécieuses couleurs dont il couvre toutes les bassesses où son ambition le fait descendre. Donnons à ceci plus de jour, & remarquez-le.

Car on n'est pas toujours en pouvoir de s'introduire d'abord soi-même, ni d'aller immédiatement & tout d'un coup se présenter à la source des graces & les solliciter. Tant de précipitation exposeroit à des suites fâcheuses, & peut-être dès le premier pas, feroit échouer tous les desseins qu'on a formés. Mais il y a des voyes obliques & plus éloignées, par où la prudence veut qu'on se mette en route, & que l'on commence à marcher. De plus, c'est une maxime certaine dans la conduite de la vie, que pour venir plus sûrement à bout des affaires qu'on entreprend, on ne peut trop se procurer d'amis & de connoissances : qu'il n'y a point d'homme si abjet, qui ne puisse quelquefois servir très-utilement ; comme aussi

il n'y a point d'ennemi si foible, qui dans l'occasion ne soit capable de nuire : par conséquent, qu'on doit ménager tout le monde, être bien avec tout le monde, & ne négliger personne. Prévenu de ces principes, que fait donc l'ambitieux ? Nous ne l'ignorons pas, & on n'est pas long-tems à le remarquer. Une de ses plus grandes attentions est d'examiner les rapports que chacun peut avoir à ce premier Tribunal où il voudroit se faire connoître. Pas un ne lui échappe, sur-tout de ceux qui en approchent de plus près, & le plus communément. Ne fût-ce qu'un de ces mercenaires, gagés du maître, & employés aux derniers ministéres, il a recours à quiconque, & nul ne lui paroît indigne de ses soins.

De-là en combien de figures se transforme-t-il ? Il n'y a point de visage qu'il ne prenne, ou point de masque sous lequel il ne se déguise. Fût-il du naturel le plus indifférent & le moins sensible, il se montre à toute occasion l'ami le plus vif & le plus ardent. Ce ne sont qu'assûran-

ces de la volonté la mieux disposée, que témoignages de l'affection la plus sincere, que protestations d'un attachement parfait. Les paroles ne lui coûtent point, ni les expressions ne lui manquent point. Ecoutez-le : rien ne surpasse son zéle pour vous ; & si jamais une meilleure fortune le met en état de vous en donner des preuves solides, vous ne vous repentirez pas d'avoir aidé à le produire, & vous verrez comment il sçait reconnoître les bons offices qu'on lui a rendus. Fût-il de son temperament & de son humeur sujet aux impatiences, aux coleres, aux brusqueries, c'est alors, pour parler de la sorte, qu'il se métamorphose, & que par un changement qui ne s'accommode guéres avec les saillies & les mouvemens de son cœur, il devient doux, moderé, retenu, circonspect, complaisant jusqu'à la flatterie la plus lâche. Il apprend à se reprimer, à tolerer, à fermer les yeux sur des choses qu'il ne ressent que trop ; mais dont il se garde bien de faire éclater son ressentiment.

Car dans la diversité des esprits qu'il tâche à se concilier, il y en a de tous les caractéres. Les uns sont des esprits lents avec qui il ne peut rien conclure, & qui l'arrêtent par des retardemens sans fin ; les autres sont des esprits négligens qui oublient tout, & qui l'obligent à revenir cent fois pour leur rafraîchir la mémoire de ce qu'ils ont concerté ensemble, & pour les presser d'y travailler plus efficacement ; d'autres des esprits indécis, volages & inconstans, qui veulent aujourd'hui, mais demain ne veulent pas ; qui embrassent avec chaleur une affaire, mais aussi-tôt se refroidissent, & qui par leurs vicissitudes le tiennent perpetuellement en suspens & lui donnent mille ombrages ; d'autres des esprits aigres, mal nés & mal élevés, que ses souplesses mêmes autorisent à le traiter avec un empire qui le deshonore & dont ils abusent ; d'autres enfin de tout autre génie, & ayant des manieres à son égard qui ne lui doivent pas être moins déplaisantes : mais dans la pen-

ſée où il eſt qu'il ne peut ſe paſſer d'eux, il n'eſt point de leur part de ſi mauvais traitemens qu'il n'eſſuïe ſans bruit, ni de manieres ſi déſagréables auſquelles il ne s'accoutume. Fût-il de lui-même le plus délicat ſur le point d'honneur, le plus fier & le plus hautain, c'eſt-là qu'il dépoſe toutes ſes fiertés, & qu'il rabat toutes ſes hauteurs. Il eſt civil, honnête, affable, modeſte, ſoumis, rampant. Des hommes de rien, des hommes qu'à d'autres tems il ne regarderoit pas, avec qui il ne daigneroit pas avoir la moindre ſociété, & qu'il banniroit de ſa préſence s'ils s'émancipoient à vouloir s'ingérer auprès de lui : voilà ſes confidens les plus intimes ; voilà ceux à qui il ſe communique, ou à qui il affecte en apparence de ſe communiquer avec plus d'ouverture ; ceux devant qui il s'épanche, ou devant qui il ſe rabaiſſe juſqu'à la familiarité, juſqu'à une eſpéce d'égalité. Et comme ce ſont aſſez communément des ames vénales, qui ne ſe donnent qu'au plus offrant, & qui font de

leur crédic un trafic ſordide, fût-il le moins liberal & le plus reſſerré ſur la dépenſe, il n'épargne rien, il ouvre ſes mains, il répand, il fait des largeſſes auſſi abondantes qu'il le juge néceſſaire pour les intéreſſer. C'eſt avec eux & à prix d'argent qu'il compoſe, avec eux qu'il ſe ligue contre celui-ci ou celui-là, avec eux quelquefois qu'il trame les fourberies les plus inſignes pour tromper un maître, pour renverſer un favori, pour enlever un poſte, pour ſupplanter la vertu que l'équité y a placée, & pour y établir le crime. Noires trahiſons & déteſtables artifices dont l'ambitieux ne craint point de porter toute l'infamie.

Plût au Ciel, mes chers Auditeurs, que notre ſiécle ne nous fournît pas des preuves ſi viſibles & ſi frequentes de ce que je dis! Mais bien avant ce ſiécle perverti, & à remonter dans le paſſé juſqu'aux ſiécles les plus reculés, n'a-t-on pas vû la même conduite; & l'ambition n'a-t-elle pas toujours inſpiré le même eſprit de ſervitude & produit les mêmes

effets ? Abſalon brilloit dans la Cour, & par la fleur de ſa jeuneſſe & par l'éminence de ſon rang. Légitime héritier de la couronne & deſtiné à monter un jour ſur le trône de David ſon pere & ſon Roi, on l'honoroit, on le réveroit, on le redoutoit : mais à quoi l'aſſujettit ſon ardeur précipitée & ſon impatience de regner ? Sans parler de l'horrible attentat qu'il médite, & de l'affreuſe réſolution qu'il prend, d'arracher le Sceptre de la main d'un pere à qui il doit tout, voyons ſeulement où le mene ce projet ambitieux, & où il le fait deſcendre. Au lieu que le peuple devoit rechercher ſa faveur & ſa protection, c'eſt lui-même qui recherche la protection & la faveur du peuple. Car il conçoit le beſoin qu'il en a ; & pour ſe l'aſſûrer, dès le matin il ſe tient à la porte du Palais, & il y demeure des journées entieres. *Et manè conſurgens, ſtabat juxta introïtum portæ.* Là il obſerve tout ce qui entre. Sans acception de perſonne, grands & petits indifféremment, il les appelle, il les reçoit de

2. *Reg.* c. 15.

l'air le plus engageant, il s'entretient avec eux, il s'informe du sujet qui les amene, il veut qu'ils lui exposent chacun leur affaire, avant qu'elle soit portée au Conseil souverain & qu'elle y soit jugée. *Et omnem virum qui habebat negotium, ut veniret ad Regis judicium, vocabat ad se.* Cependant que de caresses! que de paroles obligeantes! que de témoignages de l'affection la plus tendre! ses bras sont ouverts à tous ceux qui l'approchent: il les saluë, il les embrasse, les serre étroitement sur son sein: *sed & cùm accederet ad eum homo ut salutaret illum, extendebat manum suam, & apprehendens, osculabatur eum.* Mais sur-tout quelle condescendance à prêter l'oreille aux discours ennuyeux d'une multitude confuse & souvent même d'une populace assemblée autour de lui! Quelle facilité ou quelle lâcheté à écouter toutes leurs plaintes, à approuver toutes leurs raisons, bonnes & mauvaises, à déplorer les prétenduës injures qui leur sont faites & le peu de justice qu'on leur rend,

Ibid.

Ibid.

â en gémir & à leur en marquer sa douleur : pourquoi ? afin de décrier ainsi le gouvernement présent, & d'affoiblir la puissance Roïale. *Respondebatque : videntur mihi sermones tui boni & justi ; sed non est qui te audiat constitutus à Rege. Faciebatque hoc omni Israël.* Quoi donc, est-ce-là cet orguëilleux Absalon ? est-ce-là ce jeune Prince si ennemi de la gêne & si jaloux de sa liberté ? Qu'est devenu cet esprit si indocile, si impétueux, si fougueux ; & qui lui a sitôt appris à s'humaniser de la sorte, à plier & à s'humilier ? Oui, Chrétiens, c'est Absalon lui-même ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est Absalon plus enflé d'orguëil que jamais, jusques dans ses artificieuses complaisances & dans ses feints abaissemens. Il plie, non pas pour plier, mais parce qu'il veut croître, & qu'il ambitionne une nouvelle grandeur. Il s'assujettit, non pas pour s'assujettir ni pour obéir, mais parce qu'il veut au contraire secouer le joug de l'obéissance, & usurper la souveraine domination, vérifiant par avance dans

sa personne cette parole du Fils de Dieu, que celui qui s'éleve ou qui
Luc. c. 18. cherche à s'élever, sera humilié. *Qui se exaltat, humiliabitur.*

Du moins, si l'ambitieux devoit bientôt sortir de cet état de dépendance & d'humiliation ; s'il pouvoit au bout de quelque tems se flatter d'une heureuse issuë, & qu'il en eût quelque certitude, il trouveroit dans cette assûrance son soutien : mais voici par où sa condition est plus malheureuse, & ce qui doit y mettre le comble ; c'est que son esclavage si dur & si pesant, si vil & si méprisable est souvent enfin pour lui le plus inutile & le plus infructueux. Prenez garde, s'il vous plaît. Je ne prétens pas qu'il n'y ait de ces ambitieux qui prospérent, & qu'il n'y en ait mêmes dont l'élevation est au-dessus de leur attente. On voit des fortunes qui surprennent presque également, & ceux qui en sont favorisez, & ceux qui en sont témoins. De vouloir approfondir par quels coups secrets le choix est tombé sur l'un à l'exclusion de

l'autre ; d'examiner pourquoi celui-ci, malgré la droite raison qui l'appuyoit, & qui se déclaroit, ce semble, ouvertement à son avantage, est oublié néanmoins & délaissé, tandis que celui-là bien inférieur en qualités naturelles & en talens, est comme surchargé de titres les plus magnifiques & de dignités ; d'entreprendre de sçavoir quelles mains ont conduit cet ouvrage, quels principes l'ont commencé, & quel travail souterrain l'a achevé : de m'engager, dis-je, dans une telle discussion, ce n'est pas mon sujet. Le public en parle assez ; chacun à sa façon en raisonne : mais sans m'arrêter à tous ces raisonnemens, & quoiqu'il en soit, ce que j'avance & ce qui ne souffrira de votre part nulle contestation, puisque vous en êtes aussi instruits que moi, c'est que de mille qui s'embarquent dans les intrigues du monde, & particuliérement dans les intrigues de Cour, à peine en peut-on compter quelques-uns qui arrivent au port, & dont l'ambition après la plus longue course,

ne soit pas terminée par un triste naufrage.

Ce sont des élûs du siécle ; mais on sçait combien le nombre de ces élûs du siécle est petit ; & combien est grand au contraire le nombre de ces infortunés que le siécle livre à leur mauvais sort & qu'il réprouve. L'Apôtre saint Paul écrivant aux fidéles de Corinthe, leur disoit : courez de telle sorte que vous obteniez la récompense qui vous est promise : *sic currite ut comprehendatis.* Ce Maître des Nations parloit de la gloire céleste, & leur faisoit entendre qu'il ne tenoit qu'à eux avec la grace divine de l'acquerir : mais il n'en est pas de même des grandeurs de la terre. Agissons tant qu'il nous plaira ; frappons à toutes les portes, courons, cherchons : nous pourrons les mériter, mais nous ne serons pas pour cela certains d'y parvenir. Différence que le même Docteur des Gentils marquoit si bien aux mêmes Disciples par une comparaison : car vous voyez, mes freres, ajoûtoit-il, ce qui se passe dans les jeux publics :

1. Cor. c. 9.

tous combattent, tous courent dans la lice ; mais il n'y en a qu'un seul qui remporte le prix : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.* Ibid.

Un homme donc, que dis-je ? des millions d'hommes, passionnés pour un vain honneur, & entêtés d'une fortune périssable après laquelle ils soupirent, consumeront leurs jours dans la plus pénible & la plus servile dépendance ; ils languiront les dix, & peut être les vingt, les trente années dans une espérance trompeuse qui les amusera ; d'un tems à un autre ils attendront toujours, & ils se laisseront conduire de terme en terme, ou se laisseront jouer par des remises sans fin ; ils solliciteront, ils presseront ; ils obéiront en aveugles à tout ce qu'on leur ordonnera, ils serviront par tout où on les employera, ils s'exposeront à tous les périls, ils s'épuiseront & s'immoleront : mais de tout cela quel sera le fruit ? comme des esclaves dont l'état est que tout leur travail profite au maître, & qu'il ne leur rapporte rien à eux-mêmes, après

s'être bien intrigués, bien remués, bien tourmentés, ils se trouveront aussi peu avancés dans la carriere qu'ils l'étoient en y entrant. Ils auront porté le poids de la chaleur & du jour, & quelques nouveaux venus non-seulement partageront avec eux le salaire, mais l'enleveront tout entier. Ils en sécheront de douleur & de jalousie. Ils en seront indignés, outrés, désolés. Ils ne pourront s'en taire, ils éclateront, ils en appelleront au bon droit & à l'équité publique. Frivoles soulagemens à leur chagrin, & discours qui se perdront en l'air, & ne feront qu'une très légere impression. On leur pardonnera aisément toutes ces déclamations, qui n'iront à rien : on ne les écoutera pas même, & du reste ils n'en seront pas mieux. Peut-être penseront-ils à se retirer, & voudront-ils témoigner par là leur ressentiment & se satisfaire : mais on ne les retiendra pas ; ou si l'on s'oppose à leur retraite, ce sera en tâchant de les éblouir par de fausses lueurs, & de les engager par de spécieuses pro-

messes, qui dans l'avenir n'auront pas plus d'effet que celles qui leur ont été faites plus d'une fois dans le passé.

Soyez-en juges, Chrétiens Auditeurs, & dites-moi si j'exaggere. Le monde, sur-tout le grand monde, qui est la Cour, n'est il pas rempli de ces sortes d'ambitieux? Je dis de ces ambitieux mal contens & ayant assez de sujets & d'occasions de l'être; de ces ambitieux rejettés, déroutés, déchirés de mille regrets, plongés dans les plus mortels désespoirs. Pour peu que vous regardiez devant vous ou autour de vous, est-il rien qui s'offre plus souvent à vos yeux; & combien de fois en les voyant ou apprenant leur déplorable destinée, vous êtes-vous écriés avec le Prophete, & avez-vous reconnu comme lui, qu'il n'y a guéres de fonds à faire sur les hommes, parce que ce sont des hommes, ni sur la faveur des Princes de la terre? *Nolite confidere in Principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus.* Ps. 145.
David le disoit, & parloit en cela,

ce ſemble, contre lui-même, puiſqu'il étoit Roi & l'un des plus puiſſans Rois; mais il le diſoit par la force de la vérité qui l'inſpiroit. Nous le diſons pareillement & ne pouvons nous le déguiſer, puiſque nous en avons les preuves les plus convaincantes; mais comme je vous l'ai déja fait obſerver, par je ne ſçais quel enchantement de l'ambition qui nous poſſede, nous ne voulons jamais bien nous tirer d'une ſervitude, qui néanmoins a dû nous devenir ſi odieuſe.

Ce n'eſt pas que nous n'en formions cent fois la réſolution. Dans certains accès de mélancolie, ſemblables aux redoublemens d'une fiévre ardente, dans ces retours du cœur & ces mouvemens, où il eſt plus aigri, plus ulcéré, la choſe eſt concluë & c'en eſt fait: nous ſommes déterminés à tout quitter. Nous le ſommes, ou nous nous perſuadons l'être, quoique nous ne le ſoyons pas; nous voulons, ou nous nous imaginons vouloir, quoique nous ne voulions pas. Au moindre rayon

qui recommence à luire & qui nous découvre quelque nouveau jour, on se reveille, on rentre dans la voye, on reprend ses mêmes idées, on veut aller jusqu'au bout, & voir ce qu'il en arrivera; on veut par de plus grands efforts lutter contre la fortune, s'obstiner contre elle & lui faire une espéce de violence; ou pour user d'une expression plus chrétienne, on veut en quelque sorte forcer la Providence du Ciel, & l'obliger par une perséverance opiniâtre à changer ses décrets & à seconder nos desirs. Y réussit-on? je vous le demande. Après tant de pas qu'on a déja perdus, la suite n'est pas plus favorable. Le monde même alors, bien loin de vous plaindre, en conçoit du mépris pour vous. Hé, disent les plus sages, que font ici tels & tels? Qu'y viennent-ils chercher, & qu'espérent-ils encore? N'est-il pas tems qu'ils prennent leur parti, & qu'ils disparoissent? On blanchit ainsi dans son esclavage, on y vieillit & on y meurt: à moins que par un dernier abandonnement & un

renoncement absolu à toutes ses prétentions, on n'aille enfin s'ensevelir dans les ténébres, & finir sa course dans un repos obscur, mais plus indépendant & plus libre.

Heureux le Chrétien humble de cœur : car ce n'est proprement qu'à l'humilité évangelique qu'il appartient de nous maintenir dans cette liberté & cette indépendance qui fait avec la grace divine le vrai bonheur de la vie. Indépendance toute sainte, & par conséquent bien différente d'une indépendance orgueilleuse, qui ne peut souffrir de domination supérieure, ni ne sçait jamais descendre ; d'une indépendance libertine, qui fuit tout ce qui la gêne, ni ne veut s'astraindre à rien ; d'une indépendance rebelle & séditieuse, qui refuse aux Puissances les plus légitimes le respect & la soumission, & se souleve contre leurs ordres. Ce n'est point là, Seigneur, ce que vous nous avez appris, ce n'est point le caractére de cette humilité dont vous nous avez donné des exemples si touchans & de si su-

blimes leçons. L'humble Chrétien honore la grandeur, & respecte les Grands que le Ciel a placés sur nos têtes, & à qui le souverain Seigneur a confié son autorité. Conduit par l'esprit de Religion qui l'éclaire, & qui lui découvre dans eux la majesté du Toutpuissant, il se conforme à leurs volontés, il obéit à leurs loix; il rend à César ce qui appartient à César, comme il rend à Dieu ce qui est à Dieu. Si par une vocation particuliére & un engagement d'état il est appellé à les servir, c'est le plus prompt, le plus zélé, le plus fidéle à s'acquitter de toutes ses fonctions. Il n'obmet rien, il ne se dispense de rien. Mais du reste, s'il dépend en sujet, il ne dépend point en esclave; & selon que je l'entens, dans sa dépendance même il est indépendant: comment cela? c'est qu'étant humble, & ne se laissant point infatuer de hautes idées d'agrandissement, il conserve au dedans de lui-même toute la liberté de son ame, & garde au dehors toutes les bien-séances d'une conduite raisonnable & ho-

norable. Exact observateur de ses devoirs, il les remplit de bonne foi: mais il ne se ravale point jusqu'à la bassesse & à l'adoration; mais il ne fait point d'un Grand son idole, devant qui sans cesse il fléchisse le genou & qu'il encense perpetuellement; mais il ne se met point à la torture, & il n'est point dans une attention continuelle à se composer, à mesurer ses pas, à peser ses paroles, à étudier tous les momens, toutes les occasions, toutes les maniéres de s'emparer de l'esprit d'un maître & de le tourner de son côté; mais il ne trahit point pour cela ses sentimens, il n'engage point pour cela sa conscience, il ne se dément point pour cela de sa droiture infléxible & de sa probité; mais il ne s'asservit point à tout ce qu'il y a de gens qui pourroient s'employer pour lui & le porter, s'il les recherchoit, s'il les supplioit, s'il les gagnoit, & il ne se donne point autant de supérieurs que de patrons. Il marche avec plus de simplicité; & par le dégagement de son cœur, en agissant plus

chrétiennement, il agit plus noblement.

Est-ce à dire qu'il renonce à tous les honneurs ? Il peut absolument n'y pas renoncer, & l'humilité ne les refuse pas toujours : mais ces honneurs, il ne les veut recevoir que par la voye de l'honneur. Si c'est ainsi qu'ils lui viennent, il en benit Dieu, il en rend gloire à Dieu : il reconnoît que c'est un don de Dieu, qui lui a fait trouver grace & qui éleve ceux qu'il lui plaît. Que si au contraire il s'en voit exclus, il ne s'en afflige point, parce qu'il ne les a point désirez avec une ardeur inquiette, & qu'il a d'ailleurs la solide consolation, de ne s'être point écarté du droit chemin que doit suivre l'honnête homme, & plus encore l'homme de bien, formé dans les principes du Christianisme. Il est donc content de tout, & sans rien perdre de sa tranquillité au milieu de tous les évenemens, il dit avec l'Apôtre : je sçais me tenir dans l'abaissement, & je sçai vivre, si le Seigneur le permet, dans l'élevation :

Philip. 4. *Scio & humiliari, ſcio & abundare:* je me ſens également diſpoſé à l'un & à l'autre: Ibid. *ubique & in omnibus inſtitutus ſum.* Diſpoſition où conſiſte la vraye grandeur, outre la paix qui en eſt inſéparable. Diſpoſition digne de vos enfans, ô mon Dieu, & de l'eſprit qui les anime, de cet eſprit de force que vous répandez dans les ames, & qui en les ſanctifiant les ennoblit. Mais allons plus avant: nous avons vû l'Ambitieux eſclave dans la recherche & la pourſuite des honneurs du ſiécle. Voyons maintenant l'Ambitieux tyran dans l'uſage ou l'abus qu'il fait des honneurs du ſiécle, quand une fois il y eſt parvenu. C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE. ENTRE les Grands du monde, il y en a qui ſont nés grands, & il y en a qui le ſont devenus. Diſtinction remarquable, mes chers Auditeurs, & que nous devons faire avant toutes choſes, parce que ſouvent de cette différence vient dans les uns & dans les autres le différent uſage de leur grandeur. Dans les

premiers, la grandeur est un avantage de la nature & du sang ; & dans les seconds, c'est ordinairement l'effet de la politique & le fruit de l'ambition. De-là ces Grands de naissance étant plus accoutumés à la grandeur, parce qu'ils y ont été nourris dès l'âge le plus tendre, en sont beaucoup moins touchés, & peuvent plus aisément se défendre des mauvaises impressions que fait presque immanquablement dans les cœurs foibles la splendeur qui l'environne & l'éclat dont elle est revêtuë. Mais ces Grands d'intrigue & d'artifice, ces Grands devenus grands par l'ambition, par esprit d'empire & de domination, ce sont là ceux à qui la grandeur fascine plus communément les yeux; ceux qu'elle repaît d'une vaine fumée, qui les enfle & qui les entête ; ceux qu'elle corrompt, & qui la corrompent elle-même par un criminel abus ; ceux en un mot, qui la prophanent, & qui la changent dans une espéce de tyrannie.

Car pour vous produire ici l'Ambitieux sous un nouvel aspect, &

pour mettre à la peinture que j'en ai commencée, les derniers traits, voici par la plus étrange catastrophe, quelque heureuse qu'elle paroisse, ce qu'opére dans lui la prospérité qui comble ses desirs, & qui de l'état d'esclave le fait passer à celui de maître. Cet homme autrefois si souple, si docile, si dépendant & si humble en apparence; cet homme qui se montroit dans les rencontres si affectionné, si officieux, si enclin à obliger & à faire du bien, dès qu'il est dans la fortune & qu'il a le pouvoir en main; c'est désormais un homme intraitable par ses fiertés & par les hauteurs & la présomption de son orguëil; c'est un homme insatiable par son intérêt & son avare cupidité, voulant avoir, de gré ou de force, tout ce qui l'accommode, & cherchant à se remplir des dépouilles d'autrui; c'est un homme impitoyable & presque sans aucun sentiment d'humanité, de charité, de reconnoissance, d'amitié: rapportant tout à lui-même, & ne s'occupant que de lui-même. Or ne-sont-

ce pas-là les caractéres les plus odieux d'une grandeur tyrannique, & y en a-t-il un qui ne mérite une attention particuliere ?

C'est, dis-je, un homme intraitable, par où ? par les enflures de son orgueil & ses présomptueuses idées. Placé dans un poste qui le releve, honoré d'une dignité qui le distingue, & employé dans un ministere important, il perd tout à coup le souvenir de ce qu'il étoit, & n'est plus attentif qu'à ce qu'il est. Dans l'éclat de sa fortune il se contemple lui-même, comme l'Ange superbe se contemploit au milieu de sa gloire. Et parce que nous sommes ingénieux à grossir les objets qui flattent notre vanité, & à nous retracer en d'agréables imaginations tout ce qui nous rehausse & qui nous donne du lustre, quelque grand qu'il soit, il se figure l'être encore bien davantage, & se met dans son esprit aux premiers rangs, ou croit y toucher de bien près. De-là mille retours sur sa personne, & sur ses prérogatives, dont il devient jaloux à l'ex-

cès. De-là un mépris extrême pour le commun des hommes qu'il voit au-dessous de lui, & qui dans l'éloignement où il les regarde, lui paroissent à son égard beaucoup plus petits qu'ils ne le sont en effet. Car la différence après tout n'est pas toujours telle qu'il se le persuade, & souvent ils ne lui semblent si éloignez, que parce qu'il est de ces gens à qui dans un lieu élevé la vûë se trouble & la tête tourne.

Du moins s'il s'en tenoit-là ; je veux dire, s'il se contentoit de s'applaudir ainsi de son élevation, de se complaire secrettement en sa grandeur & de la sentir, & qu'il n'entreprît pas de la faire sentir aux autres. Mais ce seroit trop peu pour son ambition que ces sentimens intérieurs & ces complaisances dont il s'entretient dans le fond de l'ame. Il veut qu'ils se communiquent au dehors : il veut qu'on le connoisse comme il se connoît, & être aux yeux du public tout ce qu'il est à ses propres yeux ; il en veut avoir des marques sensibles, & comment? par tous les hommages

hommage qu'il pense lui être dûs, & qu'il prétend recevoir. Hommages qu'il fait consister en des honneurs & des respects infinis : ne pouvant souffrir qu'on manque à rien, qu'on lui refuse rien, qu'on lui résiste sur rien, & qu'on ne défere pas aveuglément à tout ce qu'il desire, & à tout ce qu'il demande. De sorte qu'il en est de lui avec quelque proportion, comme de ce Roi de Babylone, dont il falloit, au premier signal, adorer la statuë. S'il parle, il ne faut pas répliquer une parole qui le contredise. S'il ordonne, s'il décide, il ne faut pas former la moindre opposition aux jugemens qu'il porte, ni témoigner la moindre répugnance aux loix qu'il prescrit ; par tout où il paroît, chacun doit s'humilier en sa présence & se tenir dans la réserve.

Aussi est-ce la raison pourquoi il prend des airs si sérieux & si graves, pourquoi il s'énonce en des termes si absolus & si impérieux, pourquoi il rend l'accès auprès de lui si difficile & si rare, pourquoi dans son abord il se présente avec un visage si froid

& si indifférent, pourquoi il mesure tant ses pas, ses gestes, ses regards, tout son exterieur fier & dédaigneux. Il y a eu des tems où on l'approchoit sans peine. Il voyoit tout le monde, & tout le monde le voyoit sans toutes ces façons ni tous ces égards: il en usoit franchement, ou il affectoit d'en user de la sorte, & n'avoit que de bonnes manieres. Mais ces tems ne sont plus, parce que sa condition n'étant plus la même, ce n'est plus le même homme. Il a compris que désormais il devoit retrancher toute familiarité, toute privauté, & qu'avec moins de frequentation il soutiendroit mieux sa dignité & ses droits. Car ils lui sont précieux; & bien loin d'en rien laisser perdre; il cherche autant qu'il peut, à les étendre, & voudroit les porter au-delà des bornes. Malheur à quiconque y donneroit l'atteinte la plus legere: ce seroit s'exposer à toutes les extrémités du ressentiment le plus amer, & c'est alors que s'accompliroit dans un vrai sens le mot du Prophete: Touchez les montagnes, &

bientôt elles seront en feu : *Tange montes, & fumigabunt.* C'est-à-dire, joüez-vous à ces ambitieux, qui comme de hautes montagnes levent la tête ; attaquez-vous à eux, ou même, sans les attaquer directement, donnez-leur quelque lieu de juger que vous les négligez, que leurs faveurs vous importent peu, que vous n'en êtes nullement en peine, & que vous ne prétendez point vous mettre au nombre de leurs flateurs & de leurs clients, *Tange montes* ; vous aurez beau dire que vous n'en esperez rien, & que du reste vous ne leur devez rien, votre seule négligence suffira pour les piquer bien vivement, pour les aigrir & les irriter, pour vous attirer de rudes coups, *& fumigabunt.* Car selon leurs prétentions, une pareille indépendance, quelque raisonnable qu'elle soit d'ailleurs, est un crime & un attentat contre leur autorité ; & suivant leur langage ordinaire, ils sçauront sur cela vous apprendre votre devoir. *Tange montes, & fumigabunt.* Ps. 143.

Mardochée ce Juif si sage & si

célébre parmi le peuple de Dieu, se vit sur le point d'en faire l'épreuve la plus funeste. De quoi étoit-il coupable; & quel fut le sujet de la haine, qu'Aman conçut contre lui, & du détestable dessein qu'il forma de le sacrifier à sa vengeance? c'est qu'adorateur du vrai Dieu, Mardochée ne daignoit pas se prosterner aux pieds de cet ambitieux courtisan, ni se joindre à ceux qui l'adoroient.
Esther c. 3. *Solus non flectebat genu, neque adorabat eum.* Aman n'en est pas plûtôt instruit par le rapport qu'on lui en fait, & il ne s'en est pas plûtôt apperçu lui-même, que la colere le saisit. Une telle audace ne lui paroît pas soutenable, sur-tout dans un étranger : il faut que Mardochée périsse. Terrible résolution ! Mais ce n'est pas tout. De se venger par la perte d'un seul homme, de décharger sur un seul homme toute l'amertume de son cœur, de l'immoler seul & de le condamner au dernier supplice, ce n'est point encore pour l'orgueil d'Aman une victime qui puisse le satisfaire. Rien ne doit être

épargné ; & Mardochée étant un de ces Hébreux captifs & répandus par tout l'Empire, il faut que cette nation entiere soit enveloppée dans la même ruine. Il faut qu'on l'extermine de la terre, & que par une des plus sanglantes exécutions, le massacre de tous les Juifs soit la juste réparation d'une insulte imaginaire dont ce barbare favori se tient si outrageusement offensé. *Et pro nihilo duxit in unum mittere manus suas : magisque voluit omnem Judæorum, qui erant in Regno, perdere nationem.* La Providence y pourvut, & le Ciel protecteur de l'innocence fit retomber sur l'ambitieux même le tyrannique projet que lui avoit inspiré l'ambition : mais cet exemple ne nous en découvre pas moins le caractére, & ne nous fait pas moins connoître où peut aller l'esprit de domination & une excessive délicatesse sur ce qui s'appelle point d'honneur. *Ibid.*

Esprit de domination, dont l'ambitieux est tellement possedé, que sans autre raison, il devient l'ennemi de toute personne qu'il croit être

en état de balancer ſon pouvoir. Il n'eſt pas néceſſaire, pour l'engager à ſe tourner contre vous, que vous ſoyez actuellement en quelque concurrence avec lui. Il n'attend pas juſques-là, & il auroit peur d'y être ſurpris. C'eſt aſſez que vous ayez certaines qualitez avantageuſes, & que ces bonnes qualitez qu'il vous trouve, lui donnent de l'ombrage; c'eſt aſſez qu'il vous voye dans une certaine conſideration, & capable, ſi vous l'entreprenez, de lui diſputer ſon crédit. Préoccupé de cette penſée, & agité de ce ſoupçon qui l'inquiete, il n'examinera point comment vous vous comportez à ſon égard; mais malgré les honnêtetés dont vous aurez ſoin de le prévenir, malgré votre diſcretion, votre ſageſſe à éviter tout ce qui lui ſeroit ſuſpect & lui cauſeroit de la défiance, il vous regardera toujours comme un homme dangereux : il vous traverſera, il vous chagrinera, il vous humiliera, il ne ceſſera point de vous ſuſciter affaires ſur affaires, juſqu'à ce qu'il vous ait abbatu &

réduit dans une impuiſſance abſolue de lui nuire. Car vous êtes coupable à ſes yeux, pourquoi? parce que le monde vous eſtime trop, ou que vous avez trop de quoi vous faire eſtimer du monde. Il y auroit du péril à vous laiſſer croître, & la politique veut que de bonne heure on vous coupe chemin & qu'on vous arrête.

De-là ne ſoyons pas ſurpris que l'Ambitieux ſe rende ſi formidable & tout enſemble ſi odieux; mais comprenez ce que j'ajoûte, & remarquez-le. De ſe rendre formidable; c'eſt juſtement ce que l'Ambitieux ſe propoſe & ce qu'il ſouhaite; & en ſe rendant formidable, de ſe rendre également odieux, c'eſt ce qui ne l'embaraſſe guéres, ſuivant cette fameuſe & affreuſe maxime d'un Empereur Romain: Qu'ils me haïſſent, pourvû qu'ils me craignent, *Oderint, dum metuant.* Sur quoi ſaint Auguſtin dans une réflexion très-judicieuſe & très-ſolide nous fait obſerver par où l'Ambitieux différe de l'orgueilleux, & ce que l'un a de

plus mauvais & de plus pernicieux que l'autre. En effet, dit ce saint Docteur, l'orgueilleux simplement orgueilleux ne cherche que la gloire, c'est-à dire, ne cherche qu'à briller, qu'à plaire, & par conséquent qu'à être approuvé, chéri, aimé. Mais quel est le premier & même l'unique objet de l'Ambitieux ? c'est de dominer. Si par un bonheur peu commun, il peut exercer sa domination sans aliener les cœurs, il en est content; mais parce que ce sont deux choses incompatibles que cette affection des cœurs, & un empire tel qu'il le demande, plûtôt que de rien rabattre de cet empire dominant, il consent à encourir toute la haine qui en est la suite naturelle, & sans déliberer sur le choix qu'il est obligé de faire, il n'hésite pas à conclure : *oderint, dùm metuant*. Qu'ils parlent comme ils voudront, qu'ils me chargent de maledictions & d'anathêmes; qu'ils me souhaitent tous les maux qu'ils peuvent imaginer, mais qu'ils ne sont pas en pouvoir de m'attirer; qu'ils déchirent ma ré-

putation, mon nom, & qu'ils me peignent avec les couleurs les plus noires, *oderint* : volontiers je leur accorde un si vain soulagement, & je leur pardonne tout ce qu'ils pourront dire en mon absence & derriere moi, pourvû que je les fasse trembler devant moi; pourvû qu'ils me redoutent, & qu'aucun n'ait l'assûrance de s'opposer à moi; pourvû que tout passe par mes mains, & que j'en dispose selon mon gré; pourvû que je n'aye nul compte à leur rendre de ma conduite, & que de force ou de volonté ils se soumettent à mes ordres; en un mot, pourvû que je sois le maître, & qu'on ne me trouble point dans mes desseins : *dùm metuant*. Principe abominable, & propre à établir la plus cruelle tyrannie. Un homme avec cela ne garde point de mesures, n'a point de menagemens, n'écoute que sa passion, qui est de faire la loi à tout le monde, & de se maintenir toujours dans la même puissance. Tout le reste, il le méprise : *oderint, dùm metuant*.

Cependant, afin que la grandeur se soutienne, elle a besoin d'aide; & l'appui le plus nécessaire, c'est une grande opulence. Que si ce secours vient à lui manquer, elle dégénere, elle s'avilit. Et le moyen de fournir autrement que par d'immenses richesses, aux frais presqu'immenses du train, de l'équipage, de la maison, de la table, des appartemens, des ameublemens, de la pompe & de toute la magnificence qui convient au rang & à la dignité ? Le moyen, dis-je, d'y suffire, si ce n'est par d'amples revenus & par de vastes domaines! Or cette opulence, l'Ambitieux ne l'a pas apportée avec lui, quand il est monté au degré d'honneur & à la place qu'il occupe : mais il ne demeure pas longtems les mains vuides, & la même ambition qui le rend si intraitable par ses hauteurs & sa fierté, ne le rend pas moins avide ni moins insatiable par son avare cupidité. Vous le sçavez, & vous ne l'avez que trop appris à votre ruine, Familles affligées, Pauvres vexez, Vassaux

accablez & opprimez par les concuſſions d'un Grand, qui n'a point trouvé de voye plus courte pour ſe remplir, que d'attenter ſur vos droits les plus légitimes, que de vous dépouiller, de vous conſumer, & de vous ſacrifier à ſon intérêt. Ainſi de tout tems & tant de fois a-t-on vû le foible & l'orphelin, ſi je l'oſe dire, donnez en proye à l'injuſtice, des peuples comme abandonnez au pillage, des villes, des Provinces ravagées, non par le fer ni par le feu, mais par ces violences contre leſquelles toute l'équité ſe récrie & que le pouvoir ſeul autoriſe. Mais quel pouvoir! & l'Apôtre ne nous enſeigne-t-il pas, que Dieu le confere pour édifier, non point pour renverſer & pour détruire? *In ædificationem, non in deſtructionem.* Quoiqu'il en ſoit, voilà ſouvent à quoi l'ambition le fait ſervir. Elle ſe nourrit, elle s'engraiſſe; mais ce n'eſt pas de ſa propre ſubſtance; c'eſt du pain & de la ſubſtance d'autrui; c'eſt du ſang d'un million de malheureux, à qui même il n'eſt pas permis de ſe plaindre, &

2. Cor. c. 13.

dont l'Ambitieux est tout ensemble & le fleau & la terreur : semblable, pour appliquer ici cette figure si commune dans les Livres Saints, semblable à ces nuages orageux qui de la terre s'élevent à la région superieure de l'air, & qui par tout où ils passent, y portent l'effroi & la
Isaie c. 28. désolation : *Flagellum inundans cùm transierit.* Ces expressions sont fortes, mais elles ne sont point outrées ; & dis-je rien, Chrétiens Auditeurs, que vous ne connoissiez comme moi, & que vous n'ayez dit mille fois avant moi ? Peut-être le monde ne s'en explique-t il pas avec toute l'assûrance que m'inspire la sainte liberté de l'Evangile & de la Chaire de vérité où je parle ; mais dans le fond le monde n'en est pas moins informé ; & sur ce point de morale, si j'interrogeois tous les siécles, il n'y en a pas un qui ne le pût confirmer par des témoignages éclatans.

Il est vrai, & je ne sçaurois le dissimuler, que la tentation est bien délicate & bien engageante pour un Ambitieux : il lui seroit difficile de

n'y ſuccomber pas. Il aime la ſomptuoſité & le faſte, parce que c'eſt-là ce qui paroît, ce qui frappe la vûë, ce qui donne plus de ſplendeur, ce qui tient dans un plus grand reſpect. Il veut ſe faire un établiſſement ſtable & durable, non-ſeulement pour lui-même, mais pour une maiſon dont il eſt le chef, & dans qui il prétend perpetuer l'éclat de ſa fortune & ſes honneurs. Tout cela ſuppoſe des biens en abondance, de riches heritages, & il ne les a pas de lui-même, mais il peut ſe les procurer. Il peut acquerir, amaſſer, accumuler tréſors ſur tréſors, fonds ſur fonds : il le peut, dis-je, ſinon de droit, au moins de fait; c'eſt-à-dire, que dans l'adminiſtration qui lui eſt confiée, que dans le maniement des affaires où il eſt employé, que dans l'autorité dont il eſt revêtu, il peut impunément & ſans obſtacle faire ſa main, amplifier ce qui lui appartient, & s'attribuer ce qui ne lui appartient pas; s'affranchir là-deſſus des régles & des formalitez ordinaires; ne point ſuivre d'autre loi que ſa

volonté, & ſe conſtituer tout à la fois juge & partie; arrêter les clameurs ſuperfluës & les pourſuites de ceux qui ſe prétendent lézés, les menacer, les intimider, les contenir dans le ſilence. Or pouvoir s'enrichir & s'agrandir ſi aiſément, & par un eſprit de Religion, ou même par le ſeul principe d'une probité naturelle, ne pas profiter d'une occaſion ſi commode & ſi preſente, c'eſt une eſpece de miracle,& ce qu'il n'eſt pas poſſible d'accorder avec l'ambition. Tout lui eſt permis, & rien n'eſt capable de s'oppoſer à ſes entrepriſes: la conſéquence eſt qu'elle entreprend tout, & que ſans déliberer, elle s'empare de tout ce qu'elle trouve à ſa bienſéance.

Ne le voit-on pas; & n'eſt-ce pas ce qui allumoit autrefois le zéle du Prophete, & ce qu'il reprochoit au peuple même de Dieu avec tant d'éloquence & tant de force? Car, diſoit-il dans le ſentiment d'une juſte indignation, malheur à vous qui joignez maiſon à maiſon, *Væ qui conjungitis domum ad domum*; qui ſans

Iſaie c.

cesse & sans titres ajoûtez terres à terres, *& agrum agro copulatis*; n'y a-t-il que vous dans le monde qui deviez l'habiter? *numquid habitabitis vos soli in medio terræ?* Mais prenez garde, poursuivoit le saint Prophete, à ce que je vous annonce au nom du Seigneur & de la part du Dieu des armées; c'est qu'un jour & plûtôt que vous ne le voulez croire, ces maisons si superbes & embellies de si précieux ornemens, demeureront desertes, qu'elles seront détruites, qu'elles périront, & que vous périrez vous-mêmes: *nisi domus multæ desertæ fuerint; grandes & pulchræ, absque habitatore.* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

Terrible menace qui tant de fois s'est vérifiée par les revers les plus funestes & les plus tristes décadences; mais menace à quoi l'Ambitieux ne fait pas un moment de réflexion. Dans l'ardeur de la convoitise qui le brûle, il ne pense qu'à recueillir de toutes parts & à se pourvoir. Par tout où il porte le pied, c'est pour lui un lieu de conquête; il sçait bien-tôt y prendre séance, s'y élar-

gir & s'y accroître; comme s'il devoit accomplir dans ſa perſonne cette autre parole de l'Ecriture : toute contrée où vous entrerez, vous deviendra propre : *Omnis locus quem calcaverit pes veſter, veſter erit.* Dieu le pouvoit dire à Iſraël, parce qu'étant Dieu & l'auteur de tous les biens, il eſt maître d'en diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir, & de les tranſporter à qui il veut, conformément aux vûës de ſa Providence. Mais un Ambitieux ne ſe le dit à ſoi-même que par une avidité dévorante, que par une confiance préſomptueuſe, & qu'aux dépens de tout le bon droit & de toute la bonne foi. Qui s'élevera contre lui! Qui ſe défendra de ſes prétentions injuſtes, & qui ſe roidira contre ſes uſurpations? Quelle digue mettra-t-on à ce torrent qui ſe groſſit, & qui entraîne tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage? Hélas! perſonne n'ignore combien les réſiſtances & les efforts qu'on voudroit faire, ſeroient ſouvent inutiles, & combien même de riſques il y auroit à courir en les faiſant.

Deut. c. 11.

Le Juste donc aime mieux ceder & souffrir : l'innocent n'ayant ni force ni appui, condescend par foiblesse à tout ce qu'on lui propose, & abandonne tout ce qu'on lui demande. Hé ! que feroient-ils autre chose ? A quel tribunal traduiroient-ils un homme puissant & accredité dont chacun craint de s'attirer la disgrace ? Où trouveroient-ils des Juges d'une vertu assez incorruptible & assez ferme, pour les soutenir & pour les tirer de l'oppression indépendamment de la grandeur ? Je dis plus ; & quand même ils seroient écoutez, quand leurs plaintes seroient favorablement reçûës, & qu'elles auroient tout l'effet qu'ils peuvent désirer, à quels retours fâcheux ne devroient-ils pas d'ailleurs s'attendre ? Quelque bien fondé que l'on soit, & quelque raison qu'on ait euë, c'est un crime que l'ambition ne pardonne pas aisément, d'avoir osé contester avec elle, d'en avoir appellé à un autre jugement que le sien, & de ne s'être pas livré à sa discretion. Crime encore moins pardonnable, si l'on a

mais vous avez contre vous la puissance. Voûs n'échapperez pas au coup que vous prépare cette Reine également imperieuse, perfide & cruelle : vous y périrez. Il y périt en effet, & de la maniere que l'inhumaine Jesabel l'a concerté. Elle suppose des témoins qui l'accusent : elle corrompt des Juges qui le condamnent ; l'iniquité triomphe, & par l'attentat le plus barbare, Achab arrache tout à la fois à ce fidéle sujet & la vie & l'unique fonds qui servoit à sa subsistance. *Lapidatus est Naboth, & mortuus est : quod cum vidisset Achab, surrexit & descendebat in vineam ut possideret eam.*

Ibid.

Il ne falloit que le moindre sentiment d'humanité, pour avoir horreur d'un tel parricide. Mais un troisiéme caractére de l'Ambitieux, ainsi que je l'ai marqué, c'est d'être impitoyable, & de n'avoir ni charité, ni reconnoissance, ni amitié. La maxime commune n'est que trop véritable, & elle n'est même devenuë si commune que par le grand nombre d'exemples qui en ont fait

connoître la vérité, & qui la confirment encore tous les jours ; sçavoir, que rien n'est plus capable de changer les mœurs d'un homme, sur-tout de lui endurcir le cœur, que le nouvel éclat des honneurs dont il se voit tout à coup illustré. Changement plus ordinaire dans ces esprits foibles & vains, qui n'ont pas assez de force pour soûtenir la prosperité, ni assez de grandeur d'ame pour s'élever au-dessus de leur fortune & ne s'en laisser pas enyvrer. Nulle autre vûë ne les intéresse, nul autre soin ne les touche, & hors delà ils deviennent insensibles à tout. Je dis insensibles à tous les services passés qu'on leur a rendus & à tout le bien qu'on leur a fait ; insensibles à tous les services présens qu'on leur rend, & à tout l'attachement qu'on leur témoigne ; insensibles à toutes les liaisons de societé qu'ils ont euës, & à leurs anciennes amitiés ; insensibles à tous les maux qu'ils causent par une envie démesurée de s'agrandir, & aux miseres extrêmes dont ils sont les auteurs. L'Ambitieux ne

compte tout cela pour rien.

Et d'abord, quelques ſervices qu'on lui ait rendus, quelque bien qu'on lui ait fait, il a bien-tôt oublié tout le paſſé, & ne ſe tient redevable à perſonne de ſon avancement. Car voici, par la plus monſtrueuſe ingratitude, ce qui arrive ſi ſouvent dans le train du monde & ſelon l'eſprit du monde. Des gens ſe ſont pouſſez parce qu'on leur a prêté la main, parce qu'on s'eſt entremis pour eux, parce qu'ils ont eu des protecteurs & des patrons qui ont parlé, agi efficacement en leur faveur ; mais en conviennent-ils, les reconnoiſſent-ils, le ſçavent-ils, ou le veulent-ils ſçavoir ? Ils l'ont ſçû dans le tems où ils travailloient à obtenir ce qu'ils n'avoient pas encore & ce qu'ils ont maintenant ; ils ont vû, & par conſéquent ils ont connu avec quelle affection & quel zéle on s'eſt employé à les ſeconder : mais ſont-ils une fois placez, ſont-ils revêtus de telle dignité qu'ils ambitionnoient, bons offices qu'ils ont reçus, ſecours qu'on leur a donnez,

patrons, protecteurs, tout s'efface de leur esprit, & tout disparoît à leurs yeux. Malgré le témoignage de leur cœur, ils tâchent à se persuader, & ils se persuadent en effet assez aisément, qu'ils ne doivent leur élevation qu'à eux-mêmes; & ils ne pensent qu'avec peine qu'ils en ayent à d'autres quelque obligation. La dureté de leur cœur va encore plus loin, remarque saint Bernard, & il n'est pas sans exemple qu'ils se tournent contre ceux-là mêmes qui les ont élevés, qu'ils en deviennent jaloux, & qu'ils conspirent à les supplanter & à les abbaisser. Tant on a raison de dire, que de servir certaines gens & de les avancer, non seulement c'est faire des ingrats, mais que c'est former contre soi-même autant d'ennemis & leur fournir des armes pour nous combattre.

Or comme l'Ambitieux est si peu sensible à tout ce qu'on a fait pour lui & à tout ce qu'on lui a rendu de services dans le passé; par le même principe, il n'a pas plus d'égard aux services présens qu'on s'applique à

lui rendre, ni à toutes les marques de zéle & de fidélité qu'on lui donne. Mauvais maître, maître impatient & difficile, bizarre & délicat, aigre & hautain. Qu'il s'apperçoive du moindre défaut & de la plus légere négligence, il ne pardonne rien, & c'est assez pour essuïer de sa part mille reproches les plus mortifians. Mais que toute ma maison, que des domestiques, des subalternes s'épuisent de travail & de fatigue pour le contenter, ou il n'y prend pas garde, ou il le voit d'un œil tranquille & n'en sçait pas plus de gré. Toujours prêt à commander, & jamais en disposition de récompenser; recevant tout comme lui étant dû, & croyant ne devoir rien à quiconque.

Est-il meilleur ami qu'il n'est bon maître? Jugez-en par ce que j'en ai dit. Ah! demandons plûtôt s'il a des amis, s'il en eut quelquefois, s'il est capable d'en avoir, & s'il en veut avoir. Il n'est ami que de sa fortune. C'est elle qui regle toutes ses attaches. Selon la diversité des conjonctures & des situations differentes, elle

elle le lie, ou elle le dégage; elle lui fait rechercher de prétendus amis, ou elle les lui fait abandonner. Allez à cet homme, qu'un heureux évenement vient d'élever sur le pinacle; & dans l'état de sa prosperité représentez-lui les anciens nœuds qui vous ont si étroitement & si longtems unis ensemble; il ne vous connoîtra plus. Il pourra vous mettre, si vous voulez, au nombre de ses adorateurs pour l'idolâtrer, au nombre de ses clients pour lui faire assidûëment votre cour & le soliciter; c'est-à-dire, à bien entendre la chose & à la bien définir, au nombre de ses esclaves pour vivre sous son empire & dépendre de toutes ses volontés: mais entre ses confidens, il n'y a plus désormais de place pour vous, parce qu'il ne trouve plus entre lui & vous la même proportion. Il ne lui faut que des connoissances de premier ordre, & il ne lui sied plus d'entretenir d'autre societé. Fussiez-vous né dans la même famille que lui, fussiez-vous sorti du même sein, si le nom que vous

portez & ſi cette naiſſance qui lui eſt commune avec vous, ne répond pas à ſon ambition, il en rougira, & vous lui ſerez vous-même un ſujet de honte. Bien loin donc d'admettre ſes proches auprès de ſa perſonne & de les y appeller, c'eſt au contraire une telle proximité qui leur nuira; & parce qu'ils lui appartiennent de ſi près, c'eſt juſtement la raiſon pourquoi il les écartera. Il renoncera ſon propre ſang; il renoncera juſqu'à ſon pere. Je n'éxagere point, & dans tout ce que je dis, il n'y a rien dont le monde ne ſe ſoit plaint mille fois, & dont il n'ait eu les plus juſtes raiſons de ſe plaindre.

Après cela peut-on eſpérer de l'Ambitieux, qu'il ſoit plus touché de tant de maux & publics & particuliers, que produit ordinairement, & preſque immanquablement l'aveugle paſſion qui le gouverne? Car de tout tems il y a eu des ambitieux, & de tout tems leur ambition a été l'origine des plus grands malheurs. Combien a-t-on vû par-là de ren-

versemens dans les Etats ? Combien de brigues & de guerres intestines dans les Cours des Princes ? Combien de cabales & de dissentions entre les membres des mêmes Compagnies ? Combien de trahisons & de meurtres ? Combien de voleries & de brigandages ? Il n'a fallu que quelques hommes possedés de l'esprit de domination & enchantés de la grandeur, pour faire des troupes infinies de miserables. Mais dans l'ardente cupidité qui les dévoroit, ou dans l'espéce de phrénesie qui les transportoit, ces ambitieux prenoient-ils aucune part à tout ce qu'ils causoient de calamités & de souffrances ? y faisoient-ils aucune attention ? prêtoient-ils jamais l'oreille aux gémissemens d'une multitude réduite par eux-mêmes aux plus dures extrêmités ? En étoient-ils émûs, & y compatissoient-ils ? C'étoit la moindre de leurs inquiétudes. Ils n'avoient qu'une vûë, & ils n'étoient en peine que des succès de leurs desseins. De quelque maniere qu'ils en vinssent à bout, &

qu'ils pussent s'établir & se maintenir dans un haut degré de puissance, ils n'examinoient point ce qu'il en coûtoit au reste des hommes. Il sembloit que le genre humain, que le monde entier n'eût été fait que pour eux.

Ce qu'il y a de plus déplorable, Chrétiens Auditeurs, & ce que je ne puis omettre en finissant ce discours, c'est que par un des plus sacrileges abus, ces désordres de l'ambition se soient introduits jusques dans l'Eglise de Dieu. Dès les premiers tems du Christianisme, saint Cyprien le reprochoit à son siécle comme un scandale ; & ce scandale par une funeste succession ne s'est que trop communiqué aux âges suivans.

Cyprian. *Etiam in sinu Sacerdotum ambitio dormit.* Que l'ambition regne dans le cœur des mondains, cela doit moins surprendre : mais, s'écrioit ce grand Evêque, elle est entrée dans le sein même des Prêtres du Seigneur, & elle y repose tranquillement, tant elle y est bien reçûë, & tant elle y a de pouvoir. Il ne vouloit pas

dire qu'elle y demeure endormie & ſans action : on ſçait au contraire combien elle y eſt vigilante & agiſſante. Prophane paſſion qui ſeule devient le principe de tant de vocations, ou de prétenduës vocations à l'état Eccleſiaſtique. Au défaut des honneurs du monde, auſquels on renonce parce qu'on manque des qualités & des moyens néceſſaires pour y atteindre, on aſpire aux honneurs & aux dignitez de l'Egliſe. On dit comme ces impies dans le Pſeaume quatre-vingt-deuxiéme : *Poſſideamus ſanctuarium Dei* : entrons dans le ſanctuaire de Dieu, & rendons-nous en maîtres. C'eſt le lieu ſaint ; mais ſelon la parole de ſaint Bernard, on le choiſit & on s'y conſacre, non point parce qu'il eſt ſaint, mais parce qu'il eſt élevé : *Non quia ſanctus eſt, ſed quia ſummus* : c'eſt-à-dire, parce qu'il y a des grades qui décorent ; parce qu'il y a des miniſtéres, qui, tout ſpirituels qu'ils ſont, éclatent aux yeux mêmes du monde, parce qu'il y a des prééminences & des prélatures qui donnent du

Pſ. 82.

Bernard.

nom, de la considération, de l'autorité : *quia summus.*

Voilà ce qu'on se propose en se revêtant des livrées de Jesus-Christ; voilà ce qu'on envisage & où l'on tend, en passant de l'un à l'autre jusqu'aux Ordres les plus sacrés ; voilà les espérances dont on flatte un jeune homme, en le déterminant au parti qu'il doit prendre, & en l'obligeant de se dévoüer au service des Autels. Au lieu que saint Pierre recommandoit si expressément aux fidéles de ne chercher point à dominer dans le Clergé, *Neque dominantes in Cleris* ; au lieu que saint Paul témoignoit si hautement aux Corinthiens, qu'il ne prétendoit point avoir d'empire sur eux ni sur leur foi, *non quia dominamur fidei vestræ* ; au lieu que le Disciple bien-aimé, saint Jean, se déclaroit en des termes si forts contre l'orguëil & la témerité de ce faux Pasteur, qui s'ingéroit dans la conduite du troupeau & affectoit la primauté, *qui amat primatum gerere* : c'est à cette primauté qu'on vise en secret, si l'on n'a

1. Petr. c. 5.

2. Cor. c. 1.

3. Joan.

pas encore l'assûrance de découvrir là-dessus ses sentimens ; c'est de cet empire qu'on fait le sujet de ses souhaits les plus vifs & de ses recherches les plus empressées ; c'est par cette domination qu'on mesure l'excellence du Sacerdoce & ses glorieuses prérogatives. Or que doit-il arriver de-là : ce qui arrive en effet tous les jours, & ce qui remplit d'amertume tous les cœurs zélés pour la gloire & le bonheur de la maison de Dieu. On poursuit les dignités Ecclesiastiques avec la même ardeur, par le même esprit, & sur-tout par les mêmes moyens que les dignités séculieres & temporelles. On y employe les mêmes artifices, les mêmes intrigues, les mêmes intercessions. On se réduit pour y parvenir, au même esclavage, & l'on descend aux mêmes bassesses. On entre dans les mêmes concurrences avec des competiteurs aussi avides qu'on l'est, & souvent on use des mêmes supercheries pour leur couper chemin & les devancer. Arrêtons-nous-là, & ne disons rien de ces trafics

sordides & simoniaques, où les plus saints, les plus augustes caractéres ont été achetés & vendus au poids de l'or. Ne parlons point de ces troubles scandaleux, & de ces Schismes que l'ambition a excitez, & où suivant le langage de l'Apôtre, elle a divisé Jesus-Christ & dressé autel contre autel. Passons sous silence ces abus énormes d'une puissance toute divine dans son fonds & dans ses fonctions; mais dans la pratique & dans son usage, renduë toute humaine & toute mondaine par la pompe, le faste, le luxe dont on l'accompagne; par la hauteur, pour ne pas dire la dureté, avec laquelle on l'exerce en quelques rencontres; par l'étenduë qu'on lui donne, ou qu'on entreprend de lui donner au-delà des régles & des justes limites qui lui sont marquées. Laissons, dis je, tout cela, & n'insistons pas davantage sur des points, qui peut-être dans un plus long détail ne serviroient qu'à scandaliser cet Auditoire, sans corriger ceux qui se trouveroient compris en toute cette morale & à qui je l'adresserois.

Mais du reſte, mes chers Auditeurs, quel remède à ces excès de l'ambition & à tant d'autres ? Hé ! mon Dieu, ne nous l'avez-vous pas marqué en mille endroits de vos ſaintes Écritures ? Ne nous en avez-vous pas fait voir dans tous les ſiecles les exemples les plus touchans ? Car ſans m'attacher à l'exemple de votre Fils adorable, qui ſeul ſuffiroit & nous tiendroit lieu du plus parfait modéle, on a vû des Grands dans l'une & dans l'autre loi, mais des Grands qu'une vaine ſplendeur n'a point ſéduits, des Grands ſelon votre eſprit, des Grands humbles, & qui dans leur humilité ont eû le plus aſſûré préſervatif contre les écueils de la grandeur. Parce qu'ils étoient humbles, ils étoient modeſtes au milieu des honneurs, honorant eux-mêmes tout le monde, témoignant à chacun l'eſtime & les égards convenables, ne bleſſant perſonne, ne prenant envers perſonne des airs de fierté & de dédain. Parce qu'ils étoient humbles, ils étoient équitables, deſintereſſés, plus prompts

à donner qu'à recevoir, & plus enclins à soulager la misere d'autrui qu'à en profiter. Parce qu'ils étoient humbles, ils étoient doux, humains, prévenant le prochain, s'attendrissant sur ses besoins, condescendant à ses foiblesses, prisant ses services & les reconnoissant ; fidéles dans leurs amitiés, & toujours constans dans la bonne & la mauvaise fortune à en remplir tous les devoirs. Il ne s'agit donc point pour se garantir des pernicieux effets de l'ambition, de rejetter toute grandeur, ni de descendre à des états inferieurs. Comme il est de la Providence qu'il y ait parmi les hommes diverses conditions, il est par conséquent de la même Providence qu'il y ait des Grands. Mais voici le point essentiel ; c'est que ces Grands joignent à la grandeur une grande humilité. Avec l'humilité, ils seront grands, mais sans avoir cherché à l'être ; ils seront grands, mais par le choix de Dieu qui les aura élevés, & non par une aveugle passion & une envie toute naturelle de s'élever eux-mêmes ;

ils seront grands, mais pour l'avantage & le bien de ceux que le ciel leur aura soumis, & non pour leur perte & leur destruction ; ils seront grands & ils domineront, mais pour maintenir toutes choses dans l'ordre par un sage gouvernement, & non pour goûter le plaisir flateur de gouverner & de dominer ; enfin ils seront grands, & selon le monde leur rang les placera au-dessus des autres, mais dans le secret de l'ame, les sentimens de leur cœur les rabaisseront au-dessous de tous. Telles furent les saintes dispositions de David jusques sur le Trône, & c'est de quoi il croyoit pouvoir se rendre à lui-même un si beau témoignage devant Dieu : *Domine, non est exaltatum cor meum* : vous m'avez comblé de gloire, Seigneur ; vous m'avez mis le sceptre dans la main & la couronne sur la tête ; mais, mon Dieu, vous sçavez que je n'ai point desiré toutes ces grandeurs, & que je ne me suis jamais conduit par des vûës ambitieuses. *Neque elati sunt oculi mei* : depuis que je regne sur votre

Ps. 130.

Ibid.

peuple, l'éclat de la Royauté ne m'a point ébloüi les yeux, ni ne m'a point fait regarder de trop haut le moindre de mes sujets. *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.* Il me semble que dans mes démarches je me suis toujours comporté sans orguëil, que j'ai toujours agi sans ostentation, & que je ne me suis point non plus perdu dans mes pensées par des idées de moi-même au-dessus de moi-même. *Si non humiliter sentiebam;* vous en êtes le juge, Seigneur, vous à qui rien n'est caché de tout ce qui se passe dans nous : vous voyez si je me trompe, & s'il n'est pas vrai que tout Roi que j'étois, j'ai toujours conservé la candeur & l'humble simplicité d'un enfant : *Sicut ablactatus est super matre suâ.* Quand vous serez, Chrétiens, dans une semblable préparation de cœur, alors nulle distinction, nulle grandeur ne sera pour vous à craindre, parce qu'elle ne sera point corrompuë par l'ambition. A l'abri de l'humilité chrétienne, quelque place que vous

Ibid.

Ibid.

Ibid.

occupiez par l ordre du ciel, vous la remplirez fidélement & ſaintement. Vous marcherez dans la voye de Dieu, juſqu'à ce que vous arriviez d'une grandeur paſſagere & mortelle, à une grandeur éternelle & au ſouverain bonheur, que e vous ſouhaite au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.



SERMON SUR L'ENVIE.

Charitas non æmulatur.

La charité n'eſt point envieuſe. Aux Corinth. ch. 13.

ENTRE les qualités de la charité que l'Apôtre nous a ſi bien marquées, & dont il nous a donné en quelques traits l'idée la plus juſte & la plus parfaite, je puis dire qu'un de ſes caractéres les plus nobles & les plus dignes de l'eſprit chrétien, eſt de n'être point ſujette à ces bas ſentimens que l'envie nous inſpire, ni à ces jalouſies qu'excite ſi ſouvent dans les ames le bonheur & la proſperité du prochain. Il n'appartient qu'à cette charité évangelique de nous dégager d'une paſſion ſi naturelle, toute lâche & toute honteuſe

qu'elle eſt, parce qu'il n'appartient qu'à cette charité également humble & déſintéreſſée, d'en corriger les principes les plus ordinaires, & de les retrancher de nos cœurs. Charité humble, qui ſans peine ſe voit réduite à une condition médiocre & ſans nom, tandis que d'autres brillent dans la ſplendeur & reçoivent tous les honneurs. Leur éclat ne lui bleſſe point la vûë, & leur élevation n'eſt point pour elle un poids peſant qui l'accable & qu'elle n'a pas la force de porter. D'ailleurs, charité déſintéreſſée, qui ne ſe livre point à une avidité inſatiable, comme ſi elle vouloit tout avoir; mais qui ſçait ſe contenter d'une fortune bornée, pendant que d'autres ſe trouvent abondamment pourvûs, & qu'ils vivent au milieu de l'opulence. Ces treſors d'iniquité la touchent peu; & ſi elle eſt ſenſible, ce n'eſt qu'à des eſpérances mille fois plus ſolides & qu'à des biens incomparablement plus précieux que toutes les richeſſes du ſiécle. De-là vient, conclut le Docteur des Gentils, que

la charité n'est point envieuse, *Charitas non æmulatur.* Plaise au Ciel, mes chers Auditeurs, que je puisse réüssir dans le dessein que je me propose de vous garantir par l'efficace & la vertu de la parole de Dieu, des atteintes d'un ennemi aussi fatal au repos de l'homme & à son innocence que l'est l'Envie. Vice odieux dont je prétens aujourd'hui vous entretenir, & que je veux, autant qu'il m'est possible, vous représenter dans toute sa laideur. J'ai besoin pour cela de la grace du Saint-Esprit, & je la demande par l'intercession de Marie. *Ave.*

Ce qui nous attache le plus fortement à nos passions, c'est le plaisir que nous goûtons en les suivant, & les raisons apparentes que nous avons pour les justifier. Voilà ce qui forme ces nœuds secrets que la grace a tant de peine à rompre, & ces habitudes qu'on ne peut presque jamais nous engager à combattre & à vaincre. Le plaisir nous gouverne, c'est le principe de toutes nos actions; & quand

d'ailleurs ce plaisir est autorisé de quelque apparence de raison, c'est assez pour nous rendre sourds à tous les avis & indociles à toutes les remontrances. Ainsi l'avare, le sensuel, l'ambitieux s'attachent à l'objet de leur passion prédominante, parce qu'ils y trouvent une certaine satisfaction ; & ce plaisir qu'ils y goûtent, ils l'autorisent par la raison spécieuse qu'ils ne font, disent-ils, tort à personne, & que le prochain n'en souffre point. Quoiqu'il en soit, il suffit que l'homme ait ses préjugés dans l'esprit, pour s'opiniâtrer dans son vice. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'Envie ne peut s'excuser sur l'un ni sur l'autre de ces deux principes, & que cependant elle a sur le cœur de l'homme l'empire le plus absolu & le plus universel. Car si nous la considerons par rapport à celui qui la nourrit dans son cœur, peut-on dire que cette passion lui donne quelque plaisir, & n'est-ce pas de toutes les passions la plus cruelle & la plus impitoyable ? Ou si nous l'envisageons

par rapport à ceux contre qui elle s'éleve, eſt-il rien de plus injuſte, & n'eſt-ce pas de toutes les paſſions la plus aveugle & la plus déraiſonnable.? Deux points importans, & que je vous prie de remarquer, parce que j'en fais le partage de ce Diſcours. Je veux vous montrer comment l'Envieux trouve dans ſon envie même ſon propre ſupplice; & comment encore par ſon envie, il ſe rend coupable à l'égard du prochain de la plus criminelle injuſtice. Paſſion la plus cruelle, pour qui? pour l'envieux même, dont elle devient le tourment; c'eſt la premiere Partie. Paſſion la plus injuſte, envers qui? envers la perſonne à qui l'Envieux s'attaque, & contre qui ſon envie l'anime; c'eſt la ſeconde Partie: le ſujet mérite votre attention.

PREMIERE PARTIE.

QUAND je dis que l'Envie eſt une paſſion cruelle à l'égard de l'Envieux même qui la nourrit dans ſon cœur, & que c'eſt néanmoins la paſſion que nous ſuivons le plus aveuglément, & que nous fomentons avec le plus

de ſoin, ne penſez pas que ce ſoit là ſeulement un motif emprunté des Auteurs prophanes, ni une raiſon tirée de la ſageſſe humaine pour attaquer ce vice & pour le guérir. C'eſt l'Oracle du Saint-Eſprit, qui pour nous engager par nos propres intérêts à chaſſer cette peſte loin de nous, nous avertit par le Sage, au chapitre quatorziéme des Proverbes, que comme il n'eſt rien qui contribuë davantage à la ſanté du corps, que le repos & la tranquillité de l'eſprit; rien n'eſt au contraire plus capable de conſumer un homme & de le ronger ſecrettement, que l'envie. *Vita carnium, ſanitas cordis; putredo oſſium, invidia.* Or pour vous faire connoître avec méthode toute la cruauté que cette paſſion exerce ſur un eſprit qu'elle gouverne, obſervez, je vous prie avec moi, les caractéres différens que les Peres nous font remarquer dans ſa naiſſance & dans ſon progrès. Car en premier lieu, elle interdit à un homme toute la douceur & toute la ſatisfaction qu'il peut raiſonnablement

Proverb. c. 14.

goûter dans l'état où l'a mis la Providence, pour le tourmenter par une réfléxion continuelle ſur la proſpérité d'autrui. En ſecond lieu, elle l'arrache, pour ainſi dire, aux amis qui lui étoient les plus chers, & qu'il voudroit toujours aimer, ſi cette tyrannique paſſion ne le rempliſſoit contre eux d'amertume & d'aigreur. En troiſiéme lieu, elle va juſqu'à étouffer toute la tendreſſe que le ſang & la nature inſpire aux proches, & juſqu'à nous envenimer contre nos propres freres. Enfin, après avoir dépoüillé l'homme de tout ce qu'il doit avoir de plus précieux, elle le pourſuit ſans relâche juſqu'à la mort, & ſans nul égard ni au tems, ni à l'âge, ni aux miniſtéres les plus ſacrez & aux profeſſions les plus ſaintes. Après cela, Chrétiens, n'y a-t-il pas ſujet de déplorer notre aveuglement, lorſque nous entretenons au-dedans de nous-mêmes un ſi dangereux ennemi, & que nous n'employons pas, avec le ſecours de la grace, toutes nos forces à le ſurmonter & à le détruire ?

Tel est donc, si je puis parler de la sorte, le premier acte d'hostilité ou le premier effet de l'envie sur le cœur de l'homme, de lui interdire tout ce qu'il peut raisonnablement goûter de satisfaction & de douceur dans l'état où l'a placé la Providence. Pour en être convaincus, examinons la nature de cette passion. C'est une douleur, dit saint Augustin, que nous ressentons des avantages du prochain, parce que nous les envisageons comme un bonheur qui fait ombre au nôtre. Tellement que la douleur d'un homme que l'envie possede, n'est pas tant de se voir privé d'un bien, que de voir ce même bien, entre les mains d'un autre, qui par-là se trouve, ou égal à nous, ou au-dessus de nous : & c'est ce qui paroît sensiblement par la joye que nous témoignons, quand la personne qui excite notre jalousie vient à tomber, sans même que nous profitions de sa ruine. Or, reprend le même Pere au livre onziéme sur la Genese, est-il rien de plus malheureux qu'un homme atteint de

ce sentiment ? En quelque état que vous le considériez ; mettez-le, si vous le voulez, dans la situation la plus honnête, & dans une fortune assez opulente pour y vivre avec distinction ; qu'il ait toutes les qualités naturelles qui peuvent rendre un homme agréable dans la societé humaine ; qu'il ait même la réputation d'homme habile & entendu dans les affaires qui lui sont confiées ; en un mot que rien ne lui manque pour être content : dès que l'envie aura trouvé entrée dans son cœur, elle lui ôtera tout le goût de sa condition présente ; il ne sentira plus ce plaisir innocent qui accompagne une vie unie & paisible ; il regardera avec dédain tout ce qu'il a reçu du ciel : pourquoi cela ? parce qu'il voit celui-ci passer devant lui ; parce qu'il le voit ou plus riche, ou plus puissant & plus honoré que lui. Il n'en faut pas davantage pour lui faire oublier tous les biens dont il joüit ; & cette image qui lui blesse la vûë, est comme un ver qui le pique, qui l'agite, qui le desséche.

Sans cela il étoit homme à mener la vie la plus aiſée & la plus commode. Il auroit dit avec ce Riche de l'Evangile : *Anima, habes multa bona poſita in annos plurimos ; requieſce* : ſi je ne ſuis pas dans une certaine abondance ni une certaine ſplendeur, j'ai du moins tout ce qu'il me faut pour couler mes jours avec agrément ; & quand on peut être dans le monde ſur le pied d'un homme d'honneur, à quoi bon ſe donner tant de peine pour aſpirer plus haut ? demeurons où nous en ſommes ; & ſans nous inquiéter, uſons de ce que nous avons : *Requieſce*, Ainſi auroit-il parlé, s'il n'eût eû devant les yeux que ſon état, & s'il y eût arrêté ſon attention. Mais depuis qu'il a porté ſes regards jaloux ſur des gens que la faveur a élevés, leur éclat l'a ébloüi. Il commence à ſe croire maltraité, parce qu'il en connoît de mieux traitez qu'il ne l'eſt. Tout ce qu'il a, ne lui eſt plus rien, parce qu'il eſt tout obſedé de ce qu'il n'a pas. Vous eſt-il arrivé quelque choſe de fâcheux ;

Luc. c. 12.

disoit un Ancien à un homme de ce caractére, ou est-il arrivé à votre prochain quelque chose d'avantageux ? Car l'Envieux n'a pas moins de chagrin du succès des autres, que de ses propres infortunes ; & il est même des disgraces qu'il supporteroit plus volontiers en sa personne, qu'il ne supporte dans autrui certaines prérogatives & certaines préferences. Ce qui le touche, ce n'est pas tant la perte de cet heritage, de cet emploi, de cette dignité, que la triste pensée qui lui revient sans cesse à l'esprit, que c'est son concurrent qu'on en a pourvû ; qu'il est maintenant dans un ordre supérieur ; qu'il est plus respecté dans une Ville; qu'il a plus de pratique au Barreau, plus de crédit auprès des Puissances, plus d'accès chez les Grands & à la Cour. Voilà ce qui lui dévore l'ame.

Encore si ce martyre finissoit quand l'Envieux a pû parvenir à un degré qui l'égale aux personnes dont la destinée lui sembloit si desirable. Mais admirez, dit saint Augustin, sa bizarrerie.

bizarrerie. Il n'eſt pas plûtôt dans ce dégré d'égalité, que cette égalité même lui devient odieuſe. Il ne peut ſouffrir qui que ce ſoit à ſes côtés. Il s'eſtimeroit heureux, ſi tous les autres ceſſoient de l'être : mais d'avoir des égaux en richeſſes, en autorité, en pouvoir, en honneur, c'eſt un objet auquel il ne peut ſe faire & qui lui choque l'imagination. Que demande-t-il donc? veut-il que chacun lui cede & plie ſous lui? veut-il être tellement ſeparé de la foule qu'il faſſe rang à part? Accordez-lui cela, continue le même ſaint Docteur, & n'eſperez pas avec cela même qu'il ſoit plus en repos. L'Envie le troublera toujours, & c'eſt ici qu'on ne peut comprendre la fureur de cet inſenſé. Il eſt dans une défiance perpetuelle. Il craint que ceux qu'il a laiſſez derriere lui, ne l'atteignent quelque jour. Il les obſerve, il examine tous leurs progrès, & chaque pas qu'ils font, lui paroît une entrepriſe formée pour le perdre, & une intrigue qu'il doit prévenir & diſſiper. C'eſt ainſi, con-

clut saint Augustin, que l'Envieux n'a point de relâche, & que vous ne pouvez le supposer dans un état, soit au-dessous, soit au-dessus, soit d'égal à égal, où il n'ait un aiguillon qui le perce, & un déboire qui se répand sur tout ce qui pourroit
August. faire sa felicité : *Invidet par pari quia ei coæquatur, inferior majori quia ei non coæquatur, superior inferiori ne ei coæquetur.*

Or, est-il rien de plus cruel que ces agitations & ces perplexités ? Voilà cependant l'assiete la plus tranquille d'un cœur jaloux. Car s'il arrive que tels & tels avancent en effet leurs affaires de jour en jour, en sorte que leur fortune croisse sensiblement, qui peut expliquer les violents transports où il s'abandonne ? C'est un redoublement pour cette fiévre maligne qui le mine : il déperit à vûë d'œil ; & cette dure passion, bien loin de le ménager & de lui adoucir le mal qui le presse, en le diminuant dans son idée, l'augmente au contraire en lui grossissant les objets & lui faisant même sen-

tit un mal qui n'eſt pas. Car remarquez, s'il vous plaît, les deux ſources de l'Envie : dans les uns c'eſt foibleſſe & puſillanimité, qui ſe forme des phantômes, dont s'effrayent aiſément les eſprits bornés & d'un caractére médiocre ; dans les autres c'eſt orguëil & amour de ſa propre excellence, qui ne ſçauroit compatir avec celle d'autrui. Or ces deux principes ſemblent agir de concert pour le malheur de l'Envieux. Sa puſillanimité lui fait paroître la proſperité d'autrui comme ſuperieure à tout ce qu'il eſt. Elle lui faſcine, pour ainſi dire, les yeux, & lui découvre des grandeurs, des privileges, des plaiſirs plus imaginaires que réels. Le champ d'un voiſin, ſi je puis rapporter ce trait d'un Auteur prophane, le champ d'un voiſin eſt toujours plus fertile que le nôtre : *Fertilior ſeges eſt alienis ſemper in agris ;* ſes troupeaux ſont toujours plus gras, & ſa maiſon plus abondante. *Vicinumque pecus grandius uber habet.* D'autre part, cet amour déreglé de ſa propre excellence qui lui repro-

che ſans ceſſe qu'il a du deſſous, eſt une pointe pour lui bien vive & bien aiguë. Il ſe croit anéanti par l'agrandiſſement de ce compétiteur. Au premier bruit qui en vient à ſes oreilles, il s'allarme ; ſon viſage déconcerté le trahit, & laiſſe appercevoir malgré lui ſes véritables ſentimens. Or dites-moi ce que vous penſez d'un homme ainſi prévenu, & s'il ne vérifie pas dans ſa perſonne ce qu'on a reconnu de tout tems, & ce que l'Antiquité nous a tranſmis comme une vérité confirmée par mille épreuves, que jamais la tyrannie la plus barbare n'inventa de tourment plus rigoureux que l'eſt l'Envie.

Ah ! mes Freres, nous nous étonnons quelquefois de la ſévérité de l'Evangile qui nous défend l'uſage des plaiſirs de ce monde. Nous nous récrions contre ce détachement auſtere des biens viſibles & préſens, qui fait vivre un Chrétien dans l'abondance comme s'il n'y étoit pas ; & quand ſaint Paul veut que nous portions l'abnégation de nous-mê-

mes jusqu'à regarder avec une pleine indifférence tout ce qui nous environne ; quand il nous prescrit cette grande régle de conduite : *Reliquum est, ut & qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; & qui flent, tanquam non flentes ; & qui gaudent, tanquam non gaudentes ; & qui emunt, tanquam non possidentes ; & qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur :* 1. Cor. c. 7.
Il faut que ceux qui sont engagez dans le mariage, vivent comme s'ils n'étoient point liez par ce sacré nœud ; que ceux qui souffrent des pertes de biens, ou ceux dont les biens prospérent, n'en soient pas plus touchez, que si c'étoient des biens étrangers ; que ceux qui font des acquisitions, qui étendent leurs domaines, leurs terres, leurs heritages, y soient aussi peu attachés, que s'ils en étoient seulement les économes & non pas les proprietaires : en un mot, que ceux à qui le commerce du monde est nécessaire & qui le voyent, en soient aussi éloignés de cœur & le goûtent aussi peu que s'ils étoient retirés dans la plus pro-

fonde ſolitude : quand, dis-je, l'Apôtre nous donne ces divins enſeignemens, tout cela nous ſemble impoſſible dans la pratique ; mais prenez garde que la paſſion de l'envie vous le fait pratiquer avec plus de rigueur, que l'Evangile même. Car enfin Jeſus-Chriſt ne vous défend pas abſolument de tirer des biens de la vie un plaiſir honnête & réglé ; il n'en retranche que l'excès : au lieu que l'envie vous ôte dans votre état tout agrément ; de ſorte que vous êtes à la lettre dans votre condition auſſi peu content, que ſi vous y étiez dénué de tout. Car être pourvû d'un mariage avantageux & ſe trouver aſſorti avec une perſonne de mérite, mais en même-tems regarder avec envie ceux qui paroiſſent mieux établis que vous, c'eſt être auſſi peu heureux que ſi vous aviez mal rencontré, & que ſi vous euſſiez fait un mauvais choix. Avoir amplement de quoi ſubſiſter & ſe voir unique poſſeſſeur d'une grande ſucceſſion, mais d'ailleurs brûler d'envie contre ceux que vous croyez

encore mieux partagez, c'est être pauvre au milieu de vos tresors, ou ressentir au moins les chagrins de la pauvreté. Occuper une place honorable dans le monde & y avoir de la considération; mais du reste être déchiré dans le cœur & périr de dépit & de jalousie, parce qu'il y en a de plus accredités, ce n'est pas plus profiter, pour son bonheur propre, du crédit qu'on s'est acquis, que si l'on étoit resté dans les ténébres & dans l'oubli. Ainsi l'Envieux peut bien faire le même aveu que l'orguëilleux Aman: malgré tant de choses & parmi tant de choses, je m'estime comme un homme dépoüillé de toutes choses. *Et cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto.* *Esther c. 5.*

L'Envie n'en demeure pas là: mais en quoi cette passion est encore plus cruelle, selon l'observation de saint Basile, c'est qu'elle nous prive de toute la douceur d'une societé fidéle & cordiale. Ce que la roüille est au grain qu'elle consume, l'envie l'est à l'amitié qu'elle rompt & dont elle est la ruine. *Ut ærugo frumenti* *Basil.*

eſt vaſtatio, ſic invidia amicitiæ peſtis. Car une réfléxion bien vraye & que fait ce ſaint Docteur, c'eſt que l'Envie ne s'attache pas à des gens qui ſoient éloignés de nous, à des gens avec qui nous n'ayons aucune liaiſon ni aucun rapport, mais à ceux qui nous approchent de plus près. Ce n'eſt point aux morts que nous portons envie, quelque grands qu'ils ayent été, & à quelque degré de fortune qu'ils ſoient parvenus; mais aux vivans que nous voyons, mais aux perſonnes dont le commerce nous eſt le plus frequent & le plus ordinaire. Or quand une fois cette paſſion a gagné le cœur, de quel venin l'infecte-t-elle, & quels déſordres n'y cauſe-t elle pas? Elle vous fait renoncer à l'union la plus étroite & la plus intime.

Vous aviez un homme de confiance, ſur qui vous vous repoſiez entierement; vous lui trouviez l'eſprit, le naturel, les diſpoſitions du cœur les plus aimables; vous en tiriez même les ſervices les plus eſſen-

tiels. Cette femme avoit une amie de même âge, de même humeur, qui lui tenoit lieu de compagnie : c'étoit la plus douce consolation qu'elle eût dans la vie. Elle a cent fois protesté que rien ne seroit capable de rompre cette bonne intelligence, & elle le disoit comme elle le pensoit. Mais depuis que cet ami, cette amie ont reçu telle grace qui les releve ; depuis que certains talens que le public ne connoissoit pas, sont venus à éclater & à les mettre dans une plus haute estime, c'est pour eux un péché originel, & c'est auprès de vous une tache dont ils ne se laveront jamais. Vous prenez de tout autres sentimens à leur égard ; il se glisse dans votre ame une aigreur presque imperceptible & une animosité que vous vous efforcez quelquefois d'étouffer, mais inutilement. Cette mauvaise impression commence à se produire par des froideurs. On se retire peu à peu ; & la même personne qui vous convenoit si fort il y a quelque tems ; cette personne en qui il ne s'est pas fait

le moindre changement, ni pour la fidélité, ni pour la probité, ni pour l'attachement sincere qu'elle a toujours eû à vos intérêts; cette personne qui du reste apporte tout le soin possible à ménager votre foiblesse & la délicatesse de votre orguëil dont elle ne s'apperçoit que trop; cette personne enfin que vous voudriez encore aimer, & que cependant vous n'aimez plus, vous est enlevée par l'envie & vous devient insupportable.

Cela paroît dans l'exemple de Saül. Ce Prince aimoit David, il l'estimoit, & l'avoit attaché auprès de lui par un emploi, pour ne pas perdre de vûë l'homme de sa Cour en qui il remarquoit les meilleures qualités, & sur qui il croyoit avoir plus de fonds à faire: *invenit enim gratiam in oculis meis*. Rien donc ne sembloit pouvoir détruire une confiance si parfaite, & quiconque l'eût entrepris, n'y eût apparemment jamais réüssi. Mais ce coup étoit réservé à l'Envie. L'armée des Philistins s'approche; un Géant d'une

1. *Reg. c.* 16.

figure monstrueuse jette la terreur parmi les Israëlites; David s'offre à le combattre, il le défait à la vûë même de Saül; le Prince en triomphe de joye, & comprenant l'importance de cette victoire, il est résolu de combler le vainqueur de recompenses & d'honneurs. Jusques-là tout conspire à soutenir le crédit & la faveur de David, & Saül se sçait bon gré d'avoir si bien placé ses inclinations. Mais en peu de tems la scéne vient à changer, & par où? Au retour de ses conquêtes, tout Israël s'assemble autour du Prince; les peuples le suivent dans sa marche, & par leurs acclamations font entendre de toutes parts que Saül a défait mille Philistins, mais que David en a défait dix mille: *Percussit Saül mille, & David decem millia.* 1. *Reg.* c. 18.
Voilà pour Saül une playe mortelle. Le trait est si vif & la douleur si cuisante, qu'il ne peut s'en taire. La colere l'emporte: & quelle comparaison, dit-il, ose-t-on faire devant moi? On donne à David la gloire d'avoir renversé dix mille ennemis,

& de moi l'on n'ajoûte autre chose, sinon que j'en ai abbattu mille : *Iratus est Saül nimis, dixitque : Dederunt David decem millia, & mihi* v. 24. *mille.* De-là toute sa tendresse pour David se tourne dans un ressentiment amer : il ne peut plus voir cet homme, dont auparavant il ne pouvoit se passer : *Non rectis ergò oculis* Ibid. *Saül aspiciebat David à die illâ & deinceps.*

Ce n'est pas qu'au fond il n'estime toujours David ; ce n'est pas qu'il ne se souvienne que ce jeune Berger est le seul dans Israël qui par les doux sons de sa lyre puisse le réveiller de ces rêveries profondes où le plonge quelquefois une noire mélancolie. Il sçait que ce fidéle sujet est toujours, depuis sa victoire, le même pour lui ; qu'il a toujours le même zéle pour l'affermissement & l'accroissement de son empire. Il a été témoin du signalé service qu'il en a reçu, & il ne peut enfin ignorer que ce n'est point à David qu'il doit s'en prendre des applaudissemens du peuple & de tous les élo-

ges qu'on fait de sa valeur. Saül est instruit de tout cela : mais l'envie s'est emparée de son ame, & deslors il semble qu'il ne soit plus maître de lui-même, ni de ses sentimens. Or est-il rien de plus cruel, que d'être comme forcé de haïr un homme pour qui l'on a des préjugés si avantageux.

Ceci néanmoins ne suffit point encore, & l'envie ne garde point de mesure. Il faut que David périsse ; Saül veut le perdre, & ne peut vivre en repos jusqu'à ce qu'il l'ait sacrifié à sa passion. En vain David redouble pour ce Prince son attachement & sa fidélité ; en vain épargne-t-il son sang jusqu'à deux fois, où il se fût délivré de la plus injuste persécution en se délivrant du persécuteur. Il est vrai que Saül est d'abord dans l'admiration d'une vertu si généreuse, & qu'il en est touché jusqu'aux larmes ; il est vrai qu'elle lui arrache dans un premier mouvement cet aveu forcé : *Justior tu es quàm ego.* Ah ! je le reconnois, vous êtes meilleur que moi. Ou- 1. Reg. c. 24.

bliez tout ce qui s'est passé & tout ce que j'ai entrepris contre vous ; j'en ai horreur, & je jure que desormais vous serez en sureté auprès de ma personne. On diroit que tout est rétabli, que Saül va suivre librement & avec plaisir le penchant qu'il a pour David, que toute son envie est éteinte. Mais espérance vaine & trompeuse ! Bientôt cette hidre renaît, & devient encore plus feroce. La même réflexion qui tout à coup avoit changé le cœur de Saül, se présente à lui sous un autre aspect & renouvelle toute sa haine. Car si David est plus juste que toi, lui dit cette mortelle Envie qui se réveille, n'est-ce pas une marque évidente que Dieu le destine à l'Empire ? Peux-tu douter qu'il ne regne un jour en ta place, & peux-tu souffrir un rival qui t'enlevera la couronne ? Non, non, il n'y a point à déliberer : sa vertu même le rend coupable & son mérite fait son crime. De là donc nouvelles poursuites contre David, nouveaux transports, nouvelles fureurs. Que pensez vous,

Chrétiens, de toutes ces viciſſitudes & de toutes ces contradictions ?

Cependant que reſte-t-il à l'Envie, & eſt-ce aſſez pour elle d'avoir dépoüillé l'Envieux de tous les ſentimens d'une ſincere amitié ? Eſt-ce aſſez de lui en avoir fait violer les droits les plus ſacrés ? Avec cela ſeul il ſeroit à plaindre : mais ce n'eſt pas toutefois le plus ſenſible de ſes maux. Sa paſſion va plus loin, & le dépoüille même de toute la tendreſſe que la nature inſpire aux peuples les plus ſauvages à l'égard de leurs proches. Car il a des parens, il a des freres qu'il adoreroit, s'ils ne lui appartenoient pas. Ils ſont dans une haute réputation : on vante partout leur génie, leur capacité, leur ſçavoir. On les produit dans l'Egliſe, dans les Magiſtratures, dans les Armes. Toutes ces diſtinctions donnent du luſtre à ſa famille, & ce luſtre réjaillit ſur lui-même. Il ſent bien qu'il en pourroit tirer avantage, & volontiers il y prendroit part, ſi l'envie ne venoit point lui offuſquer la vûë & le troubler. Poſ-

sedé de ce démon domestique, il n'y a point de nœud si saint qui le retienne; il n'y a point de sentiment si naturel & si raisonnable qu'il ne soit prêt à démentir. Il oublie que celui qui s'avance est son propre sang, & notre siecle a vû là-dessus l'acharnement le plus forcené: des freres ligués contre leurs freres travailler de part & d'autre à leur destruction mutuelle, & ne se mettre point en peine des désastres & des calamités qu'ils attiroient par-là sur leur maison & sur toute leur posterité. Hélas! Seigneur, si dans la profession Religieuse il eût fallu consacrer à vos Autels ce frere ou cette sœur, qu'on vous auroit vendu cher cette victime! qu'on se seroit prévalu auprès de vous d'un tel sacrifice! qu'on auroit accusé de fois votre loi de rigueur extrême & d'une séverité outrée! mais l'envie a bien plûtôt brisé tous ces liens: rien ne lui coûte, & dès qu'elle parle, tout lui obéit.

Que manquoit-il à Joseph, dit saint Chrysostome, pour intéresser

ses freres en sa faveur ? C'étoit un jeune enfant élevé dans la simplicité & l'innocence. Il n'y eut point de cœur mieux fait, & dans la suite il fit bien voir par la maniere dont il les reçut en Egypte après leur honteuse perfidie, quelle étoit la candeur de son ame, & avec quelle générosité il sçavoit pardonner les injures les plus arroces. Aussi Ruben plus équitable & moins violent que les autres, malgré l'envie dont il étoit prévenu comme eux, ne peut s'empêcher néanmoins de laisser échapper cette parole de compassion que lui dicta la nature : *Frater enim & caro nostra est.* C'est notre frere, respectons en sa personne notre propre chair. Oui, répondit l'Envie : mais il ose se promettre un pouvoir absolu sur nous ; mais il se flatte de monter à un rang où il sera notre maître. Eh ! que vous importe ce qu'il devienne, repliquoit la raison ? n'est ce pas même un bien pour vous qu'il soit puissant un jour, & que vous ayez un soutien dans lui & un protecteur ? Cela peut arriver,

Genes. c. 37.

reprenoit l'Envie : mais il ne s'agit point d'examiner si son élevation nous sera avantageuse ; il s'agit seulement de prendre garde qu'il ne nous domine pas. Or nous voyons déja qu'il est le bien-aimé de notre pere, lequel n'a des yeux que pour lui. Réfléxion qui seule, en dépit de toute l'humanité, les détermine à le perdre : *Videntes quod à patre plus cunctis amaretur, oderant eum, nec poterant ei quidquam pacificè loqui.* * Ibid.

Mais enfin l'Envieux n'aura-t-il jamais de relâche ; & n'y aura-t-il point d'âge, de condition, de profession, qui le mette à couvert des atteintes de l'Envie dont il est tourmenté ? Ah ! mes chers Auditeurs, voici le dernier excès. C'est un ver que l'Envie, ainsi que je vous l'ai fait voir ; mais je dois ajoûter, que c'est un ver semblable en quelque maniere à celui des reprouvés, qui ne meurt point : *Vermis eorum non moritur.* Marc. c. 9. Les autres passions, dit saint Cyprien, ont leurs tems & leurs bornes : l'Envie seule agit toujours avec la même force & la

même malignité : c'eſt un peché ſans terme : *Zelus terminum non habet : ſine fine peccatum.* L'objet de votre envie, continue ce Pere, peut bien parer vos coups & s'échapper de vos mains : mais vous ne pouvez vous éviter vous-même. Votre ennemi eſt dans votre cœur, par tout où vous allez, vous le portez avec vous ; & tant que vous vivrez, il ne ceſſera point de vivre dans vous, & de ſe faire ſentir à vous. Cyprian.

Oui, mes Freres, l'Envie eſt la paſſion de tous les âges & de tous les états. C'eſt cette idole que vit le Prophete Ezechiel, environnée d'adorateurs qui fléchiſſoient le genou devant ſon Autel, & lui préſentoient de l'encens. *Idolum Zeli.* Idole de jalouſie : Idole, qui, à la honte du Chriſtianiſme, trouve par tout des ſacrificateurs. Là des vieillards, jaloux du progrès d'un jeune homme & de l'aſcendant qu'il prend dans le monde, ſéchent ſur pied & ſacrifient la fin de leurs jours à l'envie la plus baſſe & la plus indigne. Là des enfans dès le ber- Ezech. c. 8.

ceau, comme l'observe saint Augustin, jaloux des caresses qu'on fait à d'autres enfans, en conçoivent un dépit qui les ronge, & qu'ils ne peuvent encore exprimer par leurs paroles. Là des femmes délaissées & jalouses de voir leurs égales suivies d'une foule d'esclaves qu'elles se sont asservis, se desesperent en secret & traînent une vie triste & languissante. Là des meres jalouses mêmes de leurs filles, les bannissent de la maison paternelle, & les enferment dans un cloître pour ne les pas avoir à leurs côtés. Là le Magistrat jaloux du Magistrat, l'homme d'épée de l'homme d'épée, le marchand du marchand, l'artisan de l'artisan, & s'il m'est permis de le dire, l'Ecclesiastique jaloux de l'Ecclesiastique, le Prêtre du Prêtre, l'Apôtre de l'Apôtre, le Religieux du Religieux : là, dis je, chacun, selon ses vûes & ses prétentions, consacre à cette fausse divinité les sentimens les plus vifs & les plus ardens de son cœur. *Idolum Zeli.*

Après cela n'est-il pas étonnant

que nous maintenions dans nous-même une passion qui nous fait tant souffrir ? Et ce qui rend encore le mal plus intolerable, c'est que nous n'osons pas même nous en plaindre. Un homme, remarque saint Basile, atteint de toute autre passion, a des momens où il convient de sa foiblesse : il reconnoîtra un engagement criminel qui le tient attaché ; il fera l'aveu de ses ressentimens & de ses vengeances, il sera quelquefois le premier à détester hautement son ambition ; il témoignera de l'horreur pour ses débauches, & il les condamnera : l'Envie est le seul vice qu'il n'avoüera jamais, parce que c'est de tous les vices le plus humiliant. Il y a plus : car s'il s'en plaignoit lui-même, qui l'en plaindroit & qui compatiroit à sa peine ? On plaint un homme adonné au plaisir, un homme colere & emporté, un homme prodigue & dissipateur, un homme sujet à cent autres défauts ; mais on ne plaint point un Envieux : on le méprise, on le regarde comme une ame lâche, comme un esprit mal

tourné, comme une peste commune, comme un ennemi du genre humain. Que fera-t-il donc pour donner de tems en tems l'essor à ce feu caché qui le brûle ? Il emprunte certains noms honnêtes, sous lesquels il déguise sa passion. Ce qui est envie, c'est, à l'entendre parler, indignation, c'est zéle du bien public, c'est amour de la justice, c'est émulation loüable. Mais sous ces masques trompeurs, que Dieu sçait bien démêler le mystére d'iniquité, & qu'il sçaura bien un jour le dévoiler ! Du reste avançons, & voyons comment l'Envie, cette passion si cruelle à l'égard de celui qui la porte dans son sein, n'est pas moins injuste à l'égard de celui qu'elle attaque & contre qui elle nous anime. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

SAINT Grégoire de Nazianze avoit bien raison de dire, parlant de l'Envie, qu'il n'est rien tout à la fois, ni de plus juste que cette passion, ni de plus injuste. Rien de plus juste dans le tourment qu'elle fait souf-

frir à l'Envieux, comme je viens de vous l'expliquer, & dans les peines qu'elle lui cause, puisque c'est le digne châtiment de son peché & de ce caractére de malice qui lui est propre. Mais en même-tems rien de plus injuste envers la personne contre qui elle nous indispose, & qui, sans y contribuer de sa part en aucune sorte, & souvent sans le sçavoir ni le prétendre, devient l'objet de notre aversion en devenant le sujet de notre chagrin. Or cette injustice de l'Envie se peut considerer en bien des manieres & sous bien des rapports. Injustice dans les malignes pensées & les faux jugemens que forme l'Envieux au désavantage du prochain. Injustice dans les sentimens ou d'aigreur ou de joye, & les desirs criminels que conçoit l'Envieux contre le prochain. Injustice dans les discours satyriques & médisans que tient l'Envieux, & quelquefois même dans les impostures & les calomnies dont il flétrit le prochain. Enfin, injustice dans les desseins, les intrigues que trame l'En-

vieux, & tous les moyens qu'il met en œuvre pour la ruine du prochain. Bornons-nous à ces quatre articles, qui nous feront assez connoître le désordre d'un vice si ordinaire, & dont la contagion est si dangereuse & si pernicieuse.

Oui, Chrétiens, c'est dans l'esprit de l'Envieux que la passion qui l'aveugle, répand d'abord son venin, & c'est là qu'elle commence à exercer sa malignité. Elle lui fait mépriser ce qui est le plus digne d'estime, censurer ce qui donne moins de prise à la critique, rabaisser au-dessous de lui ce qui se trouve dans un dégré bien supérieur, contester un mérite solidement établi dans l'opinion la plus générale & la mieux fondée, attribuer à des causes étrangeres ce qui vient des principes les plus naturels, & juger que ce qui arrive par le cours des choses le plus légitime & le plus droit, n'a été recherché, ménagé, obtenu, que par des voyes obliques & détournées, premiere injustice qu'il suffit de vous mettre sous les yeux dans une

une ſimple expoſition pour vous en faire découvrir toute l'iniquité.

Car ſi l'Envieux ne peut enlever à un homme les avantages qu'il poſſede ; ſi malgré toute ſon envie, il ne peut empêcher que le nom de celui-ci ne devienne tous les jours plus célébre dans le monde, & que ſes talens n'éclatent & ne ſoient univerſellement applaudis ; que les affaires de celui-là ne proſperent toujours, & que toutes ſes entrepriſes n'ayent l'iſſuë la plus heureuſe ; que cet autre ne monte ſans ceſſe & ne reçoive de nouvelles preuves de la bienveillance du maître & de ſa confiance : que reſte-t-il à ſon orguëil pour ſe conſoler, & par où tâche-t-il de ſe dedommager comme il peut & autant qu'il peut, de ce qu'il voudroit avoir & qu'il n'a pas ? Ne penſez pas que ſelon les regles de l'équité & de la droiture, il ſe rende juſtice à lui-même, ni qu'en ſe la rendant à lui-même il ſoit ainſi plus diſpoſé à la rendre au prochain. N'eſperez pas qu'il cede à la voix publique, ni que voyant

tous les ſuffrages tourner de tel côté, il y porte le ſien, & ſe joigne à la multitude, ſelon que la raiſon communément le demande. Ne comptez pas qu'il reconnoiſſe un mérite unanimement reconnu, qu'il convienne d'une ſupériorité qu'aucun ne met en queſtion ni ne révoque en doute, qu'il ſouſcrive à un choix, à une préference que tout le monde approuve, & ſur quoi il n'y a nulle part deux langages différens. Non, n'attendez rien de tout cela, pourquoi? parce qu'il faudroit pour cela s'humilier : or c'eſt ce que l'Envieux n'a jamais appris, & ce qu'il ne veut point apprendre. Que fait-il donc? Sans déferer à nulle autre autorité que la ſienne, & ſans pouvoir ſe ſoumettre à ſuivre d'autres vûës que ſes vûës particulieres, il ſe renferme au dedans de lui-même, & là il s'érige un tribunal. A ce tribunal ſecret & interieur, il examine, il fait des recherches, il donne des concluſions, il prononce des ſentences, il porte des arrêts. Mais comme c'eſt un juge prévenu, pi-

qué, intéreſſé, il n'y a point à s'étonner qu'il perde les routes de la vérité & de la juſtice, pour s'égarer dans les idées les plus fauſſes & pour s'entretenir dans les plus groſſieres erreurs.

De-là ces comparaiſons de lui-même avec un tel & un tel, qu'on place au-deſſus de lui. Selon qu'il ſe connoît, & ſans croire ſe flatter ni ſe tromper, il prétend au moins valoir autant qu'eux, avoir autant d'habileté & de ſçavoir-faire, avoir rendu des ſervices auſſi importans ou être en état d'en rendre, avoir auſſi bien réuſſi dans les mêmes miniſtéres ou être auſſi capable de les remplir. Qu'ont-ils donc que je n'aye pas, & qu'y a-t-il qui les doive ſi fort diſtinguer? Qu'on tienne la balance dans une juſte égalité & qu'on nous mette à l'épreuve les uns & les autres, on verroit alors qui l'emporteroit. Vaines chimeres d'un eſprit jaloux, qui ne peut ſe perſuader qu'il y ait perſonne autour de lui avec qui il ne puiſſe entrer en parallele, & à qui il ne puiſſe diſputer l'avantage.

De-là cette rigueur outrée & cette séverité inexorable dans ses critiques & ses censures. Il n'y a point de mérite si complet, où il ne découvre des défauts essentiels : je dis essentiels, non pas en effet ni dans leur nature, mais selon ses préjugés & dans son imagination. Car c'est ainsi que l'envie lui en impose & lui déguise les objets. Tout ce qui est perfection en autrui, s'il ne peut absolument se le cacher, l'Envie sçait bien lui fournir des moyens de l'alterer & de le diminuer ; & tout ce qui est défaut ou qui le paroît, c'est-là ce que l'Envie est industrieuse à lui exaggerer, à lui grossir, à lui représenter dans le plus grand jour. Encore si c'étoient toujours des défauts véritables ; mais combien de fois & sur combien de sujets arrive-t-il à l'Envieux de traiter d'imperfection & de défaut ce qui n'est rien moins? Esprit singulier, ne pensant presque jamais comme les autres, abandonnant les regles communes, & ne voulant se conformer qu'à celles de son caprice & de son mauvais goût.

De-là ce mépris avec lequel il voit les honneurs qu'on fait à ce concurrent, & il entend les éloges dont on le comble. Si la bienſéance l'oblige de ſe taire & qu'il n'ait pas l'aſſûrance de contredire ouvertement tant de témoignages qui ne peuvent le détromper & le convaincre, quelles ſont dans le fond de l'ame les révoltes de ſon envie, & que lui dicte-t-elle ? Il regarde en pitié le public aveugle & ignorant ; il déplore la bizarrerie du ſiecle & le peu de diſcernement qu'il y a dans les eſprits ; il admire juſqu'où va la prévention & l'illuſion ; il ſe dit cent fois à lui-même, qu'il ne faut guéres compter, ni ſur la réputation, puiſqu'elle eſt ſi arbitraire, ni ſur les faveurs du monde puiſqu'elles ſont ſi mal partagées, ni ſur les graces des Puiſſances & des Grands puiſque le hazard, la prédilection, la fantaiſie y ont plus de part que tout le reſte ; il plaint ſon ſort de n'avoir pas occaſion de ſe produire, & il ſe répond bien que s'il étoit connu, s'il étoit mis en œuvre, s'il

avoit plus de bonheur, il feroit toute une autre figure & ne verroit pas sur sa tête des gens qui peut-être se verroient bien-tôt eux-mêmes à ses pieds.

De-là ces raisonnemens, ces conjectures, ces soupçons touchant les voyes qu'il s'imagine qu'on a prises & qu'on prend encore pour s'avancer & se pousser. Car ne pouvant convenir que le mérite soit le fondement d'une fortune qui le choque, & où il lui semble qu'il auroit plus droit d'aspirer que ceux qu'on y a élevés, que conclut-il & que juge-t-il ? que c'est le fruit de l'intrigue ; que c'est la cabale qui s'est remuée, & qui ne cesse point de se remuer pour soutenir son ouvrage ; que c'est un patron qui s'est intéressé, & qui s'est servi de tout son crédit pour en venir à bout ; qu'il a fallu pour cela bien des mesures, bien des artifices, bien des tours de souplesse & bien des lâchetés : au reste, qu'il aime mieux demeurer en chemin, que de parvenir de la sorte ; qu'il est droit dans toutes ses démarches,

& qu'il ne sçait ce que c'est que les détours, ni les flatteries; qu'il n'achete point si cher un vain honneur, & que de bon cœur il y renonce, plûtôt que d'y atteindre par d'indignes soumissions & par des bassesses.

Voilà comment pense l'Envieux, & c'est dans toutes ces pensées qui se succedent les unes aux autres, qu'il trouve une espece de soulagement à sa peine. Mais, mon cher Auditeur, avec un peu plus d'humilité & moins d'envie, vous penseriez tout autrement & beaucoup plus équitablement. Vous commenceriez à vous appercevoir de la passion dont votre cœur est ulceré & de l'intérêt qui le touche; & cela suffiroit d'abord pour vous inspirer une sage défiance de tous les jugemens que vous formez. Vous reconnoîtriez de bonne foi qu'en matiere de compromis & de comparaison de nous-mêmes avec des égaux & des competiteurs, nous ne devons guéres nous en rapporter à nos idées, parce que notre amour pro-

pre n'est que trop adroit & que trop accoutumé à nous séduire. Vous deviendriez moins rigide & moins sévere envers ceux que vous censurez si scrupuleusement & si impitoyablement, & vous feriez beaucoup moins d'attention à quelques défauts, peut-être imaginaires, ou du moins compensez abondamment & pleinement effacez par tant de bonnes qualités que vous n'avez point assez voulu voir jusqu'à present & que vous avez tâché d'obscurcir & de défigurer. Vous jugeriez qu'il faut bien que ce soient des gens de merite, & d'un vrai merite, & d'un merite superieur au vôtre, puisque tout le public est si déclaré pour eux, que ce concours de voix & ce consentement si uniforme, si durable, si constant, est en leur faveur un préjugé difficile à détruire, & qu'il n'y a qu'une évidence absoluë du contraire qui pût en faire appeller; que vous n'avez point assûrément cette évidence, & que bien loin de l'avoir, vous ne vous seriez point tant soulevé dans vous-

même contre ce qui s'eſt fait, ſi vous aviez mieux peſé les choſes & que vous euſſiez été en diſpoſition de les conſiderer d'un ſens plus raſſis ; enfin, qu'il n'y a rien eû de tous ces myſtéres que vous vous figurez, de toutes ces menées & de toutes ces brigues ; que ce ſont de purs ſyſtêmes de votre eſprit préoccupé & frappé, & que rien n'eſt arrivé que très-naturellement & par les voyes les plus légitimes. Encore une fois, c'eſt ainſi que vous en jugeriez, & c'eſt ce qui vous garentiroit d'une ſeconde injuſtice, qui ne conſiſte plus ſeulement dans les penſées & les faux jugemens que forme l'Envieux, mais dans les ſentimens ou d'aigreur ou de joye & les deſirs criminels que ſon envie lui inſpire contre le prochain. Cet autre point ne vous fera pas moins comprendre la malignité d'une ſi injuſte paſſion.

Vous ſçavez, Chrétiens, ce qui ſe paſſa entre ce pere de famille dont il eſt parlé dans l'Evangile & ces ouvriers qu'il avoit employez

dans sa vigne. Les uns s'étoient mis au travail dès le matin, & les autres n'y étoient venus que vers le milieu de la journée. Cependant le soir il les fait tous appeller, & leur donne à tous le même salaire. Sur cela les premiers se récrient, s'échauffent, murmurent : Quoi ? ces derniers ont à peine travaillé pendant quelques heures, & nous avons porté tout le poids de la chaleur & du jour. On leur fait grace néanmoins, on les égale à nous, on les recompense comme nous ? Mais que répond le maître ? Il en prend un en particulier, & s'adressant à lui : Mon ami, lui dit-il, quelle raison avez-vous de vous plaindre ? ne sommes-nous pas convenus de tel prix ? ne l'avez-vous pas ? Du reste que vous importe comment j'en use envers celui-ci, & comment je le traite ? ne m'est-il pas libre de lui donner ce qu'il me plaît ; & faut-il que vous le regardiez de mauvais œil, & que vous vous animiez contre moi, parce que je suis bon & que je lui fais du bien ? *An oculus tuus*

Matth. c. 20.

nequam eſt quia ego bonus ſum ? Réponſe la plus ſolide & la plus capable de contenter tout autre qu'un Envieux. Mais nous l'avons déja vû, & nous ne l'éprouvons que trop dans l'uſage de la vie & le commerce du monde. L'Envie a bien-tôt paſſé de l'eſprit au cœur, & ſi c'eſt un voile pour aveugler l'un, c'eſt un poiſon & le poiſon le plus malin pour envenimer & pour aigrir l'autre.

Elle l'aigrit contre le Ciel même : on s'en prend à Dieu & à ſa providence de la diſtribution qu'il fait de ſes dons ; on ne peut voir ſans murmure ce partage de biens où il met une ſi grande différence entre les fortunes & les états ; on lui demande raiſon de l'indigence où l'on ſe trouve, de l'abaiſſement où l'on eſt, du peu de fruit qu'on retire de ſes ſoins & de toutes ſes peines, tandis qu'il y en a à qui tout réüſſit, à qui tout profite, chez qui tout abonde : comme s'il n'appartenoit pas à Dieu de choiſir & d'avancer qui il veut ; & comme s'il n'avoit

pas droit de nous dire : O homme, qui êtes-vous, & est-ce à vous de me faire la loi ? gardez ce que vous avez, c'est encore plus qu'il ne vous est dû, puisque vous ne l'avez que par une pure liberalité de ma part.
Ibid. *Tolle quod tuum est*. Si j'ai des graces à répandre, ne sont-elles pas à moi, & faut-il que ce soit pour vous un sujet de vous tourner contre moi ? *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum* ? Elle l'aigrit contre je ne sçai quelle destinée & une prétenduë fatalité dont on se croit poursuivi. Si l'on échouë dans ses projets, au lieu que les autres viennent heureusement à bout des mêmes entreprises, on en accuse son sort, son étoile, son malheur. Car au milieu même de la Religion, c'est ainsi que des Chrétiens s'expriment, & qu'ils raisonnent en payens : comme si ce n'étoit pas la sagesse de Dieu qui régle toutes choses, & qui les arrange selon ses vûës & ses adorables conseils. Elle l'aigrit contre des patrons qui ont poussé leurs éleves, & qui agissent en leur faveur ; con-

tre des amis qui ont servi leurs amis, & qui s'employent pour eux dans toutes les occasions : comme s'il n'étoit pas permis à chacun, suivant les liaisons, ou de parenté & d'alliance, ou de connoissance, d'amitié, qu'on peut avoir avec des personnes, de les aider, de les appuyer, de porter leurs intérêts, & de leur prêter la main sans violer d'ailleurs aucune loi de la justice, ni user d'aucun moyen où la bonne foi & la probité soit blessée.

Mais sur-tout elle l'aigrit contre l'objet qui l'irrite, & dont la prosperité lui est odieuse. Or à bien examiner le fonds, les principes, les motifs d'une telle animosité & d'une telle aigreur, je ne conçois rien de plus inique ; & vous le penseriez comme moi, mon cher Auditeur, si la passion vous permettoit de considerer la chose de sang froid, & de suspendre pour quelque tems les malignes impressions de votre envie. Car sans vouloir vous offenser par une injurieuse comparaison, je vous ferois ici volontiers la mê-

me demande que Pilate fit aux Juifs touchant le Fils de Dieu : *Quid enim mali fecit* ? Dites-moi en quoi cet homme est coupable, & quel mal il a fait, qui puisse justement lui attirer votre disgrace & qui mérite votre haine ? Il occupe une place où vous aspirez : mais étoit-il obligé de vous la ceder ; & sans prétendre faire tort à personne, n'est-ce pas un droit universel & naturel de travailler chacun pour soi, & de se procurer un établissement ? Il est plus employé que vous, plus recherché que vous ; plus en réputation & en crédit, & par-là plus en état d'amasser & de gagner : mais si Dieu le favorise, s'il le benit & lui donne des avantages temporels, faut-il qu'il y renonce, faut-il qu'il manque les occasions qui se présentent, faut-il qu'il s'oublie lui-même, & qu'il ne profite ni de la bonne disposition des esprits à son égard, ni du zéle que lui témoignent des amis pour son service, ni de l'accès qu'il a auprès d'un protecteur, ni des vûes qui lui viennent ou qu'on

Matt. 6. 27

lui ſuggere à propos, ſelon les tems, les ſaiſons, les conjonctures, ni du bonheur en tout cela qui l'accompagne ? Du reſte vient-il vous inſulter ? cherche-t-il à vous abattre ? a-t-il conjuré votre ruine ? Si par une émulation loüable, ou qui ne fut au moins jamais défenduë, il a couru dans la même carriere & eſt entré en lice avec vous, vous a-t-il empêché d'agir, de prendre toutes les meſures qui vous convenoient ou que vous avez crû vous convenir, de faire tous vos efforts ? Avez-vous à lui reprocher quelque violence, quelque détour, quelque perfidie ſecrette & quelque trahiſon ? l'y avez-vous ſurpris ? Quoi ! c'eſt votre ennemi, parce qu'il eſt heureux ? c'eſt votre ennemi, parce que la nature l'a mieux pourvû de ſes biens, parce que Dieu l'a plus enrichi de ſes dons, parce que dans une Cour il eſt plus au gré du Prince, parce que dans le commerce du monde il a plus de gens qui s'affectionnent à lui, parce que dans un miniſtére on lui marque plus de confiance &

on lui donne plus de vogue, parce que dans un négoce il a eu les vents plus favorables, & qu'il est revenu avec une plus abondante recolte, parce que dans une famille & par une mort imprévûë un ample heritage lui est échû, & lui ouvre le chemin à une plus haute dignité?
Genes. c. 37. *Hæc ergò causa invidiæ & odii fomitem ministravit?* Voilà pourquoi vous ne le pouvez plus supporter; voilà ce qui allume le feu dans votre ame ou ce qui glace votre cœur, & y entretient non-seulement l'indifférence la plus profonde, mais le ressentiment le plus amer; voilà ce qui vous porte à lui vouloir tant de mal, à souhaiter qu'il fût abaissé, qu'il fût décrié, qu'il tombât dans l'infortune; à vous réjoüir de ce qui lui arrive en effet quelquefois de fâcheux & de chagrinant, à en avoir une vaine complaisance, & à faire du sujet de sa peine un sujet de consolation pour vous!

Hé! mon cher Auditeur, où est la justice? où est encore plus la charité? car avec cette charité, mon

Dieu, que vous nous avez tant recommandée, je n'aurois point d'autre sentiment que celui des freres de Rebecca, lorsqu'ils la virent appellée à un mariage également honorable & avantageux : *Soror nostra es, crescas in mille millia.* Croissez, avancez, & joüissez en paix de votre prospérité. Bien loin de vous l'envier, nous y prenons part ; & la part même que nous y prenons, nous la rend commune avec vous. Nous sommes tous unis, nous sommes tous freres, & en qualité de freres nous devons tous participer à la felicité les uns des autres, & y concourir. Tels sont les souhaits que forme la charité, tel est le langage qu'elle tient ; mais quel est celui de l'Envie ? la raillerie, la satire, la médisance, la calomnie, & c'est ce que j'ai marqué comme la troisiéme injustice.

Genes. c. 24.

Car il est vrai, Chrétiens, que l'Envie gagne toujours, & qu'elle ne s'arrête point sans avoir tout corrompu. Comme de l'esprit elle descend promptement au cœur, du

cœur elle remonte aussi vîte à la bouche & la remplit des traits les plus piquants. De-là tant de mauvaises plaisanteries, tant de paroles méprisantes, souvent même tant de discours absolument faux, & pleins d'impostures & de mensonges. N'est-ce pas là l'injuste guerre qu'ont à soutenir tous ceux que certains talens relevent au-dessus de la multitude, & à qui ils donnent une superiorité où le commun des hommes ne peut atteindre? Dès qu'ils commencent à se montrer & que Dieu les produit au jour avec ces dons singuliers qu'il leur a départis, n'est-ce pas une chose merveilleuse d'entendre les cris qui s'excitent contre eux & les raisonnemens qu'on en fait? Un homme devient le sujet de toutes les conversations. Chacun en veut parler, & parce que chacun parle selon qu'il est affectionné, que s'ensuit-il? une diversité de sentimens qui partage les esprits, & qui fait naître les disputes & les contestations. Le même homme selon les uns est un homme rare, c'est

un génie sublime, un sage Ministre, un habile Politique, un Négociateur adroit & clairvoyant, un Capitaine heureux & versé dans l'art militaire, un Magistrat éclairé, un Juge intégre & sans reproche, un Orateur excellent, un sçavant Auteur ; mais selon les autres il n'y a rien en lui que de médiocre & qui ne soit bien au-dessous de sa réputation. Pourquoi ces langages si différens ? Il n'est pas difficile d'en donner la raison. C'est que ceux-là parlant sans intérêt, ou n'en ayant point d'autre que la vérité & l'équité, rendent volontiers à un mérite qui les frappe, la justice qui lui est duë : au lieu que ceux-ci déchirez d'une cruelle jalousie, & prenant pour autant d'injures qui les offensent tous les éloges qu'ils en entendent faire, n'ont en vûë que de diminuer cette estime qu'on témoigne, & d'effacer l'éclat de ces qualités dont on paroît si charmé.

C'est pour cela que l'Envie est alors si éloquente à blâmer & à condamner, si severe à ne rien excuser ni

rien pardonner, ſi induſtrieuſe à découvrir juſqu'aux plus légeres ombres & à les faire obſerver, ſi vive à amplifier, à exaggerer, ſi ingenieuſe à tourner en riſée & à railler, ſi hardie même à inventer & à ſuppoſer, mais ſur-tout ſi habile à ſe déguiſer & à diſſimuler. Car elle n'a garde de ſe faire voir : elle en auroit honte, ainſi que je l'ai déja remarqué, & elle perdroit toute créance en ſe montrant. Jamais l'Envieux ne conviendra que l'Envie ait aucune part à tout ce qu'il dit. Au contraire il commencera d'abord pat ſe défendre là-deſſus de tout ſoupçon. Il affectera dans toutes ſes paroles & toutes ſes manieres un air de ſincerité. La perſonne qu'il veut rabaiſſer, il l'élevera par d'autres endroits, il la loüera ſur d'autres points ; il fera plus encore, & par rapport au point capital & préſent dont il s'agit, il reconnoîtra ſans peine qu'il y a en effet dans cet homme quelque choſe de très-bon, qu'il ne manque pas de diſpoſitions naturelles, & qu'en bien des choſes

il est estimable. Mais par ces voyes obliques & tous ces préparatifs, à quoi tend l'Envie ? à porter plus sûrement ses coups, à insinuer plus doucement son venin, à se donner plus d'autorité, à se faire écouter avec plus d'attention, & à s'expliquer enfin avec d'autant plus d'amertume & plus de liberté, qu'elle semble plus desintéressée & moins prévenuë.

Ce n'est pas au reste qu'elle use toujours de ces sortes de ménagemens, ni qu'elle prenne toutes ces précautions. La violence souvent l'emporte, & ne lui permet de garder aucunes mesures. Nous en avons une preuve bien mémorable dans la conduite des Pharisiens à l'égard de JESUS-CHRIST, & dans toutes les calomnies dont ils s'efforcerent de noircir la personne de cet Homme-Dieu. Souffrez qu'en vous proposant cet exemple, j'y en ajoûte un autre tout opposé : c'est celui de Jean-Baptiste par rapport au même Sauveur. Dans l'un & dans l'autre vous apprendrez ce que vous devez évi-

ter & ce que vous devez imiter. De la part des Phariſiens quel langage entendrez-vous ; celui de l'Envie, & c'eſt de quoi vous ne pouvez trop vous préſerver. Mais d'autre part quel langage vous fera entendre Jean-Baptiſte ? celui de la ſageſſe, celui de la charité, de la juſtice ; & c'eſt l'excellent modéle ſur lequel vous aurez à vous former. Appliquez-vous.

Le Sauveur des hommes, l'Envoyé du Ciel, JESUS-CHRIST, après trente années d'une vie obſcure, ſort enfin de ſa retraite, aſſemble des Apôtres, ſe fait des diſciples, parcourt toute la Judée, enſeignant les peuples & leur annonçant le Royaume de Dieu. Que paroît-il dans toute ſa doctrine, toute ſa morale, toutes ſes actions, que de ſaint & de divin ? Mais encore de quels prodiges accompagne-t-il ſa prédication? Il chaſſe les démons, il délivre les poſſedez, il guérit les malades, il rend la vûë aux aveugles, l'ouïe aux ſourds, l'uſage de la parole aux muets, la vie aux morts : les vents,

la mer, tous les élemens lui obéissent. Il n'étoit pas possible que tant de merveilles ne fussent suivies d'acclamations, d'applaudissemens, de bénédictions. Mais voilà justement ce qui l'expose d'ailleurs aux plus atroces médisances, parce que c'est cela même qui l'expose à l'envie des Scribes & des Pharisiens. Aussi prenez garde à ce qu'ils en disent, & au portrait qu'ils en font. Car à les en croire, qu'est-ce que ce nouveau Prophete que mille gens canonisent, & que ce Docteur qui entreprend de prêcher? C'est un impie qui s'attaque à Dieu même, & qui voudroit dégrader le souverain Etre pour s'égaler à lui : *Quia tu homo cùm sis, facis teipsum Deum.* *Joan. c. 10.*
C'est un ministre de l'enfer, qui n'a de pouvoir sur les démons qu'autant qu'il en a reçû de Béelzebut: *In Beelzebut principe dæmoniorum ejicit dæmonia.* C'est lui-même un démoniaque, *Dæmonium habes*; un heretique & un Samaritain, *Samaritanus es tu*? un esprit dangereux & artificieux, qui impose à tout le *Luc. c. 11.* *Joan. c. 7.* *Joan. c. 8.*

Joan. c. 7. monde, *Seducit turbas.* Il affecte dans les enſeignemens qu'il donne une ſevérité outrée, & il exhorte les autres à une mortification ſans meſure; mais en ſecret c'eſt un homme de bonne chere & adonné au vin : *Homo vorax & potator vini.* Matth. c. 11. Il déclame contre les vices & la corruption des mœurs; mais dans le fond il eſt d'intelligence avec les Publicains, & c'eſt l'ami des pécheurs; *Publicanorum & peccatorum amicus.* Ibid. C'eſt un perturbateur du repos public, qui travaille à détruire la loi de Moyſe, & à renverſer toute la nation : *Hunc invenimus ſubvertentem gentem noſtram.* Luc. c. 23. C'eſt un criminel & un malfaiteur, digne de la mort, *Reus eſt mortis.* Matth. c. 26. Quelle affreuſe peinture, & qui les engage à ſe déchaîner de la ſorte contre l'innocence même & le Saint des Saints? Ah! Chrétiens, ils nous découvrent aſſez eux-mêmes le damnable eſprit qui les anime, & qui leur met dans la bouche toutes ces invectives & toutes ces fauſſetés. Car dans ce conſeil particulier qu'ils tiennent contre

tre le Fils de Dieu, comment raisonnent-ils entre eux, & comment concluent-ils ? *Quia hic homo multa signa facit.* Voilà un homme extraordinaire : il fait chaque jour des miracles, & les miracles les plus éclatans. Quel parti donc avons-nous à prendre ? *Quid facimus* ? Il faut le ruiner de réputation & le diffamer. Sans cela il sera bien-tôt maître de tous les cœurs ; il s'attirera la confiance de tout le païs, & que deviendrons-nous ? *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum.* Conclusion qui révolte toute ame droite & bien née; mais conclusion que l'Envie autorise, qu'elle approuve, qu'elle justifie. Conclusion qu'elle n'a pas seulement tirée pour cette fois, mais qu'elle tire encore tous les jours. L'expérience ne le fait que trop connoître. Ce principe posé, voilà des gens dont le crédit croît sans cesse, & qui peuvent traverser nos desseins ; voilà des hommes éclairés, vigilans, laborieux, infatigables dans tous leurs ministeres, appliquez sans relâche à toutes leurs fonctions;

Joan. c. 11.

Ibid.

Ibid.

répandus par tout, & par tout conſultez, écoutez, eſtimez des petits, favorablement reçûs des Grands, honorez de la bienveillance des Princes, *Multa ſigna facit* : De-là, dis-je, & de ce principe, quelles ont été mille fois les conſéquences de l'Envie ? *Quid facimus* ? C'eſt qu'il faut donc nous déclarer hautement contre eux, & les attaquer ; c'eſt qu'il faut donc les flétrir dans le monde, & pour cela ne les épargner ni en particulier, ni en public, ni dans les entretiens, ni dans les écrits ; c'eſt qu'il faut donc les étudier, les ſuivre en tous les lieux, recüeillir de toutes parts & à leur confuſion des memoires vrais ou faux, en compoſer des volumes entiers, &, s'il eſt poſſible, en remplir toute la terre. Autrement, ils s'éleveront toujours, ils ſe concilieront tous les eſprits, & l'on n'aura de foi qu'en eux. *Si dimittimus eum ſic, omnes credent in eum.*

Eſt-ce ainſi, mes chers Auditeurs, que parloit le Précurſeur de Jesus-Christ ? Non, ſans doute : & pour-

quoi ? parce que Jean-Baptiſte étoit un homme juſte, un homme ſolide & religieux dans toutes ſes vûes. Que l'occaſion néanmoins ſembloit favorable pour lui ! Que la tentation étoit forte ! On peut dire que jamais homme ne fut mis à une épreuve plus délicate. C'eſt le Prédicateur, le Docteur, l'Oracle de toute la Judée. Les peuples en foule viennent le chercher dans ſon deſert ; on écoute ſes inſtructions, on ſe ſoumet à ſes déciſions, on reçoit ſon Baptême ; tout retentit du bruit de ſon nom : de ſorte qu'on le prend pour le Meſſie, ou pour Elie, ou du moins pour un Prophete, & que dans cette penſée on lui députe de Jeruſalem des Prêtres & des Lévites pour le ſaluer & le reconnoître. Quel éclat, & au milieu de cet éclat, qu'il étoit aiſé de ſe laiſſer éblouïr ! Qu'il étoit naturel de vouloir s'y maintenir, & de craindre que quelqu'un ne le fît diſparoître ! Mais c'eſt ici que Jean devient incomparablement plus admirable par la fermeté de ſon cœur,

par la pureté de ſes intentions, par la ſincerité de ſon témoignage, que par tous les éloges que ſa vertu lui avoit méritez & par tout ce qu'on en publioit de plus merveilleux & de plus grand.

Dès que le tems eſt venu où le Sauveur des hommes doit prendre la place, & former une nouvelle école ou plûtôt une nouvelle Egliſe qui raſſemble toutes les autres & les tienne ſoumiſes à ſa domination, Jean-Baptiſte, ce maître ſi accredité, ſi recherché, ſi reveré, a-t-il de la peine à ſe retirer & à ſe taire? Que dis-je? Il parle, mais pour exalter le nouveau Legiſlateur qui vient lui impoſer ſilence & lui enlever ſes diſciples. Il eſt le premier à les envoyer vers cet Homme-Dieu,
Matth. c. 11. *Mittens duos de diſcipulis*; & s'il s'apperçoit de leur jalouſie, bien loin d'en profiter & de la tourner en ſa faveur, il eſt le plus zélé à la combattre; & n'héſite pas à leur déclarer, qu'il ne doit plus penſer qu'à la retraite, & qu'une autre lumiere que lui, va déſormais éclairer le

monde & ſe répandre par tout : *Illum oportet creſcere, me autem minui.* Joan. c. 3. Il parle, mais pour faire entendre aux Juifs que ce n'eſt plus lui qu'ils doivent conſulter ; & qu'ils ont parmi eux, ſans le ſçavoir, le vrai Meſſie qui leur apporte une doctrine toute celeſte. Il eſt au milieu de vous, leur dit-il, & vous ne le connoiſſez pas ; mais dans peu il ſe fera connoître : *Medius veſtrûm ſtetit quem vos neſcitis.* Joan. c. 1. Il parle, mais pour découvrir les grandeurs de ce Dieu caché ſous le voile de notre humanité : ſa génération éternelle ; quoiqu'il n'ait dû venir qu'après moi, il eſt bien avant moi & avant tous les ſiecles, *Ipſe eſt qui poſt me venturus eſt, qui antè me factus eſt :* Ibid. la ſainteté de ſa miſſion ; voilà l'Agneau de Dieu, *Ecce Agnus Dei* ; voilà celui qui efface les pechés, *Ecce qui tollit peccatum mundi* : Ibid. l'excellence de ſon Baptême ; pour moi je ne donne qu'un Baptême d'eau, mais c'eſt lui qui donne le Baptême du Saint-Eſprit ; *Ego baptiſo in aquâ ; hic eſt qui baptiſat in Spiritu ſancto.* Ibid. Il par-

le, mais pour s'humilier profondément, mais pour confesser toute sa bassesse, toute son indignité, tout son néant, en comparaison de ce Christ dont il est le panegyriste & le hérault : vous me demandez qui je suis ? je ne suis rien de tout ce
Ibid. que vous m'attribuez, *Non sum.* Si je suis quelque chose, c'est tout au plus une foible voix qui crie dans
Ibid. le desert : *Ego vox clamantis in deserto.* Mais ce Médiateur, ce Redempteur d'Israël est tellement au-dessus de moi, que je ne mérite pas même de dénoüer les cordons de ses
Ibid. souliers, *Cujus non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti ejus.* Où trouve-t-on, Chrétiens, des ames de cette trempe ? Caractére d'autant plus beau, qu'il est plus rare.

Cependant ne croyons pas encore que l'Envie se contente, ni de tous les faux jugemens qu'elle a formez, ni de tous les ressentimens qu'elle a conçûs, ni de toutes les médisances ou de toutes les calomnies qu'elle a faites; mais pour comble d'iniquité, & par une quatriéme & der-

niere injustice, que n'est-elle pas capable d'imaginer, de tenter, d'exécuter pour la perte & la destruction du prochain. Nous avons déja vû Saül transporté de fureur contre David, & le poursuivant à main armée pour le faire périr. Nous avons vû les enfans de Jacob conjurez contre Joseph leur frere, & résolus d'attenter à sa vie & de s'en défaire. La Providence, il est vrai, prit la défense de l'un & de l'autre, & par une protection particuliere du Ciel, Joseph & David échapperent aux coups de leurs persécuteurs. Mais combien d'autres dans tous les siécles ont succombé aux barbares desseins de l'Envie ? Combien de lâches intrigues a-t-elle formées ? Combien de perfidies, de noires trahisons a-t-elle mis en œuvre ? Combien d'attentats a-t-elle commis ? Si Caïn dès le premier âge du monde trempa ses mains parricides dans le sang d'Abel, n'est-ce pas l'Envie qui l'y excita, & le chagrin qu'il eût de voir que Dieu rejettoit ses sacrifices & benissoit ceux de son frere ? Si dans

la suite des tems Coré, Datan & Abiron souleverent le peuple de Dieu contre Moïse & Aaron, n'est-ce pas l'Envie qui alluma le feu de cette sédition si fatale aux Israëlites, & où près de quinze mille hommes furent enveloppés dans la même ruïne ? Si les Pontifes & les Princes des Prêtres tramerent la mort de Jesus-Christ, s'ils la demanderent avec un acharnement que rien ne pût vaincre, & s'ils firent enfin crucifier ce Fils unique de Dieu, n'est-ce pas l'Envie qui leur endurcit l'ame contre toute l'horreur du crime le plus abominable, & qui les rendit si inflexibles à toutes les remontrances de Pilate ? *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum.*

Matth. c. 27.

Exemples éclatants des violences & des emportemens de l'Envie : mais que ne puis-je encore vous reveler tant d'autres mystéres d'iniquité ! Nous n'en pouvons démêler les ressorts, parce qu'on a bien soin de les couvrir & de les remuer sourdement : mais si Dieu nous éclairoit, & que nous pussions pénétrer

le fond des choses, que verrions-nous? De combien de morts précipitées, d'évenemens funestes, de chutes & de décadences l'Envie a-t-elle été le premier principe & le principal agent? Nous n'en avons que des conjectures, & le monde n'en parle qu'avec incertitude; mais les effets n'en sont pas moins réels ni moins terribles. Passion d'autant plus pernicieuse dans la société humaine, qu'elle devient héréditaire. C'est une succession que des peres transmettent à des enfans, en leur transmettant leur nom, leur noblesse, leurs titres, leurs dignités, leurs biens. De-là ces jalousies qui se perpetuent dans la plus longue posterité entre familles & familles, entre maisons & maisons. Jalousies d'honneur, de naissance, de qualité, de rang, de prééminence, d'autorité. On est ennemi les uns des autres par état; & il semble qu'on ait un droit acquis par héritage de se faire les uns aux autres tout ce qu'on peut de mal, & d'employer toutes sortes de moyens à s'entre-détruire.

Dè tout ceci, Chrétiens Auditeurs, vous concluërez aiſément avec ſaint Auguſtin, qu'un des péchés les plus griefs & les plus condamnables devant Dieu, c'eſt l'Envie, *Hoc peccatum maximè arguit Deus*; & vous comprendrez la vérité de ces expreſſions du même Pere : que l'Envie eſt un mal abominable, *Horrendum malum*; que c'eſt un vice énorme, *Immane vitium*; un vice qu'on ne peut trop déteſter, *Quid deteſtabilius*? un vice diabolique, *Diabolicum vitium*. Auſſi ne penſons pas que Dieu le laiſſe impuni. Outre les peines éternelles qu'il lui réſerve dans l'autre vie, il ſçait bien, comme je vous l'ai montré, lui faire porter dès cette vie même le châtiment qui lui eſt dû. Quand le ſerpent par la malignité de ſon envie, eut trompé la premiere femme, & qu'il l'eut engagée à tranſgreſſer l ordre du Seigneur, à quoi Dieu le condamna-t il? Pour cela tu ramperas ſur la terre, & ce ſera une femme qui t'écraſera la tête : *Super pectus tuum gradieris. Ipſa con-*

Auguſt. *Idem.* *Idem.* *Geneſ. c. 3.*

teret caput tuum. Voilà souvent ce qui arrive à l'Envieux. Celui qu'il vouloit abattre, c'est celui-là même que Dieu éleve au-dessus de lui, & qu'il prend plaisir à lui présenter dans le plus bel éclat & le plus haut point de la grandeur. Comme si Dieu lui disoit : Tu ne pouvois le souffrir, cet homme. Jaloux de son bonheur, tu n'étois attentif qu'à le contrarier, & tu n'aspirois qu'à le déplacer & à le supplanter. Mais il n'en sera pas ainsi : protecteur de l'innocent & défenseur des intérêts du Juste, je le ferai toujours monter. Tu resteras dans la poussiere, tu ramperas à ses pieds, *Super pectus tuum gradieris* ; & lui comblé de prospérités & de gloire, il marchera sur ta tête : *Ipse conteret caput tuum.* Tu le verras, & tu en fremiras, mais en vain : il n'en joüira pas moins de sa fortune & de son élevation ; il n'en sera pas moins glorieux, & tu n'en seras que plus malheureux : *Peccator videbit, & irascetur ; dentibus suis fremet & tabescet.* Ps. 111.

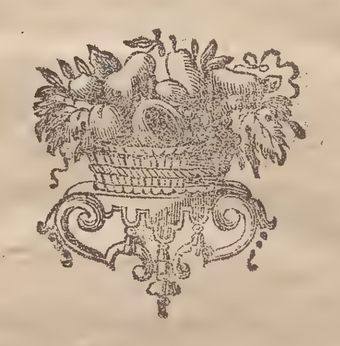
C'étoit donc, mes chers Auditeurs, avec bien de la raison que l'Apôtre recommandoit tant aux fidéles de garder leurs cœurs, & de les purifier d'un levain aussi nuisible & aussi mortel que l'est l'Envie. Je finis par les paroles de ce Maître des Nations, & c'est à vous que je les adresse; *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicèm provocantes, invicem invidentes.* Mes Freres, ne vous laissez point enyvrer d'un faux orguëil, d'une ambition demesurée, d'un esprit d'intérêt d'où naissent mille jalousies capables de troubler votre repos & de corrompre votre cœur. Regardez toutes choses dans les vûës de Dieu, & reconnoissez en toutes choses sa Providence, qui partage les biens de ce monde selon son gré & toujours avec sagesse. Ce qui doit être pour nous un grand fonds de consolation, c'est qu'il n'a mis entre nous nulle différence par rapport aux biens essentiels, qui sont ceux de l'Eternité. Le Ciel est pour tous, & nous y pouvons tous également par-

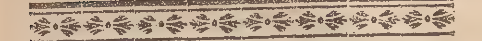
Galat. c. 5.

venir avec le sçavant, avec le riche, avec le noble, avec le Prince. Il ne tient qu'à nous d'entrer avec eux dans la même carriere, & de la fournir encore plus heureusement qu'eux & plus glorieusement. Voilà l'émulation sainte dont nous devons être piquez, & à quoi l'Apôtre lui-même nous exhorte : *Æmulamini charismata meliora.* Aspirons à tout ce qu'il y a de plus parfait selon Dieu ; à devenir les plus fidéles aux devoirs du Christianisme, les plus fervens dans le service du Seigneur, les plus détachés du monde, les plus mortifiés, les plus humbles ; *Æmulamini.* Ayons une loüable ambition, qui sans cesse nous excite à nous avancer de vertus en vertus ; à considerer ceux qui nous passent, & à les atteindre, à les passer nous mêmes, autant qu'il nous est possible : *Æmulamini charismata meliora.* Mais à l'égard des biens fragiles & périssables de la vie présente, contentons-nous de ce que Dieu nous donne, & n'envions point ce que d'autres en reçoivent. Bornons-

1. Cor. c. 12.

nous à notre état ; & souvenons-nous, quel qu'il puisse être, que c'est pour nous de tous les états le plus désirable & le meilleur, si c'est celui où nous nous sauvons, & par où nous devons arriver à la félicité éternelle, que je vous souhaite, &c.





SERMON SUR L'Obligation de servir Dieu dès la jeunesse.

Bonum eſt viro cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.

C'eſt un bien pour l'homme de porter le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe. Tren. c. 3.

C'Eſt l'importante leçon que nous fait le Prophete ; & quoi qu'en diſe le monde, cette maxime eſt établie ſur les principes les plus ſolides & les preuves les plus convaincantes. On convient aſſez en général qu'il eſt bon de ſervir Dieu dans la vie ; on reconnoît même que c'eſt un devoir indiſpenſable : mais en même-tems on prétend y mettre des bornes, & l'on ſe perſuade

Pour une Aſſemblée de jeunes Academiſtes.

que la jeunesse a là-dessus des droits qui lui sont propres & des dispenses particulieres. Or j'entreprends aujourd'hui, MESSIEURS, de détruire un préjugé si injurieux à Dieu & si pernicieux à tant de jeunes personnes. Les différents âges peuvent avoir à l'égard de tout le reste leurs différentes obligations. Il y a des exercices, des fonctions, des emplois pour le jeune âge, & il y en a pour un âge plus avancé. Mais l'obligation d'être à Dieu, de s'adonner au service de Dieu, d'observer la loi de Dieu, & de travailler, en l'observant, à se sauver, est une obligation universelle & commune, dont votre âge ne vous exempte pas plus que les autres : pourquoi cela ? Ecoutez-le ; voici en trois mots tout le partage de ce Discours. Parce que, tout jeunes que vous êtes, selon la lumiere naturelle qui vous éclaire, vous êtes raisonnables, ce sera la premiere Partie. Parce que, tout jeunes que vous êtes, selon la Religion que vous professez, vous êtes Chrétiens, ce

sera la seconde. Et parce que, tout jeunes que vous êtes, selon la fragilité & la condition humaine, vous êtes mortels, ce sera la Troisiéme. Appliquez-vous, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces trois pensées, après que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

Premiere Partie.

Je dis donc d'abord que la jeunesse ne vous dispense point de servir Dieu, parce qu'elle ne vous dispense point d'être raisonnables, & que dès-lors qu'on a la raison, on la doit faire connoître par un saint usage de cette excellente faculté qui nous approche de Dieu & qui seule imprime dans nos ames le caractere de sa ressemblance. Vous le sçavez, Messieurs, en quel état nous passons les premieres années de l'enfance. On commence, si j'ose parler ainsi, par ramper à terre comme le reste des animaux. L'homme ne peut encore élever les yeux & le visage au Ciel, qui néanmoins est le terme de sa course & sa fin derniere. Il ne con-

noît que par les ſens ; & la raiſon captive dans un corps à peine formé, eſt comme enſevelie dans les ténébres d'une profonde ignorance. Qui le croiroit alors, qu'une créature ſi imparfaite renfermât en ſoi une ame immortelle, & qu'elle fût deſtinée à une fin ſi noble ? Qui croiroit que Dieu ſeul fût capable de fixer ſes vûës & de remplir ſes eſpérances ?

Voilà toutefois ce que lui découvre un juſte diſcernement, quand ce nuage épais qui lui cachoit ces ſublimes vérités, fait place, en ſe diſſipant, aux lumieres de la raiſon. Car c'eſt là que ce jeune homme commence à concevoir, que ſon ſouverain bonheur ne peut être dans les plaiſirs ſenſuels, puiſqu'ils ne peuvent ſatisfaire que les ſens, qui ne ſont que la moindre partie de lui-même : Que la raiſon qui le diſtingue de tous les êtres purement materiels & qui le met preſque au rang des Eſprits céleſtes, peut ſeule, éclairée de la foi, aidée de la grace, le rendre éternellement & pleinement

heureux par la possession d'un bien qui lui soit propre & convenable : Que tous les biens créés ne peuvent suffire à cette ame raisonnable, parce qu'ils sont passagers dans leur durée, & que cette ame ne meurt point ; parce qu'ils sont limités dans leurs perfections, & que les desirs de cette ame ne le sont point dans leur étenduë.

Et lorsqu'il vient en effet à considerer, tout jeune qu'il est, les différens souhaits qui déja l'ont occupé jusqu'à présent ; l'inquiétude & l'instabilité de son esprit qui change incessamment d'objets ; la douceur apparente & trompeuse de ces biens sensibles, qu'il a cent fois si ardemment desirés, & qu'il ne goûte plus dès qu'il les possede ; le sort de tant de gens plus avancés que lui & moins contens encore dans leur état ; enfin cette agitation violente de tous les hommes, qui ne sont dans un mouvement & dans une action perpetuelle, que parce qu'ils ne trouvent rien sur la terre qui les établisse dans un vrai repos : tout

cela, dis-je, lui fait conclure qu'il n'eſt en ce monde que comme dans un paſſage, & qu'il doit retourner au principe d'où il eſt ſorti, qui eſt Dieu. Maxime fondamentale; maxime qui s'offre d'elle-même à quiconque peut uſer librement de ſa raiſon; maxime dont vous pouvez vous convaincre tous les jours de plus en plus, & qui ſe préſente à vous ſous tant d'images. Car ce ne ſont point là des myſtéres que la jeuneſſe vous empêche d'approfondir: ce ſont des connoiſſances qui naiſſent avec nous, & ſi évidentes, que ſaint Thomas a prétendu même que le premier acte libre de tout homme devoit être un retour de l'ame vers l'Auteur de ſon être, & que chacun de nous étoit obligé de lui rendre ce premier hommage, ſous peine d'une éternelle damnation, du reſte faiſant voir que l'ame s'y porte avec une pente & une inclination ſi naturelle, que ce devoir ne ſouffre nulle difficulté dans la pratique.

Or prenez garde, je vous prie,

MESSIEURS : si vous n'avez pas droit de disposer de ce premier moment & si vous devez le donner à Dieu, que sera-ce des années qui le suivent; de ces années, où l'éducation que vous avez reçûë, vous impose une obligation plus étroite de vous détromper des illusions de votre enfance, & où la raison fortifiée déja de quelque expérience & guidée par les sages conseils de ceux qui vous ont instruits, doit vous désabuser de l'erreur des sens, & vous apprendre que vous n'êtes pas nés pour les vaines joyes de ce monde; qu'en quelque opulence que vous puissiez être un jour, ces richesses temporelles ne nous sont point données pour y attacher notre cœur & pour les employer à nos plaisirs; que notre grande affaire n'est point de nous procurer une vie agréable, délicieuse & conforme à nos passions; que ceux que vous avez vû mourir avant vous n'ont rien emporté avec eux de toute la prospérité dont ils joüissoient, & que ce n'est point à cette félicité

temporelle que vous devez aspirer, mais à une vie plus relevée & plus digne de l'excellence & de la grandeur de votre ame ; que cette fin est de posséder Dieu dans l'éternelle beatitude, & que c'est en cela que consiste le salut. Oui, MESSIEURS, à votre âge on la connoît cette fin, & peut-être la connoît-on mieux que dans un âge plus mûr, où tant de préjugés dont la Jeunesse n'est point encore prévenuë, tant de soins & d'occupations de la vie, éteignent ces vives lumieres que vous pouvez aisément imprimer dans vos esprits comme sur une cire molle, & graver dans vos cœurs libres maintenant & dégagés de toute préoccupation.

Je dis plus : la même raison qui formée par tant d'instructions & de si salutaires enseignemens, vous met en état de connoître votre fin, vous met encore en disposition de pouvoir connoître les moyens que vous devez prendre pour atteindre à cette fin, & le droit chemin qu'il faut tenir pour ne s'en pas écarter. En

quoi la raison, dès que vous l'avez, vous distingue des animaux qui en sont dépourvûs, & que le seul instinct guide sans réfléxion vers la fin que l'Auteur de la nature leur a marquée. Vous sçavez que c'est en honorant Dieu qu'on tend à Dieu, qu'on s'éleve à Dieu, qu'on parvient à Dieu, de qui seul nous pouvons attendre le véritable & suprême bonheur ; ou plûtôt qui seul est lui-même ce bonheur suprême & véritable que notre cœur cherche sans cesse. Vous sçavez que c'est en servant Dieu qu'on l'honore, je veux dire que c'est en pratiquant le bien qu'il commande & en s'abstenant du mal qu'il défend. Vous sçavez que ce bien qu'il commande, ce sont les actes de Religion, de piété, de justice, de charité, de patience, de tempérance, d'honnêteté, de modestie, de pudeur, tous les autres ; & que ce mal qu'il défend, ce sont les vices contraires à ces vertus, le libertinage, l'irreligion, l'impiété, l'injustice, les violences, les emportemens, les vengeances, les

excès, les débauches, les voluptés honteuses & les impudicités, tout ce que saint Paul appelle œuvres de ténébres, *Abjiciamus ergò opera tenebrarum.*

Rom. c. 13.

Voilà ce que la conscience vous dicte dans le fond de l'ame ; voilà les leçons qu'elle vous fait intérieurement & malgré vous. Leçons que vous ne pouvez vous déguiser à vous-mêmes, tant elles sont claires, palpables, intelligibles. Leçons dont vous avez connu la vérité, la solidité, la droiture & l'équité, du moment que votre raison vous a désillé les yeux & qu'elle s'est développée. Leçons qu'on vous a mille fois repetées, inculquées, représentées dans le plus beau jour. Et delà même aussi ces remords secrets que vous sentez, quand il vous arrive de vous écarter de votre devoir, & que vous vous émancipez des régles que vous prescrit une raison droite. De-là ces premieres répugnances que vous avez à vous porter au mal qui vous tente, & où vous ne vous abandonnez qu'après bien

bien des incertitudes & bien des combats contre vous-mêmes. De-là ce soin que vous prenez de vous dérober à la vûë du public, & sur-tout à la vûë de tout ce que vous connoissez de personnes sages & vertueuses. De-là ces excuses, ces prétenduës justifications que vous imaginez, & dont vous voudriez couvrir les égaremens & les désordres de votre conduite. Hé, MESSIEURS, qu'est-ce que cela signifie autre chose, sinon que malgré le feu de la jeunesse & ses impétuosités, qui souvent la troublent, l'entraînent, la précipitent, vous êtes néanmoins assez clairvoyans, pour appercevoir, & le terme où il faudroit adresser vos pas, & la voye par où il faudroit marcher.

Mais le dirai-je, & de tous le renversemens que nous déplorons dans la vie, celui-ci n'est-il pas le plus digne de notre compassion & de nos larmes? Car permettez-moi de vous en faire ici le reproche. Il semble qu'un jeune homme n'ait la raison que pour agir contre tou-

te raiſon. Il ſemble qu'avec le ſecours de cette raiſon qui le dirige, il n'ait appris à connoître Dieu comme ſa fin, que pour s'en éloigner avec plus de vûë & plus de délibération. Il ſemble que cette raiſon ne lui montre la route où il devroit entrer, que pour l'engager à prendre un chemin tout oppoſé. Expliquons-nous, MESSIEURS, & comprenez un point de morale qui vous eſt particulier, & dont les épreuves les plus frequentes nous convainquent tous les jours.

Dans ces tendres années où la foibleſſe d'un enfant ne lui permet pas encore d'examiner, de juger, de raiſonner, s'il eſt incapable de rien faire, qui par un vrai mérite l'aproche de Dieu & de la fin pour laquelle Dieu l'a créé ; auſſi peut-on dire qu'il eſt pareillement incapable, quoiqu'il faſſe, de s'en écarter. Il n'a la ſcience ni du bien ni du mal, & par conſéquent il ne peut, à proprement parler, ni choiſir l'un, ni rejetter l'autre : *Ut ſciat reprobare malum, & eligere bonum.* *Iſaie. 6. 7.*

Dans les années qui ſuccedent à ce premier âge, & où quelques étincelles de la raiſon commencent à luire, dans ces années d'une adoleſcence pure & innocente, s'il a le fond de connoiſſance abſolument néceſſaire pour démêler alors ce qui convient & ce qui ne convient pas, ce que la raiſon demande & ce qu'elle condamne, ce qui le méne à Dieu & ce qui l'en ſépare ; ſi, dis-je, il peut faire le diſcernement de l'un & de l'autre, & ſe déterminer à l'un des deux par une volonté propre & par le choix de ſon libre arbitre, il eſt néanmoins difficile qu'il s'égare de ſi bonne heure & qu'il ſe dérange de ſes devoirs, parce qu'il n'eſt pas encore bien maître de ſes actions, & qu'il ne peut pas diſpoſer de lui même ſelon ſon gré. Confié à ces ſages conducteurs qui veillent ſur toutes ſes démarches, retenu ſous le joug de la dépendance & de l'obéiſſance, intimidé par les reprimandes, animé par les recompenſes, dreſſé par d'utiles avis, du reſte exempt de certaines paſſions

violentes, qui n'ont eu ni le tems ni l'occaſion de naître, & qu'on prend ſoin de prévenir par l'éloignement des objets; docile par la bonté & la facilité du naturel aux impreſſions qu'on lui donne, il s'affectionne aiſément à la vertu & ſe comporte d'une maniere aſſez conforme à la raiſon, n'agiſſant que par la raiſon d'autrui, & non par la ſienne. Mais enfin cette jeuneſſe eſt-elle venuë, où il ſe trouve affranchi de la diſcipline des perſonnes qui le gouvernoient, & déſormais abandonné à lui-même; cette jeuneſſe où la raiſon pleinement éclairée, ſe forme des idées nettes & diſtinctes de chaque choſe, ah! je l'ai dit & je le répete, c'eſt-là que ce jeune homme, par l'abus le plus criminel, ne ſe ſert de ſa raiſon que pour contredire dans ſa conduite & pour renverſer toute la raiſon.

Car il ne devient raiſonnable; c'eſt-à-dire, il ne devient plus pénétrant & plus intelligent qu'il ne l'étoit, que pour employer cette lumiere naturelle à ſatisfaire ſes ap-

petits les plus déreglés & ses plus honteuses passions. Il ne devient raisonnable, que pour mieux goûter les douceurs du plus sale plaisir, qui lui avoit été jusques-là inconnu, & que pour s'y porter avec plus de fureur. Il ne devient raisonnable, que pour inventer plus de moyens de s'insinuer dans un cœur qu'il veut corrompre, de faire une conquête qu'il estime au-dessus de tout, de lier un commerce qui l'enchante, & de parvenir par mille artifices & mille souplesses à l'accomplissement de ses détestables desseins. Il ne devient raisonnable, que pour trouver plus adroitement & plus promptement de quoi entretenir ses intrigues, de quoi soutenir ses dépenses, de quoi fournir à son jeu, de quoi paroître & se distinguer dans tous les spectacles, dans toutes les assemblées mondaines & toutes les parties de débauches. Il ne devient raisonnable, que pour se remplir l'esprit des maximes du monde & pour en prendre tous les préjugés & tous les sentimens; que pour

chercher des excuses & de prétenduës justifications qui l'autorisent dans ses habitudes vicieuses & ses attachemens criminels ; que pour se laisser prévenir & préoccuper de ces damnables principes, dont la Jeunesse également libertine & ignorante s'infatuë si aisément, & dont elle a tant de peine à se déprendre ; sçavoir, qu'il faut vivre comme les autres, qu'il faut se conformer aux usages ordinaires & à la coûtume ; qu'il y a des manieres, des bienséances ausquelles on ne peut manquer, & des engagemens qu'on ne sçauroit éviter, qu'il n'y a point tant de mal à ceci ni à cela, & du reste qu'on doit pardonner quelque chose à la vivacité de l'âge.

Le dirai-je enfin ? Il ne devient raisonnable que pour apprendre à se railler de la vertu & à censurer la dévotion, que pour former des difficultés sur la Religion, que pour combattre les vérités qui ne lui plaisent pas parce qu'elles le troublent, que pour s'ériger en Philosophe & en esprit fort, que pour tomber

par dégrés & par un malheureux progrès d'iniquité dans une impieté consommée, où il oublie son Créateur, & perd toute idée de la fin de sa création. Car voilà ce que nous voyons dans ces impies dont parle l'Ecriture, & que le Saint-Esprit nous propose au livre de la Sagesse, raisonnant à leur façon. Notre vie est courte, disent-ils, *Exiguum tempus vitæ nostræ* ; après la mort nous n'avons rien à espérer, & comme nous sommes sortis du néant, nous y rentrerons, *Ex nihilo nati sumus, & post hoc erimus tanquam non fuerimus* : a-t-on vû quelqu'un revenir des enfers, & quelle preuve avons-nous qu'il y ait un autre monde que celui-ci ? *Non est qui agnitus sit reversus ab inferis*. De-là quelle conclusion ? Venez donc, reprennent-ils, & joüissons à notre aise des biens que nous avons dans les mains : *Venite ergò, & fruamur bonis quæ sunt*. Usons des liqueurs les plus précieuses, & accordons à nos sens tout ce qui peut flatter leurs convoitises : *Vino pretioso & unguentis nos implea-*

Sap. c. 2.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

mus ; pourquoi ! parce que c'est-là tout notre heritage, & que c'est à cela que tout notre bonheur doit se terminer, *Quoniam hæc est pars nostra & hæc est sors.* Tel est le langage de cette troupe de libertins. Or remarquez, s'il vous plaît, qu'ils ne sont pas tout-à-fait dépourvûs de raison, je veux dire, de reconnoissance & de réfléxion. Au contraire ils n'ont commencé à penser à s'expliquer de la sorte, que lorsque leur esprit s'est ouvert. Ils posent des principes, ils en tirent des conséquences, & selon ces conséquences ils agissent, *Dixerunt cogitantes apud se.* Mais c'est une raison pervertie, *Cogitantes non rectè*, une raison dépravée, une raison séduite par la sensualité dont elle est esclave, & toute occupée à servir les passions qui la gouvernent, & qu'elle devroit gouverner.

Ibid. *Ib d.* *Ibid.*

Ah ! Seigneur, est-ce-là cette raison que vous avez donnée à l'homme pour tendre sans cesse vers vous & pour s'attacher à vous par la vûë & la contemplation de vos grandeurs.

infinies ! Est-ce-là ce rayon de votre lumiere divine que vous avez gravé dans nos ames : *signatum est super nos lumen vultus tui ?* En nous le communiquant & en nous l'imprimant, vous avez prétendu que ce fût tout à la fois pour nous, & un caractére d'honneur qui nous ennoblît & nous relevât, & un guide fidéle qui nous conduisît dans vos voyes, toutes saintes, toutes pures, & qui nous retirât des voyes corrompuës de l'iniquité. Je dis, mon Dieu, un caractére d'honneur, qui nous mît dans un rang superieur à tous les êtres sensibles & materiels, qui nous égalât presque à vos Anges, qui mêmes nous rendît semblables à vous & par où nous fussions des images vivantes de la Divinité : car voilà ce qu'il vous a plû faire de nous, & à quel point de gloire vous nous avez élevez : *Gloria & honore coronasti eum.* Je dis un guide fidéle, & propre à nous instruire, à nous avertir, à nous régler dans tout le plan de notre vie, & à nous tenir toujours dans l'or-

Ps. 4.

Ps. 8.

dre de votre Providence. Ainsi l'aviez-vous ordonné, Seigneur, & le vouliez-vous : mais l'homme s'est dégradé lui-même, & par un aveuglement presque inconcevable il a tourné à sa confusion & à sa ruine, ce qui devoit être sa gloire & ce qui devoit servir à son salut. En effet, MESSIEURS, quel sujet de damnation, & quelle confusion pour tant de jeunes gens, de vivre comme ils vivent ; de vivre sans penser à Dieu & sans porter jamais leurs regards vers Dieu ; de vivre dans un débordement de mœurs, où il ne paroît ni modération, ni retenuë, ni pudeur ; de vivre comme s'ils n'avoient point d'autre destinée que de nourrir leur chair, ni d'autre fin que les infâmes voluptés où ils se plongent & où ils passent leur jeunesse ? Sont-ce des hommes ? sont-ce des bêtes ? Car je ne craindrai point de leur appliquer la parole dont usoit le Prince même des Apôtres, & de les comparer aux plus vils animaux : *Sus lota in volutabro luti* : Qu'ont-ils fait de leur raison ? helas !

2. *Petr.* c. 2.

je l'ai dit : ils ne l'ont pas entierement éteinte ; mais ce qu'ils en ont conservé de lumiere, n'est que pour les entraîner dans tous les abîmes & pour les perdre. Profitez autrement, MESSIEURS, d'un si riche talent & d'une si glorieuse prérogative. Souvenez-vous du Créateur à qui vous en êtes redevables & responsables. Rien dès maintenant ne vous dispense de son service, puisque tout jeunes que vous êtes, non-seulement vous êtes raisonnables, mais encore vous êtes Chrétiens. C'est la seconde Partie.

Si la raison vous engage à connoître Dieu comme le souverain Auteur de votre être, à le chercher comme votre fin derniere, à vous attacher uniquement à lui comme au seul bien digne de votre cœur, & à le servir enfin comme le premier maître en qui réside essentiellement toute autorité & toute puissance ; le Christianisme, MESSIEURS, vous impose encore là-dessus une obligation plus particuliere SECONDE PARTIE.

& plus étroite, puisqu'il nous donne de tout cela des vûës beaucoup plus pures & plus relevées. Le Fils de Dieu est venu sur la terre, pourquoi? pour y glorifier son Pere, & pour nous apprendre à le glorifier nous-mêmes; pour nous attirer à ce Pere céleste & nous détacher du monde qui nous en éloigne; pour nous annoncer ses volontés & nous intimer sa loi. Loi toute sainte, qui ne peut tolerer le moindre vice, & qui nous appelle à la plus sublime vertu. Loi toute divine, qui n'a pour objet que Dieu, qui ne nous propose que Dieu, qui ne nous parle que de Dieu, qui rapporte toutes choses à Dieu, & à son culte. Loi de renoncement & d'abnégation, qui nous interdit tout amour des biens visibles, qui nous en inspire le mépris, qui nous en fait craindre les dangers, & ne nous en permet l'usage qu'autant qu'il est nécessaire, & selon les régles d'une juste modération. Loi de grace, où nous trouvons tous les secours propres à nous soutenir contre les en-

nemis de Dieu & les nôtres, contre la violence des passions, contre les illusions de la chair, contre les charmes du plaisir, contre tous les obstacles qui pourroient nous arrêter dans la pratique de nos devoirs & dans la voye des commandemens que nous avons à remplir. Loi de salut, par où nous devons mériter les recompenses du Seigneur, & d'où dépendent toutes nos prétentions & tous nos droits au Royaume du Ciel & à l'Eternité bienheureuse.

Qu'est-ce donc, MESSIEURS, que d'être Chrétien? Si vous ne l'avez point encore assez bien compris, apprenez-le. Etre Chrétien, c'est faire profession d'adorer un Dieu, suprême arbitre de l'Univers, & de n'adorer que lui; de reconnoître ses grandeurs, de se soumettre à ses ordres, de redouter ses jugemens, de se confier en ses misericordes, d'attendre l'accomplissement de ses promesses, & cependant de lui rendre tous les hommages de foi, d'espérance, d'obéis-

ſance, d'amour qui lui ſont dûs. Ceci eſt trop général, & voici ce que j'ajoûte. Etre Chrétien, c'eſt l'adorer, ce Dieu juge des pécheurs & remunerateur des bons; c'eſt, dis-je, l'adorer & l'honorer ſelon la loi Chrétienne, ſelon l'eſprit de cette loi, ſelon les maximes de cette loi, ſelon ſes pratiques, ſes préceptes, ſes conſeils : car il n'y a point, dit l'Apôtre, ni dans le ciel, ni ſur la terre, d'autre nom par qui nous puiſſions être ſauvez que le nom de Jesus-Christ. Etre Chrétien, c'eſt donc en vûë de Dieu & de l'honneur de Dieu, accomplir toutes les obligations du Chriſtianiſme & en pratiquer toutes les œuvres; c'eſt mener une vie chaſte, reguliere, exempte de toute corruption dans le cœur & de tout déſordre dans les mœurs; c'eſt ſe ſéparer du monde, au moins d'affection, ſi ce ne peut être une ſéparation réelle & d'effet; le contredire dans ſes erreurs, le combattre dans ſes ſentimens, lui reſiſter dans ſes attaques, ſe rendre

insensible à ses attraits, s'affranchir de ses coûtumes & se défendre de ses exemples ; c'est s'occuper de son salut, & plûtôt que de l'exposer, ce salut dont le soin nous est tant recommandé, éviter toute occasion, toute societé, toute compagnie mauvaise, arracher l'œil qui scandalise, couper le bras, le pied, & s'il le faut, quitter même pere & mere, freres & sœurs. Le détail seroit infini, si j'entreprenois de marquer ici tout ce que renferme & tout ce qu'exige cette qualité de Chrétien. L'Evangile vous l'enseigne, les Prédicateurs vous l'annoncent, les livres en sont pleins, & vous ne pouvez sur cela vous prévaloir d'une ignorance prétenduë & affectée, après qu'on vous l'a tant de fois redit & en tant de manieres, dès que vous avez été en état de l'entendre.

Or voilà, MESSIEURS, de quoi la jeunesse ne peut vous donner nulle dispense légitime, & en vain voudriez-vous alleguer le privilege de l'âge, puisque tous, jeunes &

âgés, nous avons, comme Chrétiens, la même foi, la même loi, la même fin & le même caractére. Dans l'ancien Testament, selon le témoignage de saint Paul, du moment que l'enfant étoit circoncis, il contractoit une étroite obligation d'observer toute la loi de Moïse, *Debitor est universæ legis faciendæ*; & dans le Nouveau, suivant la doctrine expresse de l'Eglise, quand nous recevons le Sacrement du Baptême, nous sommes dès-lors liés & soumis à toute la Loi de Jesus-Christ. Vous l'avez reçû, Chrétienne Jeunesse, ce Sacrement de salut; mais peut-être ne sçavez-vous point assez à quoi vous vous engageâtes en le recevant, & il est d'une conséquence extrême que vous le conceviez & que vous y pensiez.

Galat. 6. 5.

Car il ne faut point vous persuader que ce Baptême si nécessaire, si salutaire, fût tellement une pure grace de Dieu, qu'il ne demandât de votre part aucun retour envers Dieu. Que fit Dieu pour vous? ce qu'il n'a pas fait pour tant de na-

tions idolâtres, & ce qui mérite toute votre reconnoissance : *Non fecit taliter omni nationi.* Ps. 147. Il vous lava dans ce sacré bain, de cette tache originelle qui vous défiguroit à ses yeux ; il reprit pour vous son premier amour, que vous aviez malheureusement perdu par un péché héréditaire ; quoi qu'étranger, il vous rendit vos droits au Royaume céleste, vous enrichit des dons de son Esprit, & vous revêtit de la robbe de justice, pour être admis un jour aux nôces de l'Epoux & avoir part au banquet éternel. Voilà comment il vous prévint & vous distingua : mais aussi que lui promîtes-vous ? En la présence de ses Ministres, témoins de votre parole, vous renonçâtes au Démon & à toutes ses œuvres, à la chair & à toutes ses convoitises, au monde & à toutes ses pompes ; vous vous enrollâtes sous l'étendart de Jesus-Christ votre chef, pour agir & pour vivre selon ses maximes, selon ses exemples, selon les régles & les ordonnances de son Evangile :

vous vous ſoumîtes à l'Egliſe, Epouſe de ce divin Maître, & vous la reconnûtes pour Mere, lui jurant une obéïſſance & un attachement inviolable, non-ſeulement à ſa créance & à ſa foi, mais à la conduite qu'il lui plairoit de vous tracer & qu'elle jugeroit conforme à l'eſprit de ſon Epoux.

Tel eſt l'engagement où vous entrâtes en entrant dans le Chriſtianiſme. A cette ſeule condition, il vous fut permis de vous préſenter, & vous l'acceptâtes, vous en fîtes ſerment. Ce fut le ſerment le plus ſaint, puiſque vous le fîtes à Dieu même. Ce fut le ſerment le plus ſolemnel, puiſque vous le fîtes dans le Temple même du Seigneur, à la face des Autels, entre les mains du Prêtre & ſous les yeux des Fidéles preſens & aſſiſtans. Ce fut un ſerment perpetuel & irrevocable, puiſque vous n'y mîtes point de bornes ni de terme. Il n'y a donc plus deſormais à déliberer, à reculer, à imaginer des prétextes pour ſecoüer le joug de la loi, qui vous aſſujettit

au culte & au service de votre Dieu. Si vous veniez là-dessus à vous démentir, j'aurois droit de vous dire ce que le Maître de l'Evangile disoit à son serviteur : *De ore tuo te judico, serve nequam* ; mauvais serviteur, c'est de votre bouche qu'est sorti votre jugement & votre condamnation. Quelles promesses avez-vous faites, à qui les avez-vous faites, où les avez-vous faites, & devant qui ? Or comment les gardez-vous ; & en les violant avec tant de liberté, à quel maître pensez-vous en être responsable ? Ce n'est point aux hommes que vous êtes infidéle, mais à Dieu même : *Non es mentitus hominibus, sed Deo.*

Luc. c. 19.

Act. c. 5.

Et il ne faut point me répondre par cette maxime si répanduë entre les jeunes personnes & néanmoins si peu soutenable, que vous comptez bien de servir Dieu dans la suite de vos années, & de vous acquitter envers lui de tous les devoirs de pieté & de Religion ; mais que cela demande un âge plus avancé & qu'il n'est pas encore venu. Ah ! Mes-

SIEURS, tout âge n'eſt-il pas mûr pour Dieu & pour le ciel? Quand vous vous obligeâtes à Dieu & que vous embraſſâtes la loi de JESUS-CHRIST ſon Fils & votre Médiateur, fîtes-vous alors quelque exception, quelque diſtinction? Dîtes-vous; Je renonce à l'enfer & à toutes ſes puiſſances, mais après que j'aurai prêté l'oreille à toutes ſes ſuggeſtions, après que j'aurai ſuccombé à toutes ſes tentations, après que je me ſerai abandonné à toutes les œuvres abominables dont il eſt l'inſtigateur & l'auteur? Dîtes-vous: Je renonce à la chair & à toutes ſes convoitiſes; mais après que je les aurai ſatisfaites & que je me ſerai pleinement ſatisfait moi-même; après que j'aurai paſſé la plus belle partie de mes jours dans une vie molle & voluptueuſe; après que je n'aurai rien refuſé à mes ſens & que je les aurai laiſſé joüir de tous leurs plaiſirs? Dîtes-vous: Je renonce au monde & à toutes ſes pompes; mais après que j'en aurai été adorateur, après que mon cœur s'y ſera

attaché jusqu'à ne pouvoir presque plus s'en déprendre, après que j'aurai goûté tout ce qu'il m'aura offert de plus flatteur selon le gré de mes passions, & de plus contagieux pour le salut de mon ame ? Dîtes-vous : Je me dévouë à mon Dieu & à sa gloire ; mais après que je l'aurai mille fois insulté & deshonoré : je me soumets aux volontés de mon Dieu & à tous les commandemens qu'il lui plaira de me faire ; mais après que je les aurai mille fois méprisez & transgressez : je veux être Chrétien & me comporter en Chrétien ; mais après que j'aurai tenu long-tems une conduite toute payenne. Non, MESSIEURS, ce n'est point ainsi que vous l'avez dit ou qu'on l'a dit pour vous & en votre nom. La promesse a été absoluë & générale pour tous les tems où vous seriez en état de l'accomplir. Or n'y êtes-vous pas ?

Car bien loin que la jeunesse vous rende incapables de servir Dieu & de pratiquer votre Religion, je soutiens au contraire que c'est justement

l'âge, où vous pouvez plus faire d'honneur à Dieu en le servant & plus d'honneur à la loi Chrétienne en la pratiquant : comment cela ? parce que c'est dans la vertu & dans la vie reguliere d'un jeune homme que la grace de l'Evangile paroît plus forte, & que la puissance souveraine du Seigneur se déploye avec plus d'éclat. Quand David terrassa Goliat, sa victoire fut d'autant plus glorieuse au Dieu d'Israël, qu'il y avoit moins d'apparence qu'un jeune Berger osât se présenter au combat contre un Géant, & que d'un premier coup il pût l'abatre. Nabuchodonosor ne put s'empêcher de reconnoître & d'adorer la grandeur toute puissante de Dieu qu'il avoit méprisé, quand il entendit chanter ses loüanges dans la fournaise de Babylone par ces trois enfans qu'il y avoit fait jetter. Ainsi, dit saint Ambroise, qui peut douter que la jeunesse naturellement si vive dans ses desirs, si volage & si jalouse de sa liberté, si ardente pour le mal, si dépourvûë d'expérience, si indo-

cile aux avis & aux répréhensions, qui doute, dis-je, que cet âge, lorsqu'il est sanctifié par une piété exemplaire, ne glorifie plus Dieu, qu'un âge où l'esprit est plus rassis & où l'on n'a plus tant de passions à vaincre ni tant d'obstacles à surmonter.

Quoiqu'il en soit, MESSIEURS, vous ne vous êtes pas contentez du serment que vous fîtes au Baptême, mais vous l'avez renouvellé en recevant cette Onction sainte, qui vous a confirmez dans la même disposition, & qui fortifioit autrefois les premiers Chrétiens contre toute la fureur des Tyrans & toute la rigueur des supplices les plus cruels. Cela même ne vous a point encore suffi; mais combien de fois l'avez-vous ratifié ce serment, dans le tribunal de la Pénitence & aux pieds des Ministres du Seigneur? Quelles résolutions n'avez-vous pas formées en leur présence? Quelles protestations n'avez-vous pas faites à Dieu, non point précisément pour un avenir éloigné, mais pour le mo-

ment actuel où vous parliez, & pour tous ceux qui le devoient suivre.

Vous n'avez pas dit : Mon parti est pris, Seigneur, & quelque jour je commencerai ; mais vous avez dit & redit comme le Prophete Roïal: Je ne délibere plus, mon Dieu, &
Ps. 76. dès maintenant je commence, *Dixi, nunc cœpi*. Dès maintenant je veux par une vie digne du Christianisme où je me trouve heureusement engagé, soutenir le nom de Chrétien que je porte, *Nunc cœpi*. Dès maintenant je veux marcher après Jesus-Christ, mon maître & mon guide, & prendre la route qu'il m'a enseignée, puisque c'est la seule qui mene au salut ; je veux m'abstenir de tout ce que la loi condamne, & observer de point en point tout ce qu'elle m'ordonne ; je veux que cette divine loi soit la régle de toutes mes intentions, de toutes mes affections, de toutes mes actions : *Nunc cœpi*. Vous l'avez dit, Messieurs, & vous vous en êtes expliquez dans les termes les plus précis & les plus formels, *Dixi*. Vous l'avez dit, & en

en le disant vous avez donné tous les témoignages & toutes les assûrances nécessaires de la sincerité de vos paroles. Vous l'avez dit, & malgré la jeunesse de votre âge, vous avez promis de l'exécuter sans aucun délai, concevant alors & reconnoissant qu'il n'y avoit nulle considération particuliere & nulle raison qui pût vous en exempter. Vous l'avez dit, & si là-dessus vous eussiez prétendu entrer en quelque composition avec le Ministre du Seigneur, il eût été obligé de vous renvoyer, & n'eût pû vous conférer le bienfait de l'absolution. Vous voilà donc convaincus par vos propres sentimens, & nul prétexte ne vous dispense de vivre dès à présent en Chrétiens, & de rendre à Dieu tous les devoirs de Religion, ausquels vous êtes soumis par des engagemens si authentiques & si inviolables.

Mais il faut l'avouer & en gémir : on diroit qu'il n'y a parmi la Jeunesse ni Religion ni Christianisme. Combien de jeunes gens passent habituellement les journées en-

tieres ſans fléchir une fois le genou pour adorer le ſouverain Auteur de leur être, & ſans donner le moindre ſigne de la foi qu'ils ont reçuë, & dont ils doivent faire une profeſſion publique? Quand aſſiſtent-ils au Sacrifice de nos Autels? Quand approchent-ils des Sacremens de l'Egliſe? Quand s'aſſemblent-ils dans le Temple du Dieu vivant pour y entendre ſa parole? Quelles Fêtes ſanctifient-ils? A quelles cérémonies de pieté paroiſſent-ils? Quels jeûnes obſervent-ils? Quels Commandemens gardent-ils? Demandez-leur s'ils ſont Chrétiens, ils vous répondront aſſez qu'ils ont l'avantage de l'être: mais jugez-en par les diſcours diſſolus & ſouvent même par les blaſphêmes qu'ils proferent; jugez-en par les lieux qu'ils frequentent & les compagnies qu'ils recherchent; jugez-en par les commerces qu'il entretiennent & les folles dépenſes qu'ils y employent; jugez-en par la licence effrenée où ils vivent, & concluez après cela ce que vous devez penſer de ce prétendu Chriſtia-

nisme dont ils se glorifient.

Je me trompe : ils sont Chrétiens en effet, mais ils n'agissent pas en Chrétiens. Or ne pas agir en Chrétien, c'est ne l'être qu'à demi ; & n'être Chrétien qu'à demi, c'est ne l'être que pour leur confusion éternelle devant Dieu & pour leur condamnation. Ce n'est pas que plusieurs ne viennent quelquefois se ranger au milieu des fidelles & en la présence du Seigneur dans sa sainte Maison : mais comment y viennent-ils ? comme s'ils n'y venoient point du tout. Disons autrement : ils y viennent, & autant vaudroit-il, ou mieux vaudroit-il qu'ils n'y vinssent point du tout. Car ils y viennent selon la prédiction du Prophete, pour placer l'abomination de désolation dans le lieu saint. Je n'exaggere rien, & n'est-ce pas une abomination & une désolation, que les scandales qu'ils y causent & les irrévérences qu'ils y commettent ? A la face de Jesus-Christ & sans respect des plus augustes Mystéres, c'est là qu'ils affectent les airs les plus

évaporez & les postures les plus indécentes. Ils auroient honte qu'on les vît dans un recueillement modeste & dans un état humble & religieux. Ils ne sçauroient de quoi s'occuper, s'ils ne lioient ensemble de prophanes conversations ; s'ils ne troubloient par leurs ris & leurs éclats le silence que demande & qu'inspire la majesté du Sanctuaire ; s'ils ne promenoient de tous côtés leurs regards pour satisfaire leur curiosité, & pour satisfaire encore d'autres desirs bien plus criminels ; s'ils ne s'attroupoient autour d'une idole pour lui rendre de sacrileges hommages & pour lui offrir leur encens.

Voilà, mon Dieu, comment des Chrétiens vous honorent, & le culte que vous en recevez. Voilà le soin qu'ils prennent de conserver cette robe d'innocence dont vous les aviez revêtus en leur conferant votre grace. Voilà les preuves qu'ils vous donnent de leur fidélité après tant de vœux, de promesses, de résolutions. Voilà en quoi ils montrent leur attachement à la loi de votre

Fils adorable & à ses divins préceptes. Et si l'on entreprend de leur remontrer l'indignité de tout cela, voilà ce qu'ils croyent avoir bien justifié, quand ils ont dit que ce sont des jeunesses, c'est-à-dire, dans le sens qu'ils l'entendent, que ce sont pour eux des péchés pardonnables, & qu'à leur âge on leur doit passer bien des choses. Hé, Seigneur, où en sommes-nous, & où est ce peuple saint & sans tache que vous êtes venu former sur la terre & dans tous les états?

Mais je ne m'arrêterai point, MESSIEURS, à vous reprocher davantage vos égaremens & vos chûtes, pourvû que vous pensiez à revenir par un prompt retour & à vous relever par une sincere pénitence. En voici le tems, & l'occasion ne peut être plus favorable. Le Maître dont vous vous êtes séparez en abandonnant son service, veut bien oublier le passé, & vous remettre dans la régle. C'est pour cela qu'il vous tend les bras, & qu'il vous offre tout de nouveau sa

grace. C'eſt pour cela que de ſa part & en concluant cette ſeconde Partie, je vous adreſſe à chacun la même invitation que faiſoit ſaint Bernard à un jeune homme, ſon neveu, pour le rappeller & l'engager à reprendre la route qu'il avoit quittée. *Surge, miles Chriſti, excutere de pulvere :* courage, ſoldat de Jeſus-Chriſt; vous n'êtes pas encore perdu, & il ne tient qu'à vous de vous tirer de la pouſſiere & de réparer le dommage & la honte de votre deſertion. *Revertere ad prælium undè fugiſti :* vous avez fui le combat. La nature, les paſſions, le monde, tous les ennemis de votre ſalut & tous ceux de votre Dieu, ſe ſont ligués contre vous. Ils ont entrepris de vous arracher au Maître que vous ſerviez, & ils y ont réuſſi. Vous n'avez pas eu le courage de leur reſiſter, & vous avez lâchement cedé à leurs attaques : mais vous pouvez par un nouvel effort les attaquer & les combattre vous-même. Si vous n'avez pas eu la gloire de vous ſoutenir dans la vertu, vous aurez celle de

Bern.

Idem.

vous être affranchi de la servitude du péché & de l'avoir vaincu. *Revertere, fortius post fugam præliaturus, gloriosius triumphaturus.* *Idem.*

Par là même vous profiterez de votre perte ; l'expérience de votre foiblesse vous fera veiller avec plus de soin sur vous ; vos infidélités envers Dieu & vos ingratitudes passées vous piqueront d'une sainte générosité. Le souvenir d'une vie dereglée est un si puissant motif pour un cœur touché de la grace ! Ah ! Seigneur, direz-vous, je n'ai pas été de ces serviteurs fidéles qui ne se sont jamais détachés de vôtre parti ; mais que je sois au moins désormais de ces serviteurs pénitens & reconciliés, d'autant plus zélés pour vous qu'ils vous ont été plus rebelles. Le monde a eu sur moi l'avantage de me séduire, & de m'entraîner au préjudice de l'obéïssance que je vous devois. Je n'y sçaurois penser sans indignation contre moi-même : mais je veux en présence de ceux-là mêmes qui ont été témoins de mes désordres, faire voir

ce que peut un vrai repentir. Je veux détruire ce vain prétexte d'impossibilité dont ils s'autorisent contre la pratique de votre loi, & dont je me suis tant de fois autorisé comme eux. Je ne puis servir d'exemple aux ames innocentes que le feu de la jeunesse n'a point emportées hors de vos voyes ; mais je servirai d'exemple aux libertins & aux pécheurs qui se sont égarés avec moi. En retournant à vous, quoique jeune encore, & en me dévoüant pour jamais à vous, je les convaincrai qu'il n'y a point de tems dans la vie, où il soit permis de vous oublier, & qu'il n'y a point d'âge si foible & si fragile où par votre secours on ne puisse rompre ses habitudes criminelles, se dégager de l'iniquité, & triompher du monde & de la chair. Daigne le Seigneur vous inspirer aujourd'hui, MESSIEURS, une si généreuse résolution, & puissiez-vous l'accomplir sans aucun retardement. C'est à quoi vous doit porter une derniere considération, par où je conclus, & qui est enfin,

que, tout jeunes que vous êtes, vous êtes mortels. Redoublez encore, s'il vous plaît, votre attention pour cette troisiéme Partie.

Troisiéme Partie.

C'est un arrêt de Dieu, que l'Apôtre saint Paul nous a lui-même signifié; sçavoir, que nous devons tous mourir une fois, & qu'après la mort nous comparoîtrons tous devant le tribunal du Seigneur, pour y recevoir ou la recompense ou le châtiment de nos œuvres, selon qu'elles auront été bonnes ou mauvaises: *Statutum est hominibus semel mori; post hoc autem judicium.* Hebr. c. 9. Prenez bien garde, Messieurs, à ces paroles. L'Apôtre ne fait nulle différence d'hommes âgés & de jeunes personnes; son expression est générale, *Statutum est hominibus.* A cette idée de la mort qui nous est commune à tous, il joint l'idée d'un jugement inévitable & formidable, qui doit décider de notre sort; ou pour un bonheur souverain, ou pour un souverain malheur: *Post hoc autem judicium.* Et afin que nous com-

prenions encore mieux les affreuſes conſéquences, ſoit de la mort à quoi nous ſommes condamnés, ſoit du jugement dont elle doit être immediatement ſuivie, le même Docteur des Nations ajoûte de plus cette circonſtance eſſentielle, qu'on ne meurt qu'une fois ; & par une ſuite terrible, mais néceſſaire, qu'il n'y a plus de reſſource pour quiconque eſt mort dans l'état du péché, & que ſa réprobation deſlors eſt conſommée. *Statutum eſt hominibus ſemel mori.*

De tout ceci, MESSIEURS, que s'enſuit-il ? deux vérités inconteſtables. En premier lieu, c'eſt que votre âge, quelque floriſſant, quelque vigoureux & ſain qu'il paroiſſe, ne vous donne, dans le fond, aucune aſſûrance contre la mort ; & que tel qui ne fait encore proprement que d'entrer dans la vie, & qui ſe figure devant lui une carriere ſi longue, qu'il n'en peut appercevoir la fin, coule peut-être, ſans y penſer, ſa derniere année & ne paſſera jamais à la ſuivante. En ſecond lieu,

c'est que pouvant mourir à votre âge, vous vous exposez donc en vivant dans l'éloignement & dans la haine de Dieu, au danger certain d'une damnation éternelle, & qu'il n'y aura point à compter sur la jeunesse pour demander au Ciel & pour en obtenir de nouvelles années, après que la mort vous aura enlevez de ce monde, & que vous serez tombez entre les mains de la justice redoutable du Seigneur.

Voilà pourquoi le Fils de Dieu nous a si expressément avertis d'être attentifs sur nous-mêmes & de veiller, *Vigilate*. Il ne nous a point marqué de tems, où cette vigilance nous fût plus nécessaire que dans un autre; mais il nous a dit absolument, veillez à toute heure, parce que toute heure peut être le terme de votre course, & que vous ne pouvez sçavoir si tout le tems qui vous reste, n'est point renfermé dans l'étroite mesure du tems présent où vous vous trouvez, & qui peut-être est le seul qui vous ait été destiné dans le conseil de la Sagesse

Luc. c. 21. divine : *Vigilate omni tempore.* Leçon que le Sauveur du monde nous a tant de fois repetée & en tant de façons différentes ! Soyez toujours prêts, car le Fils de l'homme viendra au moment que vous n'y penserez pas ; *Matth. c. 24.* *Et vos estote parati.* Je viendrai comme un voleur qu'on n'attend pas, & dont la surprise ne laisse pas le loisir de se précautionner & de se mettre en défense ; *Apoc. c. 3.* *Veniam tanquam fur.* Marchez, avancez, tandis que vous êtes éclairez de la lumiere du jour. La nuit approche ; & si elle vous ensevelit dans ses ombres, sans que vous ayez rien amassé ni rien acquis pour l'Eternité, tout est désesperé & perdu : *Jean. c. 12.* *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* L'Evangile est plein de ces expressions & de ces figures : c'est son langage le plus ordinaire ; & quand Dieu nous condamnera pour n'avoir pas profité de ces avertissemens & de ces menaces, nous n'aurons pas sans doute à nous plaindre de les avoir ignorez & de n'avoir pû nous en instruire.

Cependant, MESSIEURS, voici l'erreur de la Jeunesse. Parler de la mort à de jeunes personnes, il semble que ce soit pour eux un discours hors de propos & un sujet qui ne peut leur convenir. Cela n'est pas de notre âge, disent-ils, & maintenant nous devons penser à vivre & non pas à mourir. Il sçavent bien qu'ils mourront un jour ; mais ils comptent presque avec la même certitude que ce dernier jour n'arrivera qu'après une nombreuse suite d'années. Erreur où ils s'entretiennent, & dont ils font comme un principe incontestable. Erreur selon laquelle ils réglent leur conduite, & se tracent le plan de leur vie. Mais erreur en même-tems la plus mal fondée, & dont il leur est le plus aisé de se détromper.

Car il ne faut point pour cela beaucoup de raisonnemens, & l'expérience suffit : je dis l'expérience la plus sensible & la plus ordinaire, une expérience de tous les jours. Il est vrai : l'ordre de la nature est que les plus âgés passent avant les au-

milieu de leur carriere.

Sur cela je pourrois remonter jusqu'à la Justice divine, & vous dire que c'est un châtiment de Dieu, qui selon la figure de l'Evangile, fait couper de mauvais arbres dont il ne tire aucun fruit, ou dont il ne retire que des fruits sauvages & amers. Car pourquoi, dit le Seigneur, les laisser plus long-tems occuper la terre, & pourquoi leur conserver une vie, qui ne sert d'un jour à l'autre qu'à les rendre plus coupables & plus dignes de mes vengeances ? *Ut quid terram occupat ? succide.* (*Luc. c. 13.*) Je pourrois vous faire entendre & vous appliquer cette menace de David : Convertissez-vous & ne différez pas, changez de mœurs & de conduite envers votre Dieu : car il a le glaive dans sa main, & il le tient levé & suspendu sur vos têtes. Il a tendu son arc, il l'a préparé, & les flêches qu'il va lancer contre vous, portent la mort avec elles : (*Ps. 7.*) *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit. Arcum suum tetendit & paravit illum, & in eo*

paravit vasa mortis. Mais sans prendre la chose si haut & sans vouloir pénétrer dans les desseins & les jugemens de Dieu, arrêtons-nous aux causes les plus ordinaires & aux évenemens les plus naturels. Or qui ne sçait pas combien l'ardeur des passions, le libertinage de la vie, les excès de la débauche ruinent de tempéramens, attirent de maux & d'infirmités, suscitent d'occasions, de rencontres, d'accidens funestes, & font ainsi périr de jeunes gens, qui sembloient devoir se soutenir jusqu'à l'extrémité de l'âge la plus reculée ?

Ils se seroient en effet soutenus, si de bonne heure ils avoient appris à se régler ; si par une sagesse, une tempérance, une modestie & une retenuë chrétienne, ils s'étoient rendus plus maîtres de leurs humeurs aigres & impetueuses, de leurs discours fiers & hautains, de leurs railleries indiscrettes & piquantes, de leurs appetits désordonnés & de leurs insatiables convoitises ; si par un usage du monde prudent & cir-

conſpect ils avoient pris garde à ne ſe pas trouver indifféremment par tout, à ne pas lier ſans choix & ſans réfléxion avec toutes ſortes de perſonnes, à ne pas frequenter certaines compagnies & certains lieux. Voilà ce qui les eût conſervés & qui les eût mis à couvert de mille périls où ils ſe ſont précipités & où ils ont malheureuſement ſuccombé. Amnon, fils de David, n'eût pas tout à coup fini ſes jours au milieu d'un feſtin & par l'aſſaſſinat le plus cruel, s'il eût ſçû reprimer l'inceſtueuſe paſſion qui le dominoit. Abſalon heritier du trône & de la Couronne de ſon pere, n'eût pas ſitôt perdu toutes ſes eſpérances & tous ſes droits, en perdant la vie par une mort violente, s'il ſe fût tenu dans l'obéïſſance & le devoir.

Et n'eſt-ce pas là ce qui déſole tant de familles? On comptoit ſur des enfans, en qui l'on ſe promettoit de revivre, & à qui l'on ſe propoſoit de faire paſſer par une ſucceſſion légitime, avec un nom illuſ-

tre, d'amples héritages, de grands biens, de grands honneurs : mais l'un colere & brusque, volage & inconsideré, dédaigneux & méprisant, s'est engagé mal à propos dans une querelle & y est demeuré ; mais l'autre par de continuelles intemperances, par un abandonnement outré au plaisir, s'est réduit dans une langueur mortelle & n'en est jamais revenu. Le monde les plaint & en regrette la perte ; mais il ne les plaint & ne les regrette que selon ses vûës prophanes & toutes humaines : au lieu qu'ils sont encore bien autrement à plaindre selon Dieu & selon les vûës de la Religion. Car quand je viens à considerer l'état où paroît devant le tribunal de Dieu un jeune mondain, un jeune impie, un jeune voluptueux, que la mort arrache à tous ses engagemens, à tout ce qui faisoit l'agrément & en même-tems le désordre de sa vie ; quand je me le figure à ce terrible moment, où à peine sorti des mains de son Créateur, il tombe dans les mains de son Juge ; quand j'entens pronon-

cer contre lui le plus redoutable arrêt, & qui est l'arrêt d'une damnation éternelle : ah ! mes chers Auditeurs, voilà ce qui me saisit de frayeur & ce qui m'épouvante. Il en est, hélas ! bien plus effrayé & plus épouvanté que moi, lui qui rejettoit avec tant de mépris les sages conseils qu'on lui donnoit là-dessus, & qui se joüoit, d'un air si moqueur, de la juste crainte qu'on vouloit lui en inspirer. Dans un instant il change d'idées ; mais à ces idées mondaines dont il étoit possedé, enchanté, enyvré, quel étonnement, quelle consternation succede ! quelle rage, quel desespoir !

Je vous laisse, MESSIEURS, ces vérités à méditer. Elles se font sentir par elles-mêmes, & puissiez-vous en tirer cette importante conclusion qui renferme tout le fruit de
Eccles. c. 12. ce Discours. *Memento Creatoris tui*
Proverb. c. 5. *in diebus juventutis tuæ, & ne des annos tuos crudeli.* C'est le Saint-Esprit qui parle, & c'est de sa part que je vous adresse cette divine leçon, que je vous prie de remporter avec

vous & de n'oublier jamais. Homme formé de la main d'un Dieu, souvenez-vous de votre Créateur, & souvenez-vous-en dès la jeunesse, puisque vous lui êtes redevable de tout votre être, & que ce bel âge lui appartient comme le reste de votre vie. *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ.* Ne sacrifiez pas un tems si précieux au plus cruel de vos ennemis, qui est l'ennemi de votre salut : car c'est le lui sacrifier, ce tems si cher, que de le sacrifier au monde, que de le sacrifier à l'iniquité, & en lui sacrifiant ces premieres années, c'est vous mettre au hazard de lui sacrifier votre Eternité toute entiere. *Et ne des annos tuos crudeli.*

Je dis votre Eternité : & certes, MESSIEURS, quand je supposerois avec vous que Dieu voudra bien encore selon vos prétentions & vos desirs, vous accorder quarante ou cinquante ans de vie & d'une santé parfaite, que vous proposez-vous après une jeunesse perduë & passée dans le péché ? Comptez-vous de faire alors

pénitence ? c'est-à-dire, que vous n'abandonnez pas tout à fait votre salut comme une affaire désesperée, mais que vous en remettez le soin jusqu'au déclin de l'âge. Or serez-vous en état de faire réüssir cette grande affaire, cette affaire si hazardeuse & si difficile, lorsque vous commencerez même à n'être plus guéres en état de vaquer aux affaires temporelles ? D'ailleurs le beau sacrifice que vous reservez à Dieu! quelques restes d'une vie mourante, une vieillesse cassée, usée de maladies, une caducité dont le monde ne s'accommodera plus, & qui ne pourra plus être du monde.

Voilà comment on vous traite, ô mon Dieu. On ne veut embrasser votre service que dans un tems où l'on sera presque incapable de vous servir, & l'on prétend s'en dispenser dans une saison où l'on a toute la vigueur & toutes les forces nécessaires pour soutenir les exercices de la pénitence chrétienne, & pour porter tout le poids de votre loi. Tel fut le sacrifice de Caïn que vous

rejettâtes, Seigneur, comme indigne de vous par l'injuste distribution qui s'y faisoit; & est-il à croire que vous acceptiez celui-ci, où par un partage encore plus injurieux, l'on ne vous destine, si j'ose ainsi m'exprimer, que le rebut d'une longue vie, après en avoir donné au monde les prémices? Ne nous flattons point, MESSIEURS, de l'espérance la plus incertaine & la plus trompeuse. Ces restes que vous gardez à Dieu, je doute même qu'ils soient jamais pour lui, & mon doute sur cela n'est que trop bien établi. Car afin de les lui dévoüer par une sincere conversion, il faut le vouloir; non point d'une volonté foible & irrésoluë, mais d'une volonté efficace & absoluë; & pour le vouloir de la sorte, il faut une de ces graces extraordinaires qui sont de la part de Dieu les effets d'une misericorde particuliere & d'un amour special. Or il n'y a que trop lieu de craindre que Dieu ne vous la refuse, cette grace, après que vous aurez si long-tems exercé sa patience & irrité sa colere. Ce que je sçais,

c'est qu'il ne sera obligé de vous la donner ni par justice ni par fidélité : ni par justice, puisque ses graces ne sont dûës à aucun pécheur ; ni par fidélité, puisque jamais il n'a promis, sur tout certaines graces, à ceux qui les auroient méprisées, & qu'au contraire il nous menace de les retirer alors & de nous abandonner à nous-mêmes.

Mais quelle apparence de pratiquer si jeune la vertu, qui paroît si austere & si difficile ? ainsi après avoir entendu les maximes les plus saintes de la morale de JESUS-CHRIST, ce jeune homme de l'Evangile, charmé de leur excellence & rebuté de leur austerité, s'excusa lâchement sur la difficulté de l'exécution : *Durus est hic sermo.* Il faudra donc desormais que je n'aye dans la vie aucun plaisir, & que je me dispute à moi-même le peu de satisfaction que je goûte dans le monde. Ah ! MESSIEURS, quand pour confondre cette lâcheté si ordinaire parmi vous, je ne vous dirois que ce que dit le Fils de Dieu après la retraite

Joan 5. 6.

traite de ce jeune homme, cette parole devroit vous faire trembler : *Quàm difficile est in regnum Dei introire !* Il est difficile de servir Dieu, j'en conviens ; mais de-là même je conclus qu'il est donc difficile de se sauver ; & si la difficulté n'éteint pas dans votre cœur le desir d'une couronne immortelle, doit-elle éteindre le desir de la mériter ? Dès que vous penserez à la justice de Dieu, écrivoit saint Bernard à son neveu ; dès que vous ferez une sérieuse réflexion sur ces flammes éternelles, qui doivent être le partage des pécheurs & faire le tourment des réprouvés, il n'y aura plus rien dans tout ce qui vous paroît maintenant impratiquable, qui ne vous devienne léger & doux. *Hæc quàm dulcia meditanti flammas æternas !*

Marc. c. 10.

Bern.

Mais encore, MESSIEURS, d'où êtes-vous si fortement persuadez qu'il est difficile de quitter le chemin du vice & de prendre celui de la vertu ? qui vous l'a dit ? en avez-vous jamais fait l'épreuve ? cela est étrange, que vous vouliez vous

en rapporter à vos préjugés, sans avoir connu par vous-mêmes s'ils sont bien ou mal fondés. En toute autre chose vous ne jugez qu'après en avoir fait l'essai : mais sur le service de Dieu vous prononcez avant que d'y être entrez. *Gustate & videte* : goutez & voyez : ne m'en croyez pas sur mon témoignage, mais convainquez-vous par votre propre expérience : elle vous détrompera. Et ne me dites point que le monde estime malheureux ceux qui sont à Dieu : non, MESSIEURS, le monde n'est nullement de cet avis, ou il n'y a que la moindre partie du monde & la plus corrompuë, par conséquent la plus aveugle & la moins capable de bien penser des choses, qui appuïe ce sentiment. Mais quand tout le monde seroit prévenu de cette erreur, ce n'est point le jugement d'autrui, répond Salvien, qui nous rend heureux : c'est ce que nous sentons nous-mêmes & ce que nous éprouvons; *Nemo ex alieno judicio beatus est.* Vous faites consister votre bonheur dans une

Ps. 33.

Salvia.

vie dereglée, poursuit ce saint Prêtre de Marseille ; mais si je trouve le mien dans une conduite vertueuse, m'estimerez-vous malheureux parce que je ne joüis pas de vos plaisirs ? *An putas infelicem me, quia non fruor voluptatibus tuis* ? N'aurois-je pas plus de raison moi, de vous mettre au rang des malheureux, vous qui ne goûtez aucun des plaisirs que je goûte, & qui sont mille fois plus purs & plus solides que les vôtres ? Vous ne voyez de mon état que les apparences : or il est vrai que les apparences ont de quoi rebuter des ames sensuelles ; mais que ne pénétrez-vous le fond, & que ne vous mettez-vous en disposition de sentir les consolations intérieures dont Dieu soutient ces grandes ames, qui s'arrachent avec violence à toutes les voluptés mondaines & criminelles que la loi condamne ? *Idem.*

Cependant, Chrétienne Jeunesse, si les peines imaginaires & les difficultés que le démon cherche tant à grossir dans votre esprit, vous effrayent encore & vous arrêtent,

combattez avec art cet ennemi qui vous a vaincus. N'entreprenez pas tout l'ouvrage à la fois. Ne vous propoſez pas trente ou quarante ans de vie dans ce pénible exercice. Peut-être ne vous reſte-il qu'une année à vivre : mais quand il vous en reſteroit cinquante, diviſez-les, & ſans vous occuper par avance de celles qui doivent ſuivre, formez toutes vos réſolutions pour la préſente. Ainſi vous irez de l'une à l'autre ; & vous n'attaquerez même d'abord dans vos paſſions que ce qu'il y a de plus groſſier & de plus vicieux, de capital & de mortel. C'eſt le ſage conſeil que donnoit ſaint Baſile à un Seigneur de la Cour qui s'étoit re-

Baſil. tiré dans la ſolitude : *Falle voluptates, ab eis te per gradus avocans.* Trompez à votre tour le plaiſir qui vous a trompé. Commencez par vous interdire ce qui bleſſe évidemment la conſcience ; & peu à peu votre eſprit ſe fortifiant, vous pourrez avec plus de facilité en venir par degrés à retrancher tout ce qui n'eſt pas ſelon la perfection évange-

lique. *Ab eis te per gradus avocans.*

Il me semble malgré tout cela, MESSIEURS, que vous m'opposez toujours les jugemens du monde & ses sentimens dont vous êtes infatuez : mais en vérité le connoissez-vous tel qu'il est ? Les mondains vous reprocheront votre vie retirée, & selon leurs fausses préventions, triste & ennuyeuse : mais quoi, n'ont-ils donc rien à souffrir eux-mêmes ? N'ont-ils rien à souffrir ces pécheurs que l'image de leurs crimes poursuit par tout pour les tourmenter, & que mille remords dévorent interieurement & sans relâche ? N'ont-ils rien à souffrir ces libertins perdus de débauches, & devenus par leur conduite scandaleuse la honte de leurs familles & l'horreur de tous les honnêtes gens ? N'ont-ils rien à souffrir ces joüeurs de profession, attachez à leur jeu comme à la torture, & livrez aux mouvemens les plus violens de la fureur & du désespoir dans les pertes qui les abîment & qui les réduisent aux dernieres extrêmités de

la misere ? N'ont-ils rien à souffrir ces impudiques, amateurs d'une volupté qui leur coûte tant d'assiduités, qui les engage à tant de dépenses, qui leur attire tant de chagrins & de retours fâcheux de la part d'une beauté capricieuse, hautaine, emportée, intéressée, inconstante ? Non, MESSIEURS, il ne faut point que le monde, pour vous séduire, se prévale de ces dehors spécieux dont on se laisse éblouïr. Ses voyes, toutes agréables qu'elles paroissent, sont mille fois plus épineuses que les voyes de Dieu: & ce que le Seigneur disoit à son peuple au sujet des nations étrangeres, je puis bien vous le dire au regard des impies : parmi ces gens-là & en de telles societez, vous n'aurez jamais de repos solide & véritable ; mais toute votre vie se passera dans le trouble : *In illis gentibus non quiesces.* *Deut. c. 28.*

Toutes ces vérités sont incontestables, elles sont touchantes ; mais sans votre grace, ô mon Dieu, elles ne feront après tout qu'une

foible impression, & ne pourront suffire pour rompre ce charme de la bagatelle qui enchante les jeunes personnes, & qui les rend insensibles aux considerations les plus puissantes. La vivacité des passions, la légereté de l'esprit, le manque de réfléxion, le défaut d'experience, tout contribuë à pervertir cet âge ennemi de la loi & de tout ce qui le gêne. Achevez, Seigneur, ce que j'ai commencé par votre secours, ou plûtôt ce que vous avez commencé vous-même par mon ministere. Il y a parmi cette Jeunesse des cœurs purs & innocens : il s'agit de les conserver & de les garantir de la contagion du siécle. Ne permettez pas que tant de soins employés à leur éducation, deviennent inutiles & que le fruit en soit perdu. Il y en a où le vice s'est déja glissé, mais à qui néanmoins il n'a fait encore sentir que ses premieres atteintes : il s'agit d'arrêter le cours d'un poison si prompt à se répandre. Le reméde est d'autant plus facile, que le mal est moins inveteré. Enfin il

y en a que le tentateur a tout-à-fait corrompus, & qu'il a malheureusement plongez dans le précipice. Ah! Seigneur, ce sont des ames qu'il vous a dérobées, qui vous appartiennent, & qui vous sont cheres. Il s'agit de les lui enlever à lui-même & de les ramener. Vous le pouvez, mon Dieu, & pourquoi ne le voudriez-vous pas? J'attends ce miracle de votre misericorde. Vous leur tendrez la main, vous leur ferez entendre votre voix; ils vous répondront, il reviendront à vous, ils s'y attacheront & pour le tems & pour l'Eternité bienheureuse où nous conduise, &c.



SERMON
SUR
LA COMMUNION
PASCHALE.

In quâ nocte tradebatur, accepit panem, & gratias agens fregit & dixit : accipite & manducate ; hoc est corpus meum.

La nuit même que le Seigneur Jesus fut livré, il prit du pain, & rendant des actions de graces, il le rompit & il dit : prenez & mangez ; ceci est mon corps. Dans la 1. Epît. aux Corinth. c. 11.

Pour le Jeudi-Saint.

VOILA sans doute une circonstance bien remarquable & bien digne, Chrétiens, de notre étonnement. Ce fut dans cette nuit même où l'on conspiroit contre lui, où on le trahissoit & on le vendoit, *In quâ nocte tradebatur* : ce fut, dis-je,

alors que le Sauveur des hommes, les ayant aimez & les aimant juſqu'à la fin, inſtitua pour eux l'adorable Sacrement de ſon Corps, & nous donna pour le ſalut de nos ames ſa propre chair à manger : *Accipite & manducate : Hoc eſt Corpus meum.* Mais ce qui doit encore plus nous ſurprendre, & ce que nous devons déteſter comme l'attentat le plus ſacrilege, c'eſt qu'au milieu de cette troupe fidelle d'Apôtres conviés à la Table de JESUS-CHRIST, le traître qui penſoit à le perdre, ait oſé lui-même ſe préſenter, & n'ait pas craint de prophaner une Céne où ne devoient participer que les vrais Diſciples.

Ne nous flattons point, mes chers Auditeurs : Judas fut le premier prophanateur du plus auguſte de nos Myſtéres ; mais il ne fut pas le seul, & combien de Chrétiens, combien d'enfans de l'Egliſe, à ce ſaint tems de la Pâque, ſe rendront, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, auſſi coupables que lui du Corps & du Sang du Fils de Dieu : *Reus erit corporis &*

1. Cor. c. 11.

sanguinis Domini ? Est-il donc vrai, Seigneur, que votre amour vous ait exposé à tant de perfidies & à tant d'outrages, & que le plus précieux de tous vos dons devienne ainsi pour nous le sujet de l'abus le plus criminel & le plus abominable ? C'est de cet excès, mes Freres, que je voudrois aujourd'hui vous garantir, & c'est à quoi peuvent également servir, & l'exemple de Judas, & celui des Apôtres. L'exemple de Judas vous fera voir ce que vous devez éviter ; l'exemple des Apôtres vous montrera ce que vous avez à imiter. En deux mots qui comprennent tout mon dessein, je viens vous représenter deux choses : le crime d'une Communion indigne, & le modéle d'une sainte Communion. Le crime d'une Communion indigne dans la trahison de Judas, ce sera la premiere Partie. Le modéle d'une sainte Communion dans la pieté des Apôtres, ce sera la seconde. L'une & l'autre méritent toute votre attention, après que nous aurons imploré le secours du Ciel par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE. Ecl. 21. Le Sage a dit en général de toute iniquité, que c'est comme une épée à deux tranchans, *Rhomphæa bis acuta omnis iniquitas* : mais je puis bien le dire en particulier du crime d'un Chrétien sacrilege, qui dans ces saints jours de la Pâque vient prophaner la Table de Jesus-Christ par une Communion indigne. C'est un péché qui frappe de deux coups également mortels, & Jesus-Christ même, & le pécheur : comment cela ? parce qu'à l'égard de Jesus-Christ il n'est point de trahison plus noire ; & parce qu'à l'égard du pécheur, il n'est point de chute qui ait des suites plus terribles. L'un & l'autre a dequoi vous intéresser : suivez-moi.

Je dis d'abord trahison la plus noire à l'égard de Jesus-Christ, Fils de Dieu & vrai Dieu. Pour en mieux comprendre l'énormité, voyons-en toutes les circonstances dans la trahison de Judas, & par une juste application, mais pleine d'horreur, reconnoissons tout le rapport qu'il

y a entre la perfidie de ce Diſciple deïcide, & l'attentat d'un Chrétien, prophanateur du plus auguſte Sacrement & du Corps adorable de ſon Sauveur. Il n'y a pas un trait qui ne ſoit à remarquer.

La Pâque approchoit, cette Fête que célébroient les Juifs avec tant de ſolemnité; cette Fête où la loi, en mémoire de leur délivrance & pour contribuer à la réjouiſſance publique, leur accordoit même la grace d'un criminel & leur en laiſſoit le choix; cette Fête, où ils s'acquittoient du devoir de la Religion le plus eſſentiel, où ils donnoient au Dieu de leurs peres le témoignage le plus éclatant de leur reconnoiſſance : *Erat proximum Paſcha Judæorum.* Voilà le tems que choiſit Judas pour accomplir ſon déteſtable deſſein. Mais encore quel deſſein? de conſpirer contre ſon Maître, de tramer ſa perte, de le livrer & de le vendre. Quoi de plus monſtrueux, ſoit que nous conſiderions quel eſt le traître, ou que nous penſions quel eſt celui qu'il trahit. L'un com- *Joan. c. 6.*

blé de biens, l'autre bienfacteur; l'un Apôtre, l'autre Sauveur. Toutefois malgré tant de titres qui devoient attacher éternellement Judas à Jesus-Christ, il se tourne contre lui, & pour seconder la haine de ses ennemis déclarés, il entre avec eux en composition. *Quid vultis mihi dare, & ego eum vobis tradam?* Que voulez-vous me donner, & je m'engage à vous le mettre dans les mains. *Vobis*: oui je vous le promets, à vous, Scribes & Pharisiens, dont il ruine le crédit, & qui êtes si fortement engagez à vous en défaire; à vous, Prêtres & Pontifes, qui voyez avec tant de peines toutes les merveilles qu'il opére, & qui en concevez tant de chagrin & de dépit; à vous, Juifs, qui cherchez depuis si long-tems à l'arrêter, & qui n'avez pû jusqu'à present y réüssir. J'en viendrai à bout, & pour cela me voici prêt à tout entreprendre. Convenons seulement du prix, & reposez vous sur moi du succès *Quid vultis mihi dare, & ego eum vobis tradam?* Quel langage, & quelle affreuse résolution!

Matth. 6. 26.

Quoiqu'il en soit, si le projet est abominable, la maniere de l'exécuter est encore, ce semble, plus horrible. Il abuse de la confiance du Fils de Dieu. Il sçavoit ses heures, ses momens ; il étoit instruit des lieux que fréquentoit ce divin Maître, & par là même il étoit plus en état de le surprendre, & plus propre qu'un autre à cet execrable ministére. Il feint d'être toujours de ses Disciples, il entre dans le Cénacle avec les autres, prend place à la même table, tient le même discours, fait les mêmes protestations d'un attachement inviolable, & paroît agir en tout avec le même zéle & la même bonne foi. Cependant sous de si beaux dehors d'amitié, de fidélité, de pieté, (qui le croiroit ?) c'est un ennemi, c'est un parjure, c'est un apostat. *Judas Iscariotes qui erat eum traditurus.* Joan. c. 12.

Or faisons la comparaison, Chrétiens Auditeurs : elle n'est que trop naturelle, & rien ne nous représente mieux la conduite d'un pécheur sacrilege, qui par la plus damnable

hypocriſie vient à l'Autel du Dieu vivant, lui inſulter en face, & prophaner, non-ſeulement ſon ſaint Nom, mais ſa Chair ſacrée & ſon Sang précieux. Expliquons-nous.

Ce n'eſt plus la Pâque des Juifs que nous célébrons, c'eſt celle de l'Egliſe Chrétienne. A cette Pâque d'autant plus relevée au deſſus de la Pâque Judaïque, qu'il y a plus de différence entre la figure & la vérité, entre l'ancienne loi & la nouvelle, entre la Synagogue inſtituée par le miniſtére d'un homme, & l'Egliſe rachetée par le Sang d'un Dieu : à ce grand jour où nous ſolemniſons la victoire de Jeſus-Chriſt notre Sauveur & ſa reſurrection glorieuſe ; à ce jour que le Seigneur a fait & qu'il a fait pour nous, *Hæc dies quam fecit Dominus*, il veut que nous prenions part à ſon triomphe, & il nous invite à ſa Table : *Erat proximum Paſcha.* Ce n'eſt point la chair des animaux qu'il nous préſente à manger : il eſt lui-même cet Agneau Paſchal dont nous devons être nourris, ſoutenus, fortifiés. Ce n'eſt point

aſſez pour lui de nous appeller à ce magnifique repas & à cette divine Céne : il envoye ſes Miniſtres pour nous annoncer ſur cela ſes ordres ; il fait parler ſon Egliſe : elle nous ſollicite, elle nous preſſe, elle uſe de menaces, elle nous oblige enfin ſous les plus griéves peines à profiter du plus ſignalé bienfait & du Sacrement le plus ſalutaire.

Tel eſt donc le précepte que l'Egliſe nous impoſe par l'autorité de Jeſus Chriſt même dont elle eſt l'Epouſe. Précepte rigoureux & abſolu, mais en même-tems précepte accompagné d'un autre plus étroit encore & plus indiſpenſable. Car ce qui eſt ſaint n'étant deſtiné que pour les Saints, & l'Egliſe d'ailleurs ayant une connoiſſance auſſi parfaite qu'elle l'a, de toute la ſainteté du myſtére où nous devons participer, elle s'adreſſe à nous, elle éleve tout de nouveau la voix, & nous fait entendre que l'Agneau qui nous eſt offert & qui veut être notre Pâque, *Paſcha noſtrum*, eſt 1. Cor. c. 5.
l'Agneau ſans tache ; que c'eſt l'A-

gneau de Dieu ; que c'eſt lui, qui comme Saint des Saints, eſt venu attaquer le péché, combattre le péché, abolir le péché ; par conſéquent qu'il ne peut compatir avec le péché, & que de le recevoir dans un état de péché, ce ſeroit le livrer à ſon ennemi le plus mortel, ce ſeroit lui faire une criminelle violence, ce ſeroit par un abus ſacrilege le deshonorer & l'outrager. D'où ſuit le commandement inviolable, que l'Apôtre inſpire de l'Eſprit de Dieu, nous intime à tous dans des termes ſi exprès, de nous éprouver nous-mêmes, & de nous examiner avec ſoin, *Probet autem ſeipſum homo, & ſic de pane illo edat & de calice bibat.* 1. Cor. c. 11.

Mais malgré ce commandement ſi raiſonnable dans ſon principe & ſi terrible dans ſes conſéquences, quelle conduite néanmoins tient le pécheur, & à quoi ſe détermine-t-il ? Ses paſſions en ſont troublées ; elles s'allarment d'un précepte qui le condamne, & qui tend à les bannir de ſon cœur ; elles ſe ſoulevent. Dans une premiere agitation, peut-être

balance-t-il quelques momens : peut-être écoute-t-il les cris de sa conscience, qui lui reproche ses habitudes vicieuses & la disposition de son ame ; qui le presse de se purifier par une solide & sincere pénitence ; qui lui représente la double obligation où il est de communier & de bien communier. Tout cela fait sur lui quelque impression ; mais ce n'est qu'une impression passagere ; & bientôt il cede aux passions qui le dominent, & leur donne un plein avantage.

Ainsi (le dirai-je, & quelle horreur !) comme Judas alla trouver les Juifs pour s'accommoder avec eux, ce pécheur, cet autre Judas, convient, pour m'exprimer de la sorte, & compose avec ses vices mêmes. *Quid vultis mihi dare, & ego* *Matt. c. 26.*
eum vobis tradam? Comme s'il disoit : Voici le tems où il faut prendre parti entre Dieu qui m'appelle & vous qui me retenez. Voici l'occasion & le jour où il faut, ou le quitter pour vous, ou vous quitter pour lui. Or afin de ne me pas dé-

clare ouvertement, & de ne me pas exposer par une desertion publique, à un scandale qui feroit parler le monde, accordez-moi de répondre en apparence à l'invitation du maître qui me prévient, & de me présenter à sa Table. Du reste vous n'y perdrez rien, comme je n'y prétends rien perdre des douceurs que je goûte avec vous. Car c'est-là même, c'est à cette Table du Seigneur, que vous m'accompagnerez, & c'est là que je vous l'abandonnerai : *Et ego eum vobis tradam.* Oui, c'est là que je l'immolerai & le sacrifierai à ce plaisir qui m'enchante, & à cet engagement dont il voudroit me détacher. C'est-là que je l'immolerai à cette cupidité avide qui me suggere tant de moyens de me pourvoir & de me remplir ; & qui ne me permet pas de rien relâcher de ce qu'elle a fait une fois passer dans mes mains. C'est-là que je l'immolerai à cet honneur qui flatte agréablement mon orgueïl, & où j'ai sçû jusqu'à present me maintenir par mes intrigues & mes artifices.

C'est-là que je l'immolerai à ce ressentiment qui ne s'efface point de mon cœur, & que je veux satisfaire à quelque prix & par quelque voye que ce puisse être. En un mot, c'est là que je l'immolerai à tout ce qui me plaît, à tout ce qui se trouve selon mon goût, à tout ce qui contente mes sens, mes appetits, mes inclinations naturelles, mon amour pour le monde. Car voilà proprement mes Dieux, & tant qu'ils seconderont mon penchant & mes desirs, il n'y aura rien qui me coûte pour eux; fallût-il renoncer à toute autre divinité: *Quid vultis mihi dare, & ego eum vobis tradam?*

Que dit-il, Chrétiens Auditeurs, & dans ce peu de paroles y en a-t-il une qui ne releve son crime, & qui ne renferme quelque circonstance capable d'en redoubler la grieveté? Prenez garde. *Ego*, moi Disciple de cet Homme-Dieu, moi marqué de son sceau, moi honoré de son nom, revêtu de ses livrées, engagé par tant de promesses & de

sermens dans son alliance ; moi racheté de son sang & enrichi de tous les dons de sa grace : *Eum*, lui le Fils unique du Pere, le Saint par excellence, le Redempteur du monde, l'Auteur de mon salut & la source pour moi de tous les biens : *Tradam*, j'irai jusqu'à son Autel l'enlever ; je le trahirai, je le crucifierai : & pour qui ? *Vobis*, pour vous avec qui il ne peut s'accorder, pour vous qu'il m'ordonne de détruire & dont je prends contre lui la défense, pour cette avarice, pour cette ambition, pour cet attachement, cette sensualité, cette animosité, cette envie : *Et ego eum vobis tradam.*

Telle est encore une fois sa résolution, tel est le projet qu'il forme & qu'il exécute. D'autant plus coupable qu'il sçait mieux se déguiser, & que pour couvrir sa trahison, il se sert du voile même de la pieté & de la Religion. Et en effet, il se mêle parmi les fidéles, il entre avec eux dans le Temple du Dieu vivant, il s'approche comme eux du Sanctuaire ; mêmes démonstra-

tions exterieures, mêmes inclinations du corps, même respect, même modestie. C'est de cette sorte qu'il nous engage, nous les Ministres du Seigneur & les dispensateurs de ses Mystéres, à lui conferer le Sacrement de JESUS-CHRIST. Nous lui présentons ce pain de vie, dans la pensée qu'il est disposé à en bien user. Nous croyons que c'est un juste, ou du moins un pénitent reconcilié & justifié; mais c'est un pécheur obstiné. Nous le regardons comme une brebis du troupeau; mais sous ce vêtement de brebis qu'il fait paroître, c'est un loup ravissant. Nous nous persuadons qu'il vient en esprit de paix, lorsque c'est un persecuteur. Que nous y soyons trompez, on ne peut nous l'imputer: car nous ne voyons que les dehors, & il ne nous est pas permis de juger des dispositions intérieures qui nous sont cachées. Or dites-moi ce que vous pouvez concevoir de plus lâche & de plus perfide? Parce que la maison de Dieu est également ouverte à tous, parce qu'il nous est à

tous également libre d'aller à la Table du Fils de Dieu, & qu'il s'y est mis en quelque maniere hors d'état de repousser les coups qu'on lui porte, voilà ce qui donne à ce Chrétien sacrilege plus d'assûrance, pour s'attaquer à son Sauveur, & pour prophaner ce qu'il y a dans la Religion de plus adorable & de plus divin.

Cependant ce que nos yeux ne peuvent appercevoir, il le connoît, ce Dieu outragé, lui dont les regards pénétrent jusques dans le fond des ames; & quels sont là-dessus ses sentimens? Quand il vit Judas dans le Cénacle assis avec ses Apôtres, il en fut tellement indigné, tellement même effrayé, qu'il ne put dissimuler le trouble que lui causa la présence de cet apostat & son audace. *Turbatus est spiritu.* Il en frémit, & sans nommer le traître, il avertit ses Disciples du détestable complot formé contre lui: Un de vous me vendra & me livrera: *Et protestatus est, & dixit: Unus ex vobis tradet me.* Les Apôtres à cette parole

Joan. c. 13.

Ibid.

parole furent consternés : ce fut un coup de foudre pour eux ; & dans le juste transport qui les saisit, se regardant l'un l'autre, ils se mirent à rechercher de qui parloit le Sauveur, resolus, dit saint Chrysostome, s'ils l'eussent découvert, de fondre sur lui & de l'accabler. Hélas ! Seigneur, il ne s'agissoit alors que d'un Disciple assez impie pour se tourner contre vous, & pour vous trahir jusqu'à votre table ; mais dans la suite des tems combien d'autres ont succedé, & combien à ces saints jours vont renouveller son crime, & apporteront à vos Autels des cœurs aussi envenimés & aussi corrompus que le sien ? Mystére d'iniquité qui nous est inconnu, mais dont rien n'échappera, Seigneur, à votre vûë. Or de quel œil le verrez-vous ?

C'est à nous, mes Freres, d'y faire toute l'attention possible : car est-il rien que nous devions éviter avec plus de précaution ? Loin donc, conclut saint Chrysostome, loin de ce sacré banquet où nous sommes

conviez, tout voluptueux qui ne veut pas rompre ſes liens, ni s'éloigner de cette idole de chair dont il eſt adorateur. Loin tout uſurpateur du bien d'autrui, qui ne veut pas s'abſtenir de ſes concuſſions & de ſes uſures, ni en réparer les dommages. Loin tout vindicatif qui ne veut pas pardonner en Chrétien, ni ſe reconcilier de bonne foi. Loin tout médiſant qui ne veut pas arrêter les traits de ſa langue, ni rendre à ſon frere autant qu'il le peut, la réputation qu'il lui a ravie. Loin tout pécheur qui ne veut pas faire par de dignes fruits de pénitence, divorce avec ſon péché, en déraciner l'habitude, en fuïr l'occaſion, & ſe remettre par un vrai retour, en grace auprès de
Chryſoſt. Dieu : *Nullus itaque Judas aſſiſtat.* Sans cela de quoi n'eſt-il point menacé, & à quels châtimens doit-il s'attendre ? Car il ne faut pas croire que Dieu dès cette vie même, laiſſe impuni un attentat auſſi énorme que l'eſt une Communion indigne ; mais comme par rapport à Jeſus-Chriſt c'eſt de toutes les tra-

hisons la plus noire, j'ajoûte qu'à l'égard du pécheur c'est de toutes les chutes la plus fatale dans ses suites : autre considération non moins importante ni moins touchante.

Ne quittons point l'exemple de Judas. Sa trahison eut par rapport à lui trois effets terribles. Car de là vint cette insensibilité, de là cette infidélité, de là ce désespoir où il tomba & d'où suivit son éternelle réprobation. Si vous comprenez bien ce que je dis, il est difficile que vous n'en soyez pas ébranlez.

Insensibilité : je vous l'ai déja fait remarquer, & je le repete : quand le Fils de Dieu annonça à ses Apôtres qu'un d'entre eux le trahissoit, ils en furent pénétrés de douleur ; & dans une sainte inquiétude, chacun se défiant en quelque sorte de soi-même, ils s'écrierent tous : Est-ce moi, Seigneur ? *Constritati singuli cœperunt dicere, numquid ego sum ?* Mais Judas, témoin de cette tristesse répanduë dans tous les cœurs & marquée sur tous les visages, en fut-il émû ? Tant d'avertissemens

Matth. c. 6.

du Sauveur du monde, qui ſans le déſigner expreſſément, s'adreſſoient néanmoins à lui; tant de reproches ſecrets dont ils furent accompagnés, tant de remords de la conſcience, tout cela fit-il quelque ſenſation ſur cette ame endurcie ? En fut-il moins prompt dans l'exécution de ſon entrepriſe; & n'eſt-ce pas de là même qu'il partit pour y mettre la derniere main & pour la conſommer ? Infidélité : de la corruption du cœur ſuit aiſément & naturellement la corruption de l'eſprit. Judas, il eſt vrai, tint à la Table de Jeſus-Chriſt le même langage que les autres; il dit comme les autres : *Numquid ego ſum* ? Eſt ce moi ? Mais pourquoi en partie le dit-il ? Il voulut éprouver ſi le Fils de Dieu étoit vraiment inſtruit du parricide qu'il méditoit, & par là même il douta de ſa divinité. Enfin deſeſpoir, juſqu'à perdre après ſon crime toute confiance en la miſericorde divine, juſqu'à tourner contre ſoi-même toute la haine qu'il avoit ſi injuſtement conçûë contre ſon Maître, juſ-

qu'à ne pouvoir plus supporter la vie & à se l'arracher par violence : *Et abiens laqueo se suspendit*. Je ne m'en étonne point: car il avoit mis le comble à son peché, & Jesus-Christ désormais l'avoit abandonné à sa propre fureur ; *quod facis fac citiùs* : il l'avoit livré au pouvoir de satan ; *Introivit in eum satanas*.

Matth. c. 27.

Joan. c. 13.

Ibid.

Voilà, Chrétiens, ce que nous ne pouvons ignorer, puisque l'Evangile nous en rend témoignage ; & voilà ce qui doit nous faire trembler, puisque cet exemple ne nous propose rien de si funeste, où ne puisse nous précipiter la prophanation du plus saint de nos Mystéres. Avant que le pécheur ait franchi le pas, c'est-à-dire, avant qu'il ait pû par une derniere résolution en venir à cette extrémité & à cette impiété, de communier sans la disposition essentiellement requise, & de manger le pain des Elus dans un état criminel, il est impossible qu'il n'ait pas ressenti au dedans de lui-même, ainsi que nous l'avons observé, certaines pointes secrettes qui le pi-

quoient, certaines allarmes qui le faisoient hésiter, certaines répugnances qu'il avoit de la peine à surmonter : mais du moment qu'il est parvenu à renverser ce mur d'une conscience timide & chancelante qui l'arrêtoit, ah ! c'est alors que la barriere est levée, & qu'il ne sent plus rien qui puisse lui faire obstacle & le retenir. *Jerem. c. 2.* *Confregisti jugum*, vous avez secoüé le joug; *Ibid.* *Rupisti vincula*, vous avez brisé vos liens ; & qu'est-il arrivé de là ? *Jerem. c. 3.* *Frons meretricis facta est tibi*, vous vous êtes fait un front de prostituée; *Ibid.* *Noluisti erubescere*, vous ne rougissez plus de rien, parce que vous n'êtes plus sensible à rien.

Et le moyen qu'un homme, qui d'une volonté déliberée & avec une pleine connoissance, malgré tous les mouvemens de la grace, malgré tous les principes de la Religion, malgré toutes les défenses de l'Eglise & tous ses anathêmes, a pû, sous les yeux mêmes de Jesus-Christ & en sa présence, faire de son Sacrement l'abus le plus sacrilege, fût encore touché de quelque chose ?

Endurcissement où Dieu le laisse vivre, & souvent le laisse mourir. Car comme une bonne Communion est pour nous une source abondante de toutes les graces divines, rien aussi ne doit plus éloigner Dieu de nous ni plus l'engager à interrompre le cours de ses graces, qu'une mauvaise Communion, de sorte qu'il n'y a plus de frein qui réprime les emportemens de la passion, plus de lumiere dans l'esprit, plus de droiture dans le cœur, plus de délicatesse dans la conscience, plus de crainte des jugemens de Dieu dans l'ame, plus de moderation, plus de pudeur. J'ose en attester ici tant de pécheurs, qui pourroient m'en fournir des preuves personnelles & bien déplorables: *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere.*

Encore si la foi n'en étoit point alterée; mais il est rare qu'elle ne s'affoiblisse pas & qu'elle puisse longtems se maintenir. En prophanant les choses saintes, on apprend à les mépriser, & en les méprisant, on y perd bien-tôt toute créance. Sça-

vez vous, mes Freres, écrivoit l'Apôtre aux Chrétiens de Corinthe, pourquoi parmi vous il y en a plusieurs dont la foi est si incertaine, si infirme, si languissante, & même tout-à-fait morte ? Le principe du mal, c'est qu'ils ne font pas du Sacrement du Seigneur le discernement
1. Cor. c. 11. qu'il mérite, *Non dijudicans corpus Domini*; c'est qu'en le deshonorant ils le font servir à leur jugement &
Ibid. à leur condamnation, *Judicium sibi manducat & bibit*. Tellement que par une décadence qui n'est que trop naturelle, & que trop commune, leur impieté dégénére enfin dans une malheureuse incredulité. Quoiqu'il en soit, cette foi éteinte ne laisse pas de se ranimer de tems en tems, ou si vous voulez, il en reste toujours quelques lueurs, trop foibles pour ramener une ame dominée par le péché, mais assez vives pour la plonger dans le plus profond abîme, qui est le désespoir. Il y a des momens où l'on sent malgré soi le trouble de la pénitence, mais sans en avoir la confiance. On dit comme

Judas : *Peccavi tradens sanguinem Justum* ; on se connoît coupable & prophanateur : mais de-là que conclut-on ? de ne plus rien ménager pour le salut, parce qu'on se persuade qu'il n'y a plus de pardon à esperer. Ainsi l'on se jette de précipice en précipice. Quel libertinage! Quelles abominations ! Quelles impuretés, & dans des gens mêmes consacrés aux Autels ! Que de sacriléges réïterés, quoique dissimulés ! On passe ses jours dans un désordre continuel, & on les termine par l'impénitence finale. Puissiez-vous, Chrétiens, vous préserver de tous ces malheurs. Mais pour cela que faut-il faire ? c'est de quoi j'ai presentement à vous instruire, en vous proposant dans les Apôtres le modéle d'une sainte Communion. Appliquez-vous encore, s'il vous plaît, à cette seconde Partie.

Matth. c. 27.

Ce que j'appelle bonne & sainte Communion se réduit à cinq articles, où je me renferme : sçavoir, le soin de se préparer à la Commu-

SECONDE PARTIE.

nion, la pureté de conscience avec laquelle nous devons approcher de la Communion, les sentimens d'amour qui doivent accompagner la Communion, la ferveur qu'il y faut apporter; enfin les devoirs & consolans entretiens qu'on y peut avoir avec Jesus-Christ, & dont l'esprit & le cœur doivent s'occuper. Or voilà ce que nous voyons dans toute la conduite des Apôtres. Formons-nous sur ce modéle; étudions-en tous les traits; il n'y en a pas un qui ne nous convienne & qui ne puisse servir à notre édification.

Ce qu'il y a d'abord de remarquable dans les Apôtres, c'est leur diligence à préparer de bonne heure toutes choses pour cette Céne qu'ils devoient bientôt faire avec le Sauveur du monde. Ils n'attendent pas qu'il les y fasse penser; mais ils y pensent eux-mêmes, & ils préviennent sur cela ses ordres. *Accesserunt Discipuli ad Jesum*; ils vinrent à Jesus, dit l'Evangeliste, & de quoi lui parlerent-ils? de la Pâque qui s'avançoit & qu'il falloit dans peu célébrer : où voulez-

Matth. c. 26.

vous, Seigneur, que nous préparions cette Pâque? *Dicentes, ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* Leur attention marque là-dessus leur zéle, & fait voir combien ils souhaitoient de bien passer la fête solemnelle & de remplir dignement ce devoir de Religion. Dès que Jesus-Christ s'est expliqué à eux, & qu'il leur a prescrit les mesures qu'ils doivent prendre, ils agissent, & suivent de point en point & sans délai tout ce qui leur est ordonné. Ils entrent dans la ville, ils y rencontrent cet homme dont le Fils de Dieu a choisi la maison; ils s'adressent à lui & lui déclarent la volonté de leur Maître: c'est à vous que le Maître nous envoye, & nous vous signifions de sa part qu'il veut faire chez vous la Pâque, *Magister dicit, apud te facio Pascha.* Tous ensemble se transportent dans le Cénacle: ils y mettent tout en état, & n'oublient rien: *Et fecerunt Discipuli sicut constituit illis Jesus.*

Ibid. *Ibid.* *Ibid.*

Nous voici, mes Freres, à ce saint tems, où le même Seigneur, par

la bouche de ses Ministres, vous fait avertir qu'il veut venir à vous & dans vous; qu'il veut vous honorer de sa présence la plus intime, & faire de votre cœur son sanctuaire; qu'il veut lui-même par la Communion de son Corps & de son Sang être votre breuvage, votre aliment, votre Pâque, *Apud te facio Pascha.* Il vous le fait dire à tous, & il charge les Pasteurs de son Eglise de vous presser sur cela, de vous solliciter, de passer, s'il est nécessaire, aux menaces, & de vous dénoncer publiquement comme rebelles & deserteurs, si par un mépris formel ou par de frivoles excuses, vous refusez de vous rendre à ses invitations & à ses promesses. *Ite & dicite: Magister dicit, apud te facio Pascha.*

Or une ame fidelle a-t-elle besoin de ses avertissemens & de ses instances? Elle sçait de quel avantage il est pour elle de posseder son Seigneur & son Dieu. Frappée de sa grandeur & touchée de ses misericordes infinies, elle sçait ce que mérite l'inestimable bienfait dont il

a dessein de la gratifier. Elle sçait que mieux elle sera préparée, plus elle sera en état tout ensemble, & de rendre au sacré mystére l'honneur qui lui est dû, & d'en recueillir les fruits de grace qui y sont attachés. Elle sçait qu'une solide préparation demande du tems, & que la plus grande action du Christianisme n'est pas l'affaire d'une heure, où tout est précipité, & où l'esprit ne peut avoir un sens assez présent ni assez rassis. Que fait-elle donc? Elle use d'une sainte prévoyance. Elle ne remet point au jour même pour se disposer, mais elle l'anticipe de plusieurs jours. Comme les Apôtres elle va par avance consulter le Seigneur & sçavoir de lui de quelle maniere il veut être reçu : *Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* Comme ces Vierges sages de l'Evangile, bien avant que l'Epoux arrive, elle se fournit d'huile, elle tient sa lampe allumée, elle veille sur elle-même, afin que rien ne lui manque & qu'elle soit prête, quand le moment sera venu & qu'il faudra entrer dans

Matth. c. 25. la salle du festin : *Et quæ paratæ erant intraverunt cum eo ad nuptias.* Comme Madeleine, dès qu'elle apprend que Jesus-Christ est en marche pour la visiter & qu'il n'est pas loin, elle quitte tout pour aller au devant de lui & pour ne s'occuper que de lui : Joan. c. 11. *Ut audivit, surgit citò, & venit ad eum.* De-là cette loüable & salutaire pratique, quelque tems après la Communion, de se retirer de tout commerce avec le monde, de s'interdire toutes visites, toutes conversations inutiles, de se recüeillir au dedans de soi-même, de s'entretenir de bonnes lectures, de saintes réfléxions, de pieux exercices, de vaquer à la priere & d'implorer l'assistance du Ciel. C'est ainsi qu'on l'obtient, & c'est cette grace d'enhaut, qui selon la parole du divin Précurseur, ouvre les voyes à Jesus-Christ pour descendre dans nous & se communiquer à nous. Matth. c. 3. *Parate viam Domini.*

Ce n'est-là néanmoins encore qu'une préparation éloignée ; mais pour ne point perdre de vûë notre modéle

& pour en tirer une autre leçon également profitable, reprenons le texte sacré, & considerons toujours ce qui se passe à l'égard des Apôtres. Quel spectacle pour eux! quelle surprise! Au milieu de la Céne où ils mangent avec leur adorable Maître, il se leve, & se met en disposition de leur laver lui-même les pieds. Pierre surtout en est comme éperdu. Vous, Seigneur, s'écrie-t-il, vous à mes pieds! vous me les laver! non, jamais je ne le souffrirai. Sentiment que lui inspire la double vûë & de sa propre bassesse & de la dignité de ce divin Sauveur; mais sentiment que réprime tout à conp la réponse qu'il reçoit de Jesus-Christ même, & cette menace qu'il entend de sa bouche: Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi, & je n'en veux point avoir avec vous: *Si non lavero te, partem non habebis mecum.* Joan. c. 13.

Quoiqu'il en soit, mes Freres, du sens de ces paroles qui toucherent si vivement le Prince des Apôtres, & lui firent sitôt changer de lan-

gage, la préparation prochaine à l'auguſte Sacrement où l'Homme-Dieu, notre ſouverain Paſteur, ſe donne à nous, & tout imparfaits que nous ſommes, daigne s'unir avec nous; la préparation eſſentielle, je vous l'ai dit & vous le ſçavez, c'eſt la pureté de conſcience. Pureté de conſcience qui nous eſt ſi bien marquée dans cette cérémonie du lavement des pieds. Pureté de conſcience ſi convenable à ce myſtére de grace, où toute la ſainteté de Dieu même eſt renfermée. Pureté de conſcience ſans laquelle Jeſus-Chriſt nous fait entendre à nous-mêmes que nous ne pouvons participer à ſa Table, & qu'il nous compte comme ſéparez de lui & comme excommuniez: *Si non lavero te, partem non habebis mecum.*

C'eſt donc dans la juſte frayeur que cauſe à l'ame Chrétienne ce redoutable anathême, qu'elle employe d'abord tous ſes ſoins à ſe purifier, & que ſelon l'expreſſion du Prophete, elle va puiſer dans les ſources du Sauveur & au ſacré tri-

bunal de la Pénitence, les eaux salutaires qui doivent laver toutes ses taches. De-là cette épreuve solide qu'elle fait d'elle-même & de son état devant Dieu, ne se cachant rien, ne se flattant sur rien, & s'étudiant, non-seulement à connoître toutes ses chutes, mais à en découvrir les principes, pour y appliquer les remédes. De-là cette recherche exacte des moindres fautes, ne voulant pas qu'il en reste jusqu'aux plus légers vestiges, & ne craignant rien plus que de porter à l'Autel du Seigneur quelque flétrissure qui puisse blesser ses yeux & diminuer le cours de ses graces. De-là ces sentimens de repentir si vifs & mille fois redoublés, reconnoissant toutes ses injustices, s'humiliant de toutes ses foiblesses, détachant son cœur de toute affection dereglée, & jurant à Dieu une fidélité éternelle. De-là ces vœux qu'elle adresse au Ciel comme David, pour engager Dieu à l'aider, à l'éclairer, à exciter de plus en plus sa douleur : *Ampliùs lava me ab iniquitate meâ* : si je ne Ps. 50.

suis pas encore, Seigneur, dans une disposition aussi pure que vous le voulez, je vous la demande. Donnez-moi, mon Dieu, donnez à mes yeux des larmes assez abondantes pour pleurer tout, & assez ameres pour réparer tout. De-là cette sainte inquiétude d'une conscience timorée, sans néanmoins s'abandonner au trouble d'une conscience scrupuleuse, disant à Jesus-Christ ce que lui disoient les Apôtres : *Numquid ego sum* ? Ah ! Seigneur, le crime de Judas ne se renouvelle que trop au milieu même de votre peuple. Ce malheureux disciple n'a que trop d'imitateurs, & ne serois-je point de ce nombre ? Car qui peut compter avec assûrance d'être en grace auprès de vous & digne de votre amour ? Cette pensée, mon Dieu, m'épouvante ; & c'est à vous-même que j'ai recours pour me garder d'une si affreuse prophanation. *Numquid ego sum* ? Moi, Seigneur, moi sacrilege ! Non, mon Dieu, vous ne le permettrez jamais : car vous voyez que je ne veux point l'être, & com-

Matth. c. 26.

bien je redoute de l'être. Dans cette confiance j'irai à vous, & vous me recevrez. Après avoir usé de toute la vigilance & pris toutes les mesures nécessaires, je me reposerai sur vous de tout le reste &, vous suppléerez par votre misericorde à mon indignité.

Elle y va en effet, Chrétiens, mais avec quel desir, avec quel amour? Troisiéme disposition plus parfaite, &dont les Apôtres nous doivent encore servir d'exemple. Que fut-ce autre chose que leur attachement à la sacrée personne du Fils de Dieu qui les plongea dans cette désolation extrême où il tomberent tous, au moment qu'ils apprirent ce qui se tramoit contre le plus aimable Maître, & qu'ils sçûrent qu'un d'eux seroit l'agent & le ministre d'une si noire conjuration? Hors Judas, y en eût-il un seul à qui cette nouvelle ne déchirât le cœur? *Contristati singuli.* Si leur amour eût été moins ardent, eussent-ils été si abattus, si contristés, si agités? Eussent-ils fait tant de perquisitions, & eussent- *Ibid.*

ils marqué tant d'indignation ? Or je dis que c'eſt ce même amour qui brûle l'ame dévote & ſolidement pieuſe, en approchant de l'Autel & y cherchant le céleſte Epoux. C'eſt l'amour qui l'attire à lui, c'eſt l'amour qui la retient auprès de lui & avec lui, & c'eſt dans ce myſtére d'amour que s'allume toujours de plus en plus ſon amour pour lui.

Il eſt vrai qu'elle peut être encore conduite par d'autres motifs; que dans cette Communion Paſchale, elle peut avoir en vûë le précepte de l'Egliſe & l'édification publique ; que dans les autres tems de l'année, exempte d'une obligation rigoureuſe, elle peut avoir égard à ſes propres avantages & aux interêts de ſon ſalut ; qu'elle peut ſe propoſer les mérites infinis & les treſors de graces renfermés dans le Sacrement ; mais l'amour ne s'arrête point à tout cela. Parlons plus juſte, & diſons mieux : l'amour ſans s'y arrêter préciſément & ſans même y faire de réfléxion expreſſe, embraſſe tout cela, parce qu'il eſt

comme le centre où tout se rapporte & tout est compris. Amour de reconnoissance, où l'ame comblée & comme accablée des dons immenses & des bienfaits de son Dieu, s'efforce au moins de lui rendre une partie de ce qu'elle lui doit, en se donnant à lui & lui consacrant tout ce qu'elle est. *Dilectus meus mihi & ego illi.* Cant. 2. Amour de bienveillance, où l'ame non contente de se dévoüer elle-même toute entiere à son bien-aimé, voudroit encore lui attirer les hommages de tout l'univers & lui attacher tous les cœurs. *Omnes gentes servient ei.... & adorent eum omnes fines terræ.* Ps. 71. Amour de complaisance où l'ame perçant au travers du voile qui le couvre, & contemplant les perfections ineffables & innombrables de son Sauveur, en conçoit une idée qui la ravit, qui la transporte hors d'elle-même. *Dilectus meus candidus, electus ex millibus.* Cantic. c. 5. Amour de desir & d'une sainte concupiscence, où l'ame dégagée de tout autre objet, soupire affectueusement & incessamment après son souverain

bien, & se sent dévorée comme d'une faim & d'une soif qui la consume.
Ps. 61. *Sitivit in te anima mea.* Amour de confiance, où se voyant sujette à tant de miseres, environnée de tant de pieges, attaquée de tant d'ennemis, l'ame établit dans le sang de l'Agneau dont elle va se nourrir, toute son espérance & toute sa
Ps. 22. sûreté. *Parasti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me.* Car c'est ainsi que pense l'amour ; c'est ainsi qu'il s'exerce, & qu'il agit.

Après cela serons-nous surpris de cette ferveur dont une ame est toute embrasée ? quatriéme disposition qui suit de l'autre : & n'est-ce pas de ce même feu que fut animé saint Pierre, lorsqu'au sortir de la Céne & dans ce long discours que fit le Sauveur du monde à ses Disciples, leur annonçant son départ, ce Prince des Apôtres voulut sçavoir où il alloit, résolu de l'accompagner, quelque
Joan. c. 13. part que ce fût : *Domine, quò vadis ?* lorsqu'il témoigna là-dessus tant de résolution, & qu'il s'étonna que Jesus-Christ parût se défier de sa con-

ſtance ; *Quare non poſſum te ſequi modò ?* lorſqu'il proteſta ſi hautement qu'il étoit prêt de donner ſa vie pour ſon Maître : *Animam meam pro te ponam.* Que ne voudroit-on pas en effet ſacrifier à Dieu dans une Communion, où le cœur ſe laiſſe emporter aux ſaints mouvemens de la grace qui le poſſede & qui l'entraîne ? Eſt-il un effort, eſt-il une victoire qui lui coûte ? C'eſt-là que les premiers Chrétiens prenoient cet eſprit du martyre, qui les préparoit à ſoutenir toute la fureur des tyrans, & à braver toutes les horreurs de la mort. Aux approches de cette Table où ils recevoient l'Auteur de la vie, & dans la fraction de ce Pain des forts qui leur ſervoit d'aliment, leur viſage s'allumoit, leurs yeux s'enflammoient, tous leurs ſens ſe réveilloient & ſe ranimoient. Que n'étoient-ils point en état d'exécuter ? Ibid. Ibid.

Et tel eſt le miracle qu'opére la vertu toute-puiſſante du divin Myſtére, quand on y veut répondre, & qu'on n'y met point d'obſtacle. Il nous éleve au-deſſus de toutes les foibleſ-

ſes de la nature, au-deſſus de nous-mêmes. On eſt déterminé à tout, & ſans tomber dans la même préſomption que Pierre, cet Apôtre d'ailleurs ſi fidéle à Jeſus-Chriſt, & ſi zélé pour ſa perſonne, on dit comme lui: *Animam meam pro te ponam.* Que voulez-vous de moi, Seigneur? faites-le moi connoître, & rien, fût-ce mon ſang, ne vous ſera refuſé. On le dit, & parce qu'une promeſſe vague & trop générale demeure ſouvent ſans conſéquence dans la pratique, on en vient au détail. On ſe conſulte ſoi-même, & on ſe rend compte à ſoi-même de ſoi-même.

On ſe reproche cet eſprit d'intérêt dont on ſe laiſſe trop dominer, cette vaine gloire dont on ſe laiſſe trop enfler, cet amour propre & ce ſoin de ſon corps dont on ſe laiſſe trop occuper. On ſe reproche cette diſſipation où l'on vit, ces viſites trop fréquentes où l'on perd le tems, ces converſations trop libres & trop ſatyriques où l'on bleſſe ſi aiſément & peut-être ſi griévement la charité.

On

On ſe reproche ces tiedeurs dans le ſervice de Dieu, ces négligences à l'égard de certains devoirs de ſa profeſſion, ces omiſſions habituelles de la priere, de l'aumône, des œuvres Chrétiennes. Chacun ſçait ce qu'il peut y avoir à corriger & à reformer dans ſa conduite, & voilà ce qu'on reconnoît : mais voilà en même-tems ce que l'on ſe propoſe de changer & à quoi l'on eſt réſolu de mettre ordre. Et parce que cette réformation, que ce changement a ſes difficultés, & quelquefois de grandes difficultés, c'eſt-là que la ferveur ſe déploye par avance, & qu'elle nous prépare à triompher de tous les obſtacles. Hé! que voudrois-je épargner pour un Dieu ſi liberal & ſi magnifique envers moi? Qui me ſéparera de lui? Sera-ce le monde, le reſpect humain, le dégoût, l'ennui, la crainte, la tribulation? Quoique ce ſoit, j'oſe dire que rien ne m'éloignera de ſes voyes, ni ne me détachera de ſes ſaintes volontés : *Animam meam pro te ponam.* Ce n'eſt pas que je faſſe fonds ſur moi-même,

ni que j'ignore quelle eſt mon inconſtance naturelle & la fragilité de mon cœur : mais ſi je ne puis rien par moi-même, que ne puis-je point dans le Dieu qui veut bien être la nourriture de mon ame & ſon ſoutien ? Armé de ce ſecours, la mort même ne m'étonnera pas. *Animam meam pro te ponam.*

Une telle ferveur n'eſt pas ſans recompenſe, & l'onction interieure que Dieu fait couler dans les ames ainſi diſpoſées, leur donne aſſez à connoître combien le Seigneur agrée leurs ſentimens & quelles conſolations elles en doivent attendre. Onction toute divine & toute ſemblable à celle que goûtoit le bien-aimé Diſciple ſaint Jean, lorſqu'à la Céne il repoſoit tranquillement ſur la poitrine de Jeſus-Chriſt. *Erat ergò recumbens unus ex Diſcipulis in ſinu Jeſu.* C'étoit un ſommeil, mais tout myſtérieux. Sans les accens de la voix, le Maître & le Diſciple s'entretenoient dans le langage le plus intelligible & le plus intime. De ſçavoir ce qu'ils ſe diſoient mutuellement, ce qu'ils ſe

Joan. c. 13.

répondoient, ce sont des secrets qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Il y a une parole du cœur que le cœur seul entend, mais que la bouche ne peut exprimer ; & ce sont ces dévots & consolans entretiens dans la communion, qui font la derniere occupation de l'ame, & qui achevent de la perfectionner. La langue est muette & ne prononce rien, la tête est panchée vers la terre, les yeux modestement baissez, tout l'exterieur composé, & recueilli : mais que ce silence parle efficacement, & qu'il dit de choses ! de quelles douceurs un cœur est-il inondé ? Quelles impressions reçoit-il de la divinité même actuellement & réellement présente ? Quels élancemens vers Jesus-Christ, & quel repos en Jesus-Christ ! Car le même salut que porta ce Sauveur d'Israël dans la maison de Zachée le publicain, la même paix, il la porte encore plus abondante dans une ame chrétienne où il vient faire sa demeure. *Hodiè salus huic domui facta est.* Luc. c. 9.

Je sçai comment les prophanes

traitent ces opérations de la grace & toutes ces consolations spirituelles : mais qu'ils se souviennent que des gens du monde & du grand monde, des gens qui pendant de longues années se sont permis tous les plaisirs des sens, après être revenus à Dieu de bonne foi & s'être adonnés aux pratiques d'une pieté solide, ont cent fois reconnu, & confessé hautement, qu'ils trouvoient à la Communion un goût plus exquis que tout ce que le siecle avoit jamais eû pour eux de plus délicieux. De prétendre que ce n'est qu'imagination, c'est de quoi l'on ne peut guéres les soupçonner, puisque depuis leur retour, ce sont au contraire des gens beaucoup plus raisonnables qu'ils ne l'étoient, plus équitables, plus éclairés, plus circonspects dans toutes leurs démarches & plus attentifs sur tout ce qui se passe au dedans d'eux-mêmes. Du reste il leur importe peu de quelle maniere en juge le monde, & comment il s'en explique. Ce qu'ils sentent, ce qu'ils éprouvent à la sainte

Table, n'en eſt pas moins doux, ni moins touchant. Et il ne tient qu'à nous, mes chers Auditeurs, de le ſentir nous-mêmes & de l'éprouver.

Il faut après tout convenir que ces goûts, que ces conſolations ſi vives & ſi pénétrantes viennent plus de Dieu que de nous-mêmes. Il faut encore avouer que Dieu ne les donne pas toujours; qu'il a ſes deſſeins en les refuſant à certaines ames & en certains tems; qu'elles ne ſe doivent pas croire pour cela abſolument délaiſſées, & que cette ſéchereſſe qu'elles ſçavent ſupporter avec patience, ſert plûtôt à relever le merite de leur Communion, qu'à lui rien ôter de ſon prix. Mais d'ailleurs il eſt également vrai que Dieu ſe communique avec d'autant plus de liberalité, que les diſpoſitions du cœur ſont plus ſaintes. Car vous aimez, Seigneur, la ſainteté, étant vous-même la ſainteté eſſentielle & éternelle. Aidez-nous à l'acquerir, afin qu'au milieu de nous nous puiſſions vous préſenter une place digne de vous. Vous ne l'occuperez pas en

vain ; mais bien-tôt nous apprendrons quel hôte nous aurons reçû, & de quels dons il est l'auteur & le dispensateur. Que pas un ne nous échappe, Seigneur, & que rien ne soit perdu pour nous d'un aussi grand jour, d'un jour aussi heureux que la Pâque. C'est vous qui l'avez fait, ce jour : *Hæc dies quam fecit Dominus.* C'est votre jour & le nôtre. Votre jour où vous devez ressusciter en nous ; & le nôtre, où par l'union la plus étroite avec vous, nous devons avoir le gage le plus assûré de cette resurrection glorieuse que nous esperons à la fin des siécles, & qui nous mettra en possession de la souveraine beatitude où nous conduise, &c.



SERMON
POUR
LA CEREMONIE
DE LA CÈNE.

Sur l'Humilité Chrétienne.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita & vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que vous m'avez vû faire. En saint Jean ch. 13.

SIRE,

DEpuis que le Ciel a placé Votre Majesté sur le Trône, elle a fait voir dans plus d'une guer- *Louis Quatorziéme.*

re ce que peut l'exemple d'un Prince belliqueux, qui ſe montrant à la tête de ſes armées, partage avec ſes troupes le péril, & aſſûre par ſa préſence le ſuccès de ſes glorieuſes entrepriſes. Quand elle a voulu rendre la paix aux nations ennemies, après les avoir abatuës par la force victorieuſe de ſes armes & par la rapidité de ſes conquêtes, elle a fait voir ce que peut l'exemple d'un Prince pacifique, qui par une généroſité toute royale, ſçait ſe relâcher de ſes droits les plus inconteſtables, & réünir toute l'Europe dans des traités dont il a lui-même formé le projet & reglé les conditions. Maintenant que ſous ſa puiſſante protection, & ſous ſon régne, le plus éclatant qu'ait vû la France, nous joüiſſons d'un repos d'autant plus doux que nous l'avons plus ardemment deſiré, & d'autant plus tranquille que les Peuples voiſins de ſes Etats ſont moins en pouvoir de le troubler. Elle fait voir tous les jours ce que peut l'exemple d'un Prince juſte & ſage, qui maître de lui-même devient maître de tous

les cœurs de ses sujets ; & qui aimant l'ordre, est le plus fidéle à s'y soumettre, & travaille sans relâche à l'établir dans toute l'étenduë de son Empire.

Ces vertus, SIRE, n'étoient pas après tout inconnuës aux Héros de l'Antiquité. Le paganisme a eu des Princes conquerans, des Princes débonnaires & pacificateurs, des Princes éclairés, sçavans dans la politique du siécle, & versés dans l'art de gouverner avec équité & avec prudence. On a reconnu dans eux toutes ces qualités, on les a relevées par de magnifiques éloges ; & s'ils n'ont pas eû l'avantage de les porter aussi loin que Votre Majesté, du moins ont-ils eû le bonheur de lui en tracer les premieres idées & de lui en fournir de grands modelles.

Mais, SIRE, la vertu que vous venez ici pratiquer au milieu de votre Cour & sous ses yeux, n'est point de ce caractére. C'est une vertu toute chrétienne, dont les payens ont ignoré jusqu'au nom, & c'est pour

cela même qu'elle est plus digne d'un Prince Chrétien & du Fils aîné de l'Eglise. Cette humilité modeste parmi tout ce qui fait la grandeur du monde, cette humilité sans faste avec tout ce qui peut inspirer le faste & enfler le cœur, cette humilité, dis-je, qui paroît en votre Personne sacrée, est au-dessus de la nature & plus qu'humaine; & pour la persuader d'une maniere efficace, j'ai crû pouvoir ajoûter à tant d'autres motifs tirés du fonds de la Religion, un exemple aussi édifiant & aussi touchant que celui de Votre Majesté.

En effet, l'orguëil qui nous est si naturel, forme dans nous deux obstacles à la pratique de l'humilité chrétienne. Car en premier lieu, dès que nous nous trouvons dans l'élevation, l'orguëil nous fait envisager les pratiques de l'humilité chrétienne comme les devoirs qui ne nous regardent point, & dont nous nous croyons dispensés par le rang que nous tenons dans le monde. En second lieu, lors même que l'on s'y croit obligé en vertu de sa Religion,

& qu'on est persuadé qu'en matiére de loix, l'Evangile ne met nulle distinction entre les Grands & le peuple, du moins l'orguëil nous oppose l'usage du monde, & nous représente tous ces exercices de l'humilité chrétienne comme impratiquables. Trompeuses illusions d'un orguëil mondain qui nous aveugle, & vains prestiges que je pourrois, & que je devrois, ce semble, détruire par les seuls principes de la foi & le seul exemple du divin Maître qui nous a dit en s'humiliant : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ita & vos faciatis.* Mais outre cet exemple supérieur & au-dessus de tout, & sans affoiblir en aucune sorte l'impression qu'il doit faire sur nos cœurs, je sçai que d'homme à homme il y a encore certains exemples dont la Religion même veut que nous nous servions pour achever de nous convaincre, & qu'en cela consiste l'édification que nous recevons les uns des autres. Or tel est l'illustre exemple qu'expose à notre vûë la cérémonie de ce jour. Voici en deux mots comment il léve

les deux obstacles que j'ai marqués. C'est un Roi & le premier des Rois de la terre qui s'humilie : il n'y a donc point de rang si élevé, qui nous dispense de pratiquer l'humilité chrétienne : ce sera la premiere Partie. C'est au milieu du plus grand monde & devant la plus florissante Cour que ce religieux Monarque s'humilie : il n'y a donc point de respect humain ni d'usage du monde que nous puissions alléguer comme une raison de ne pas pratiquer l'humilité chrétienne, ce sera la seconde Partie. Quelle gloire, SIRE, pour la Religion, de voir ces deux importantes vérités confirmées par votre exemple : & quelle gloire en même-tems pour Votre Majesté, de servir ainsi d'organe à l'Esprit-Saint pour les imprimer dans nos ames ! Elles vont faire l'une & l'autre tout le sujet de ce Discours, après que nous aurons imploré le secours de la plus humble des Vierges. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Grands ont crû, qu'à l'égard même de la loi de Dieu, ils devoient être distingués, & qu'il y avoit pour eux des privileges qui les tiroient de l'ordre commun & les séparoient de la multitude. Comme leur pouvoir les met à couvert des loix humaines, dont ils sont les maîtres, ou par une autorité légitime & souveraine, ou par un crédit sous lequel on plie, & qui engage à les ménager, ils se sont aisément laissé prévenir de cette fausse persuasion, que la loi de Dieu devoit fléchir elle-même sous le poids de leur grandeur, & ne les pas confondre avec le peuple dans les mêmes obligations. Erreur la plus mal fondée, & la plus contraire aux maximes de la Religion que nous professons, puisqu'elle nous apprend qu'il n'y a qu'une loi, comme il n'y a qu'un Dieu, seul indépendant & seul tout-puissant; que s'il y a des Maîtres, des Grands dans le monde, c'est le Seigneur qui les a faits, & qu'ils ne sont tels que par rapport

aux hommes qu'il lui a plû de leur assujettir, mais non par rapport à lui-même, devant qui toute Principauté est anéantie & qui s'appelle le Roi des Rois : *Rex regum, & Dominus dominantium.* D'où il s'ensuit que sans exception toute créature, & par consequent tout homme, quel qu'il soit, doit à ce suprême Legislateur le culte d'une dépendance entiere, & d'une religieuse & parfaite obéïssance.

1. *Tim.* c. 6.

Or si cela est vrai, comme il l'est incontestablement & en général, à l'égard de tous les articles de la loi divine, j'ose ajoûter qu'en particulier il est encore plus vrai au regard des pratiques d'humilité qui nous sont marquées dans l'Evangile. Car je prétends que les Grands, à raison de leur état, y sont même specialement & plus étroitement obligés, pourquoi ? parce qu'ils en ont plus besoin que les autres & qu'elles leur sont plus nécessaires. Je dis plus nécessaires, pour tempérer cette pompe qui les environne & dont la splendeur est si propre à les éblouïr ; plus nécessaires, si je puis m'exprimer de

la ſorte pour leur ſervir de contre-poiſon contre ces flateries, contre ces éloges, contre cet encens & ces adorations perpetuelles qu'ils reçoivent, & dont il leur eſt ſi ordinaire de ſe laiſſer infatuer l'eſprit & corrompre le cœur; plus néceſſaires pour les contenir dans les bornes d'une ſage retenuë, en les rapprochant du reſte des hommes, & pour les empêcher de s'évanoüir en de vaines idées & de préſomptueux ſentimens, où il eſt ſi fort à craindre qu'ils ne s'oublient eux-mêmes & qu'ils ne s'égarent; plus néceſſaires enfin pour les tenir dans une ſoumiſſion reſpectueuſe envers Dieu, en les faiſant ſouvenir du néant d'où il les a tirés, & du néant où il peut encore, malgré leur grandeur, les réduire quand il voudra, & de la maniere qu'il voudra.

Cependant, quelque ſolides que ſoient toutes ces raiſons, il faut avoüer qu'elles peuvent perdre beaucoup de leur force, à moins qu'elles ne ſoient ſoutenuës par l'exemple, & par un exemple du premier or-

dre. Sans cela on reconnoît assez dans la spéculation qu'il faut s'humilier ; qu'en quelque dégré d'élevation que l'on se trouve par le choix de la Providence, on ne doit point s'en prévaloir ; que de soi-même on n'est rien, & qu'on doit toujours avoir présente la vûë de sa propre foiblesse. Belle morale, & spécieux discours où l'on s'arrête, & où l'on déploye toute son éloquence ! Mais dès qu'il s'agit de la pratique, & qu'après avoir débité des maximes si raisonnables, il est question d'en venir à l'effet, c'est-là, Chrétiens, que tous les raisonnemens échoüent, & que cette philosophie commence à se démentir. Les prétextes naissent en foule pour faire valoir sa condition & les avantages qu'on prétend y être attachés. Dans la dignité dont on est revêtu, dans la place que l'on occupe, dans le nom que l'on porte, on imagine autant d'impossibilité dont on s'autorise & autant d'obstacles insurmontables. Quoiqu'on vous représente, les réponses ne vous manquent pas ; &

quoiqu'on vous oppose, vous sçavez bien y parer ou l'éluder. Que reste-t-il donc ? c'est de vous convaincre par le témoignage des yeux ; c'est-à-dire, de vous faire voir un de ces grands exemples, qui sans autre preuve qu'eux-mêmes, & par la voye la plus courte, répondent à toutes les difficultés, renversent toutes les excuses, forment une démonstration qui ne souffre point de replique, & dont nul orguëil ne peut se défendre.

Or c'est justement pour cela que le Fils de Dieu voulant guérir l'orguëil de l'homme, n'y a point employé de reméde plus puissant, que de s'abaisser lui-même & de s'anéantir en se faisant homme. Du Trône de sa gloire il est descendu dans l'abîme de notre misere : & tout Dieu qu'il étoit, il a voulu se montrer à nous sous la forme d'un esclave, pourquoi ? afin que tout homme mortel apprît à ne se glorifier de rien ; je dis plus, afin que tout homme comprît qu'il n'est rien de si vil en apparence & de si abjet,

qui dans les régles de l'humilité évangelique ne lui puisse convenir, malgré tous les droits de la naissance & toutes les prérogatives de la condition. *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.*

Philip. c. 2.

C'est pour cela que le même Sauveur du monde, voulant toujours, tant qu'il a vêcu sur la terre, nous rendre cette vertu plus sensible, s'est exercé dans une pratique continuelle de l'humilité. Sans égard à la noblesse de son humanité sainte, honorée de l'alliance la plus étroite avec le Verbe Eternel, à quelles humiliations ne l'a-t-il pas exposée? N'a-ce pas été, si j'ose user de cette expression, comme l'instrument dont il s'est servi, pour essuyer toutes les ignominies & tous les opprobres, & pour pouvoir nous dire: Apprenez de moi, qui que vous soyez, non-seulement que je suis doux, mais humble de cœur, que vous devez l'être vous-même. *Discite à me quia mitis sum & humilis corde.*

Matth. c. 11.

C'est pour cela qu'en ce saint jour & en cette derniere Céne où il avoit

rassemblé tous ses Apôtres, & où il vouloit leur imprimer plus fortement que jamais dans le cœur les maximes fondamentales de la loi qu'il étoit venu nous enseigner, il se prosterne devant eux & leur rend de tous les services le plus bas & le plus humiliant. Quel spectacle ! & si l'Evangeliste ne nous en avoit pas instruits, qui le croiroit & qui l'imagineroit ? Le Seigneur aux pieds de ses sujets, le Maître aux pieds de ses disciples, JESUS-CHRIST aux pieds des Apôtres ! Est-ce qu'il oublie sa souveraineté & sa puissance ? Au contraire, c'est qu'il s'en souvient, & le Texte sacré nous le marque en termes formels. Ecoutez, Grands du siécle, & profitez de cette leçon. *Sciens quia omnia dedit ei Pater in* *Joan. c. 13.*
manus : parce que cet Homme-Dieu sçait que son Pere lui a mis toutes choses dans les mains, c'est-à-dire, que ce Pere céleste lui a donné un pouvoir universel & absolu de tous les êtres créés, visibles & invisibles.. *Et quia à Deo exivit* : parce qu'il *Ibid.*
sçait quelle est de toute éternité son

origine, & que c'eſt du ſein même de Dieu qu'il eſt ſorti, vrai Dieu
Ibid. lui-même. *Et ad Deum vadit* : parce qu'il ſçait qu'il va bien-tôt remonter au Ciel, pour être couronné comme Roi de gloire, & pour y prendre ſéance à la droite de Dieu: que fait-il ? Si vous me demandez ce qu'il devroit faire ſelon nos vûës humaines, ce ſeroit d'exiger de ces Diſciples à qui il annonce un départ ſi glorieux, de nouveaux hommages & de nouvelles adorations. Mais que ſes vûës ſont différentes des nôtres! Suivons l'Evangile; & après ce prélude ſi magnifique, voyons agir ce Fils unique du Dieu vivant. Il ſe léve,
Ibid. *Surgit à cœnâ.* Il quitte ſes vête-
Ibid. mens, *Et ponit veſtimenta ſua.* Il prend un linge qu'il met devant lui,
Ibid. *Et cùm accepiſſet linteum, præcinxit ſe.* Il verſe enſuite de l'eau dans un baſſin, & il commence à laver les pieds des Apôtres, qu'il eſſuye avec
Ibid. le linge dont il eſt ceint. *Deindè mittit aquam in pelvim, & cœpit lavare pedes Diſcipulorum, & extergere linteo quo erat præcinctus.* Voilà encore

une fois les conséquences qu'il tire de la connoissance qu'il a de son souverain être & de son pouvoir tout divin ? *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus.* Voilà le motif de ce prodigieux abaissement où il eut dessein de confondre tous les prétextes de qualité, de grandeur, de prééminence dont on voudroit se servir contre un des exercices de la Religion les plus essentiels, qui est celui de l'humilité. *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ita & vos faciatis.* *Ibid.*

Cet exemple sans doute, Chrétiens Auditeurs, est plus que suffisant pour des fidéles remplis des grandes idées de la foi, & accoutumez à se conduire par ses lumieres. Dès qu'elle leur fait voir un Dieu-homme, rendant à Dieu son Pere, par l'humiliation la plus profonde, un témoignage si solemnel de sa dépendance, *Sciens quia omnia dedit ei Pater*; il n'est personne qui de-là n'apprenne, ou ne doive apprendre, à trembler sous la majesté & la toute-puissance du Très-Haut. Mais je l'ai dit, &

ne perdez pas, s'il vous plaît, ma pensée : j'ai dit & je le repete, qu'il a été de la providence & de la bonté divine d'aider encore notre foiblesse, par la vûë de certains objets qui nous frappent, & qui présentez plus sensiblement à nos yeux, contribuent à rallumer notre zéle & à nous inspirer une ardeur toute nouvelle. Ce sont des secours que la grace de JESUS-CHRIST prend soin de nous ménager, & à qui elle donne toute leur force & toute leur efficace. Ainsi, pour rendre plus intelligible aux Grands mêmes du monde, les saintes maximes qu'il nous a tracées, & les régles qu'il nous a prescrites sur une vertu qu'ils ne croyent pas pouvoir compatir, ni avec la splendeur de leur origine, ni avec l'éminence de leur rang, que fait le Seigneur? il leur en fait voir la pratique au milieu de la Cour. Il emprunte, si je l'ose dire, toute la Majesté Royale, & la leur représente abaissée aux pieds des pauvres, & profondément humiliée. Il leur propose le plus grand des Rois, sous

la forme d'un serviteur, *Formam servi accipiens*, & il le leur montre dans l'exercice actuel & volontaire du ministére le plus vil par lui-même & le plus méprisable. Car voilà ce qui nous est présent & visible en ce saint lieu.

C'est-là qu'inspiré d'enhaut & conduit par l'esprit de Dieu qui le guide, se produit devant nous un Roi, & quel Roi? Vous le connoissez, Messieurs, & parmi les peuples étrangers & les plus reculés, où n'a pas pénétré le bruit de ses haut-faits, & où la gloire de son nom ne s'est-elle pas répanduë? Un Roi revêtu de toute pompe & de toute la magnificence du siécle; toujours sage dans ses conseils, toujours éclairé dans ses vûës, toujours élevé dans ses sentimens, toujours juste dans ses prétentions, toujours heureux dans ses entreprises. Un Roi que la victoire accompagne ou suit par tout; à qui chaque année donne un nouveau lustre par de nouveaux exploits, & dont le pouvoir & la domination s'étend sans cesse, à mesure que s'étendent par de justes ac-

croissemens, les limites de son Empire. Un Roi le modéle des Rois. Tel est, dis-je, le religieux & glorieux Prince, que cette pieuse cérémonie fait ici paroître pour notre instruction. Tant de qualités brillantes, tant de titres d'honneur que lui ont acquis les plus héroïques vertus, ne l'éblouïissent point. Plein de l'Evangile au milieu de tant de prospérités humaines, il se souvient qu'il est Chrétien & Très-Chrétien, qu'il est Fils de l'Eglise & son Fils aîné. Sans donc s'évanoüir en de présomptueuses idées, ni se laisser emporter aux vaines enflures d'un faste payen, il s'applique à lui-même, ce que remontroit si solidement & si saintement le Sauveur des hommes à de simples pécheurs, qui étoient ses Apôtres. Car, leur disoit-il, les Rois des nations ne se plaisent qu'à exercer leur souveraineté & à gouverner en maîtres : *Reges gentium dominantur eorum.* Fiers de leur autorité, ils ne sont communément occupés qu'à goûter la douceur flateuse des beaux noms

Luc. C. 22.

noms qu'on leur donne & des magnifiques éloges dont on les encense : *Et qui potestatem habent, benefici vocantur.* Mais pour vous, & pour tous ceux qui, comme vous, dans la succession des tems, embrasseront ma doctrine & professeront ma loi, il n'en doit pas être de même : *Vos autem non sic.* Et au contraire, quel est mon esprit & le point le plus essentiel de ma morale ? c'est que le plus grand parmi vous, se rende semblable au plus petit, *Qui major est in vobis, fiat sicut minor* ; c'est que celui à qui la premiere place est dûë pour être servi, se mette dans l'état de celui qui sert : *Et qui præcessor est, sicut ministrator.*

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Le voilà, Chrétiens, cet état où se réduit le plus fidéle & le plus puissant Monarque. C'est ainsi qu'il se conforme à l'oracle, & qu'il accomplit la parole du Dieu qu'il adore en esprit & en vérité. Il sçait que si le Ciel l'a élevé au-dessus des autres hommes, & l'a separé de la masse commune par rapport aux divers dégrés & aux distinctions du mon-

de, nous ſommes tous à l'égard de la ſanctification de l'ame & des vertus chrétiennes, dans le même rang; qu'il n'y a point pour le Roi une autre Religion, un autre Evangile à pratiquer que pour le ſujet, comme il n'y a ni un autre ſalut ni une autre fin derniere à eſperer. Il le ſçait; & de-là concluant de quel prix & de quelle obligation eſt pour lui-même cette humilité ſi néceſſaire & ſi recommandée, il vient ſatisfaire à ce devoir: auſſi content de s'abaiſſer devant les pauvres de Jeſus-Chriſt & de l'honorer dans leurs perſonnes, que d'être aſſis ſur le Trône, & d'y faire éclater toute la gloire de ſon Regne.

Après cela uſons de toutes les fauſſes raiſons que l'orgueil peut nous ſuggerer: y en a-t-il une qui ne cede à la force d'un tel exemple? Car que dirons-nous, que pourrons-nous alléguer? Sera-ce la nobleſſe du ſang d'où nous ſortons? Sera-ce l'excellence du caractére que nous portons? Sera-ce la dignité de la place que nous occupons? Sera-ce l'importan-

ce des ministéres que nous occupons ? A tous ces prétextes la réponse la plus décisive & la plus prompte, ce sont les paroles du Fils de Dieu à ses Apôtres après cette Céne dont nous solemnisons la mémoire. Paroles que je ne mettrai point dans la bouche du Prince dont nous admirons ici la Religion : mais pourquoi ne me seroit-il pas permis d'en prendre le sens ; & gardant toute la proportion convenable, pourquoi n'en pourrois-je pas former un raisonnement assez naturel & assez juste ? Car, disoit le Sauveur du monde, vous m'appellez votre Maître, & vous dites bien, puisque je le suis : *Vos vocatis me, Domine, & bene dicitis ; sum etenim.* *Joan c. 13.* Or vous sçavez ce que je viens de faire ; vous en avez été témoins : *Scitis quid fecerim.* Si donc, concluoit-il, moi votre Seigneur, moi *Ibid.* votre Maître, je vous ai lavé les pieds, ne devez-vous pas en user de même, & vous rendre les uns aux autres le même office. *Si ergo ego lavi pedes, Dominus & magister, & vos debetis alter alterius lavare pe-* *Ibid.*

des. Souffrez, Chrétiens, que je tire en quelque maniere une pareille conſéquence, ſans que ce ſoit à beaucoup près d'un principe auſſi relevé ni auſſi ſacré. Je ſçai l'eſſentielle & infinie différence qu'il doit y avoir de puiſſance à puiſſance & de maître à maître. Je n'ignore pas, à Dieu ne plaiſe, la diſtinction que je dois faire d'une grandeur divine & d'une grandeur humaine, d'une grandeur primitive, abſoluë, & la ſource de toute autre grandeur, & d'une grandeur émanée, communiquée, ſubordonnée. Mais après tout cette grandeur humaine, toute humaine qu'elle eſt, ne laiſſe pas de donner au Maître qui s'en trouve revêtu, un caractére particulier, & à ſes exemples une vertu propre & ſpéciale. D'où il s'enſuit qu'en vous le propoſant dans l'exercice d'humilité qu'il pratique aujourd'hui, j'ai quelque droit de vous dire : *Vos vocatis Domine, & benè dicitis*; vous le traitez de Maître, & vous avez raiſon, puiſqu'il l'eſt par l'ordre du Dieu Tout-puiſſant qui l'a choiſi pour vous

commander. Vous le reconnoissez tel ; mais en le reconnoissant, instruisez-vous : car voilà pourquoi vous êtes spectateurs de ce qu'il fait devant vous & à votre vûë. En effet, quand le Souverain même à qui la Providence vous a soumis, donne au suprême Auteur de son être une marque si authentique & si éclatante de sa sujettion, ne devez-vous pas en cela l'imiter ? Ne devez-vous pas dans les rencontres rendre au même Seigneur de l'univers, & par la même humilité les mêmes hommages ? *Et vos debetis*. C'est-à-dire, ne devez-vous pas au moins dans le Temple de ce Dieu vivant & devant son Tabernacle, vous prosterner humblement, & lui offrir à la vûë des fidéles votre encens ? *Et vos debetis* : ne devez-vous pas, non-seulement envers des égaux, mais à l'égard des petits & des plus petits, hommes comme vous, déposer ces airs dédaigneux, ces airs de hauteur & de mépris, si ordinaires aux Grands & si opposés à l'esprit Chrétien ? *Et vos debetis* : ne devez-vous pas

vous prévenir les uns les autres par de mutuelles déferences, & vous relâcher plus aisément sur un point d'honneur, dont vous êtes jaloux à l'excès ? *Et vos debetis* : ne devez-vous pas avec plus de patience & de moderation, supporter une injure très-légere & la pardonner, sans être là-dessus si délicats & si intraitables ; sans exiger des satisfactions si outrées & quelquefois même si cruelles ; sans écouter ces ressentimens & vous emporter à ces violences, qui par une fureur barbare ont suscité tant de combats particuliers & fait répandre tant de sang ? *Et vos debetis*. Raisonnement invincible, & langage de l'exemple plus éloquent mille fois & plus efficace que tous les discours.

Plaise au Ciel, Chrétiens Auditeurs, que ce soit là pour vous le fruit d'une cérémonie aussi édifiante que celle où vous assistez ! Plaise au Ciel que l'exemple qui vous est présent, soit pour vous une conviction, mais une de ces convictions qui sont suivies des effets, & qui

ſans ſe borner à l'eſprit, paſſent juſques aux œuvres. Quoiqu'il en arrive, ô mon Dieu, c'eſt par votre grace que je puis aujourd'hui prêcher au milieu de la Cour l'humilité de l'Evangile : c'eſt par la pieté d'un Roi que votre main bienfaiſante & toute-puiſſante a formé pour nous, & que vous nous avez donné dans les jours de votre miſericorde. Pere adorable, Roi du Ciel & de la Terre, ſoyez-en éternellement beni : *Confitebor tibi, Pater, Domine cœli & terræ.* Non-ſeulement je la puis ici prêcher, cette humilité toute chrétienne ; mais je puis me promettre qu'elle y ſera réverée, qu'elle y ſera authoriſée, qu'elle y ſera pratiquée : & voilà, Seigneur, un des plus beaux triomphes de la ſainte loi que vous êtes venu enſeigner au monde. Que dans des états humilians par eux-mêmes elle ait appris aux hommes à s'humilier, j'en ſuis moins ſurpris, quoiqu'il ſoit toujours vrai que ces penſées & ces ſentimens humbles ne peuvent par tout avoir d'autre principe que

Luc. c. 10.

vous & que les divines lumieres de votre Esprit. Mais le prodige, c'est que dans le centre même de la grandeur humaine, que dans le siége de l'ambition qui est la Cour, elle porte les Grands au mépris de soi-même, à la fuite des honneurs, aux abaissemens volontaires, à l'amour des humiliations. Soutenez-le, ce miracle, ô mon Dieu. L'exemple que nous avons sous les yeux en a déja levé le premier obstacle, en nous convaincant qu'il n'y a point de rang qui nous puisse dispenser des pratiques de l'humilité; & il en va détruire l'autre, en nous faisant voir qu'à l'égard de cette même humilité & de ses pratiques, il n'y a point non plus de respect humain qui nous doive retenir. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'EST la fatale destinée des gens du monde, de ne pouvoir, sans une difficulté extrême, pratiquer ce qu'ils jugent de plus raisonnable & de plus conforme à l'esprit du Christianisme qu'ils professent. Chacun se consultant soi-même devant Dieu, con-

vient assez qu'il est juste de satisfaire à tel devoir que la Religion nous impose, & de se garantir de tel désordre qu'elle nous défend : mais quand il faut soutenir en public ce caractére d'homme Chrétien, on trouve dans le monde des maximes si différentes; on se voit exposé à tant de discours & de raisonnemens, que la résolution manque, & qu'on abandonne, contre ses propres connoissances, ce que l'on estime dans le fond de l'ame, & ce que l'on sçait être de l'obligation la plus indispensable. Or si cela est vrai par rapport à toutes les vertus en général, il l'est encore plus à l'égard de l'humilité. On en vient quelquefois jusqu'à se faire raison; & dans la vûë des miseres de l'homme & de sa bassesse naturelle, dans la vûë des imperfections personnelles & des foiblesses qu'on reconnoît en soi, & qu'on ne peut se déguiser, dans la vûë des abbaissemens de Jesus-Christ & de ses anéantissemens, on se fait assez justice, lorsqu'on est, pour ainsi dire, seul à seul avec soi-même; & il sem-

ble qu'on ſoit aſſez diſpoſé à ſe confondre intérieurement & à prendre des ſentimens humbles & modeſtes. Mais s'agit-il de produire au jour ces diſpoſitions interieures par les pratiques d'une humilité ſincere & de cœur, c'eſt alors qu'on n'a plus la même réſolution & qu'on ne ſe ſent plus le même courage, pour ſupporter les reproches, les railleries d'un certain nombre de mondains, & pour eſſuyer une eſpéce de honte qu'on croit être inſéparable de l'humiliation.

N'en faiſons-nous pas tous les jours l'épreuve, & ne nous arrive-t-il pas en mille rencontres ce que ſaint Auguſtin rapporte de ce célébre Orateur, qui déja Chrétien d'inclination & de deſir, n'oſoit néanmoins ſe déclarer, & craignoit d'offenſer de faux amis, dont la ſeule conſideration l'arrêtoit ? Il fallut un miracle de la grace pour lui faire enfin ſurmonter cette mauvaiſe honte qui l'éloignoit de la vérité, & pour lui faire concevoir une honte ſalutaire de la vanité & du menſonge où il

demeuroit attaché ; *Depuduit veritati & erubuit vanitati.* Obſtacle particulier pour les Grands, & dont ils ont plus de peine à ſe défendre. Car comme écrivoit ſaint Bernard au Pape Eugene, dans le haut dégré de puiſſance & de grandeur où vous êtes, ſi pour vous conformer au Maître qui vous a établi ſon Vicaire, & qui n'eſt pas venu ſur la terre pour dominer, mais pour obéïr, vous voulez à certains tems deſcendre en quelque maniere au-deſſous de vous-même, & rabattre quelque choſe de ce caractére de ſupériorité & d'autorité qui tient tout, au pied de votre Trône, dans la ſoumiſſion & dans le reſpect, il n'y a que trop de gens autour de vous qui vous en détourneront. Ils vous repréſenteront que cela n'eſt pas de la bienſéance : *Abſit, inquiunt, non decet.* Ils vous diront que cela n'eſt pas pour vous de ſaiſon : *Tempori non convenit.* Ils vous feront entendre que cela ne peut s'accorder avec la Majeſté du Siége Apoſtolique : *Majeſtati non congruit.* Ils vous

Auguſt. *Bern.* *Idem.* *Idem.*

donneront pour maxime, qu'il ne faut pas de la ſorte vous oublier vous-même ; mais que vous devez toujours vous ſouvenir de ce que vous êtes : *Quam geras perſonam, attendito.* Ainſi, concluoit le même ſaint Bernard, de tout ce qui reſſent l'humilité de Jeſus-Chriſt, ces eſprits vains & préſomptueux s'en font un ſcandale devant les hommes & un ſujet de confuſion. Tellement qu'entre les Chrétiens vous en trouverez plus dans la diſpoſition d'être humbles en effet, que vous n'en trouverez qui conſentent à le paroître : *Ut faciliùs, qui eſſe, quam qui apparere humilis velit, invenias.* Mais l'Evangile ne peut s'accommoder de ce déguiſement. Il veut que nous embraſſions la vertu, qu'avec l'aſſiſtance divine nous la formions dans nous-mêmes, que nous l'y établiſſions ſur des fondemens inébranlables. Voilà par où nous devons commencer ; mais ce n'eſt pas aſſez. Il veut de plus que nous en faſſions une profeſſion ouverte ; & il le veut ſurtout en matiere d'humilité : pour-

Idem.

Idem.

quoi ? parce que de s'humilier au dehors, c'est souvent le point le plus difficile & sur quoi nous avons plus de répugnances à vaincre.

Or sans produire maintenant ni rapporter dans un long détail ces maximes évangeliques qu'on vous a cent fois prêchées & que vous avez entenduës, contre ce que nous appellons respect humain, dites-moi, mes chers Auditeurs, si dans la cérémonie où nous assistons, il n'y a pas, toutes incontestables qu'elles sont par elles-mêmes, de quoi les appuyer encore & les vérifier, je veux dire de quoi lever toute honte, de quoi faire évanoüir toute consideration du monde, quand à la vûë du monde même & du plus grand monde, un Prince Chrétien donne l'exemple de l'humilité la plus édifiante ? Où ne feroit-on pas gloire par tout ailleurs de le suivre, & qui en tout autre sujet ne tiendroit pas à honneur de l'imiter ? Qui, dis-je, par proportion, ne se feroit pas un mérite singulier d'imiter sa sagesse dans les conseils, sa pénétra-

tion dans les déliberations, ſa droiture, ſa fermeté, ſa conſtance dans les ſentimens, ſon intrepidité dans les périls, ſa grandeur d'ame dans les évenemens imprévûs & fâcheux, ſa modération dans les ſuccès & les plus brillantes proſpérités, cette merveilleuſe alliance de toute la politeſſe du ſiécle & de toute la majeſté du Trône, qu'il ſçait ſi bien unir enſemble, & dont il fait dans ſon auguſte perſonne un ſi admirable tempérament? Hé quoi! dans le ſein du Chriſtianiſme ſeroit-il pour nous un objet moins digne de notre admiration & par conſéquent de notre imitation, lorſque s'abaiſſant par humilité, il releve l'humilité même; lorſqu'il la tire des ténébres où elle s'enſevelit, pour la mettre dans le plus bel éclat; lorſque dans lui-même il nous la fait voir revetuë de la pourpre, ornée du ſceptre & de la couronne; lorſqu'il nous apprend à l'honorer, non point ſeulement comme une vertu chrétienne, mais comme une vertu toute Royale? C'eſt-là ſans doute que l'impieté eſt

forcée de se taire, que le monde doit corriger ses erreurs, que l'humble Chrétien doit marcher la tête levée & à découvert; qu'il ne doit rougir que de sa lâcheté, s'il se laisse toucher de quelque vûë humaine & troubler d'une crainte frivole & imaginaire.

Ainsi dans une pieuse solemnité, quand à la tête de ses troupes David conduisoit l'Arche du Seigneur, & qu'emporté par un mouvement subit de ferveur & de religion, sans avoir égard, ni à ce qu'on en pourroit penser, ni à ce qu'on en pourroit dire, il se mêla parmi le peuple, prit lui-même des instrumens de musique, & se mit à chanter publiquement les Cantiques du Dieu d'Israël, il n'y eut personne qui refusât de se joindre à lui, & qui même ne s'en fît un devoir. Grands & petits, tous, sans distinction, s'empresserent de rendre le même honneur au Dieu des armées, & témoignerent là-dessus la même ardeur & le même zéle. *David autem & omnis Israël ludebant coram Domino.* 2. Reg. c. 6.

Et en effet, chacun comprit qu'ayant devant eux, ou au milieu d'eux, le même Prince qu'ils avoient tant de fois suivi dans les combats ; ce Prince dont ils avoient en tant de guerres éprouvé la valeur toujours victorieuse, & que tant d'actions mémorables avoient rendu célébre dans toutes les contrées & chez toutes les nations : il ne leur pouvoit être que très-glorieux de l'accompagner encore & d'agir comme lui dans cette sainte marche, où il les précédoit & qu'il avoit lui-même ordonnée. La seule Michol en jugea tout autrement. Séduite par un faux respect du monde, toute Reine qu'elle étoit, & se prévalant d'une grandeur mal entenduë, seule elle conçût, à ce spectacle, du mépris pour
Ibid. le Roi son époux : *Et despexit eum in corde suo.* Seule elle osa lui reprocher qu'il s'étoit méconnu, qu'il s'étoit avili & dégradé : ô le bel honneur pour vous, lui dit-elle, d'avoir paru en cet état parmi la
Ibid. foule & la populace ! *Quàm gloriosus fuit hodiè Rex Israël* ! Seule elle s'en

moqua, elle en railla ; & vous le permîtes, ô mon Dieu : pourquoi ? afin de donner à David, à cet homme selon votre cœur, une occasion si naturelle de se faire connoître, & de déployer son ame toute entiere en présence de la plus nombreuse multitude ; afin de lui donner lieu de déclarer & de publier le plus vif de ses sentimens & le plus ardent de ses desirs, qui étoit, Seigneur, d'exalter vos grandeurs infinies & de vous glorifier ; afin de nous donner à nous-mêmes dans l'excellente réponse que lui dicta votre divin Esprit, une des leçons la plus propre à nous affermir contre les vains jugemens des mondains, quand il s'agit de notre culte & des hommages qui vous appartiennent. Car dans la juste surprise où dût le jetter un reproche si peu attendu & si mal fondé : ha ! s'écria ce saint Roi, vous vous étonnez de ce que j'ai fait, mais moi je reconnois que je n'en ai point encore assez fait. Et puis-je trop m'humilier devant le Seigneur à qui je dois tout, & par qui je suis tout ce

que je ſuis ? Eſt-il rien au deſſous de moi, dès qu'il eſt queſtion de ſa gloire, & en ai-je une autre à rechercher & à ménager que la ſienne ? Je me ferai donc petit, & plus petit encore que je ne l'ai été & que vous ne m'avez vû. Je ne me contenterai pas de l'être à mes yeux : je le ferai aux yeux de toute ma Cour, aux yeux de tous mes peuples, & en cela je ferai conſiſter toute mon ambition & tout mon
Ibid. mérite. *Antè Dominum qui me elegit, & ludam, & vilior fiam plus quàm factus ſum, & ero humilis in oculis meis, & cum ancillis glorioſior apparebo.*

Il n'en falloit pas davantage pour l'inſtruction de cette fiere Princeſſe, & pour reprimer ſon orgueïl par une confuſion ſalutaire. Car voilà ce que fait un grand exemple. Il corrige une mauvaiſe honte par une honte raiſonnable ; & à la place d'un reſpect humain, criminel & pernicieux, il en ſubſtituë un autre loüable dans le fond & avantageux. Voici ma penſée. C'eſt-à-dire, que par l'autorité & la

vertu supérieure de cet exemple, non seulement il n'est plus honteux de le suivre, mais que ce seroit une tache même & une honte de ne vouloir pas s'y conformer. C'est ce que saint Jerôme exprime si bien & en si peu de paroles au sujet d'une illustre Romaine, qui séparée du monde, vivoit dans la retraite, & avoit sous sa conduite une communauté de saintes Filles. Elle vouloit les accoutumer au travail; & pour les y exciter, de quel moyen se servoit-elle? quel sage artifice y employoit-elle? Ce n'étoit, dit saint Jerôme, ni les ordres, ni les reprimandes, ni les menaces, mais l'exemple. La premiere à tout, elle animoit tout. On la voyoit sans cesse occupée, & sa vigilance, son action continuelle réveilloit les lâches & confondoit leur paresse. La seule pudeur étoit pour chacune l'aiguillon le plus piquant; & bien loin d'estimer rien indigne d'elles, elles auroient regardé comme l'indignité la plus condamnable de s'épargner elles-mêmes & de vouloir par une orguëilleuse délicatesse

se dispenser de quelque office moins relevé. *Pudore & exemplo eas ad laborem provocans, non terrore.* Sainte & généreuse émulation, plus capable encore de toucher la noblesse que le commun des hommes. Il y a là-dessus dans l'ame des nobles certaines sémences de vertu, certains principes d'honneur dont ils sont plus susceptibles que les autres, sur tout quand ils ont pour guides les Maîtres dont ils dépendent, & les Souverains qu'ils approchent de plus près.

Hieron.

Peut-être me direz-vous, qu'il est dangereux pour les personnes de distinction dans le monde, de ne pas garder toujours leur rang, & de se rendre, en s'humiliant, trop faciles à s'égaler avec ceux d'une condition inferieure; que les petits naturellement indociles, prennent volontiers occasion de s'émanciper, & de passer les bornes du respect où ils doivent se tenir; que de-là naît trop de liberté, & qu'aisément ils vont de la liberté au mépris. Vous le croyez, Chrétiens Auditeurs. Mais Grands du siécle, détrompez-vous:

car voici pour vous un des points les plus importans & une réfléxion des plus solides. Je veux bien n'avoir égard qu'à l'intérêt de votre grandeur, & je soutiens, comme vous en conviendrez avec moi, pour peu que vous y fassiez d'attention, que jamais cette grandeur même temporelle ne sera mieux établie, que sur le fondement de l'humilité. Oüi, c'est ici que s'accomplit à la lettre & selon le monde même, la parole du Fils de Dieu, que celui qui s'abaisse sera élevé, & que celui qui s'éleve sera abaissé : *Qui se humiliat exaltabitur, & qui se exaltat humiliabitur.* *Luc. c. 18.* Comment? Je pourrois vous dire que c'est par une juste disposition de la Providence, qui souvent dès cette vie prend plaisir à exalter les humbles & à confondre les ames orgueilleuses. Je pourrois sur cela produire les promesses du Seigneur & ses menaces. Je pourrois alléguer tant d'exemples, où cette conduite de Dieu dans tous les siécles s'est fait connoître d'une maniere si visible, soit par les plus tri-

stes décadences, soit par les fortunes les plus éclatantes, pour vérifier ce divin oracle du Saint-Esprit:
Luc. c. 1. *Deposuit potentes de sede; & exaltavit humiles.* Mais sans prendre la chose du côté de Dieu ni de la Religion, & m'accommodant comme saint Paul à votre infirmité, *Hu-*
Rom. c. 6. *manum dico propter infirmitatem;* je me contente d'en appeller à nos connoissances naturelles & aux sentimens les plus ordinaires des hommes.

En effet, bien loin que l'humilité dans les Grands leur fasse rien perdre de l'obéïssance & des hommages qui leur sont dûs, nous voyons que c'est ce qui leur attache les peuples & ce qui leur gagne les cœurs. La vertu plaît par tout; mais, dit saint Bernard, elle plaît singulierement dans ceux que la nature a en-
Bernard. noblis: *Virtus in nobilibus plus placet.* Or si cela est vrai de toutes les vertus, il l'est specialement de l'humilité. Une grandeur sans faste & sans hauteur; une grandeur affable, honnête, prévenante, condescendante; une grandeur d'un abord

ouvert, d'un air engageant, d'une conversation aisée, sçachant se communiquer avec douceur, se familiariser avec sagesse, se relâcher à propos de certaines prérogatives, & se prêter, selon les tems & les conjonctures, aux plus pauvres & aux plus viles conditions: une grandeur de ce caractére, voilà ce que le monde honore, ce que le monde révére, à quoi le monde se soumet par estime & par inclination, pourquoi? parce que l'humilité corrige alors dans la grandeur ce qu'elle a d'onéreux & par conséquent d'odieux pour ceux qui lui obéïssent; je veux dire qu'elle en corrige l'ostentation, l'ascendant trop impérieux, les commandemens trop absolus, les manieres dures & rebutantes.

Grandeur beaucoup plus respectable encore & plus vénérable, quand tout cela se trouve soutenu d'un esprit vraiment chrétien. Et c'est par là, SIRE, que le saint exercice où votre pieté abaisse aujourd'hui toute la grandeur Royale, en nous remplissant d'une édification si

utile pour nous, vous devient à vous-même, je ne crains point de le dire, plus avantageux & plus glorieux. Tandis que Votre Majesté donne un si grand lustre à l'humilité évangelique, elle s'attire à elle-même plus de vénération de la part de ses sujets, & dès-à-présent elle reçoit la recompense promise dans l'Ecriture à ceux qui s'humilient devant Dieu & en vûë de Dieu. Car plus le Prince est religieux, plus les sujets sont soumis. On a moins de peine à s'acquitter envers lui de ce tribut d'obéïssance & de dépendance, quand on connoît qu'il ne l'éxige que pour en faire hommage au souverain Seigneur de toutes choses ; & l'on est persuadé qu'il n'usurpe point les honneurs qu'on rend à Dieu dans sa personne, lorsqu'on voit qu'il les fait tous remonter vers ce premier Etre, à qui seul est dû l'honneur & la gloire : *Soli Deo*
1. *Tim.* 1. 1. *honor & gloria*. Voilà, SIRE, ce qui imprime dans tous les cœurs le respect le plus profond pour Votre Majesté ; voilà ce qui engage le Ciel

à

à répandre sur votre Regne tant de bénédictions. Tout coupable qu'étoit Achab, dès que Dieu le vit prosterné en sa présence, il se laissa fléchir : ce fut pour lui un objet de complaisance, & il ne dédaigna pas même de s'en glorifier, parlant à son Prophete : *Nonne vidisti humiliatum Achab coram me* ? Ne l'avez-vous pas vû dans l'état pénitent & suppliant où il a paru ? C'est pour cela, reprit le Seigneur, que je l'épargnerai, & que je le préserverai des maux dont il étoit ménacé : *Quia igitur humiliatus est, non inducam malum in diebus ejus*. Or combien doivent être plus agréables au Ciel les humiliations d'un Monarque, qui sans autre intérêt, & par un pur zéle d'honorer la Majesté divine, vient la reconnoître & lui rendre hommage jusques dans les pauvres. Ainsi Votre Majesté pratique-t-elle dans la plus haute perfection ce conseil du Sage : Humiliez-vous à proportion que vous êtes grand ; *Quantò magnus es, tantò humilia te*. Suivant cette régle, SIRE, nul Prince sur la terre ne doit plus

3. *Reg.* c. 21.

Ibid.

Ecclef. c. 3.

s'humilier que vous, puiſque nul autre n'eſt au même point de grandeur. Ce ne ſera pas en vain : le Sage ajoûte, que par-là on trouve grace auprès de Dieu : *Invenies gratiam coram Deó* ; & c'eſt auſſi par la grace de ce Maître ſi liberal & ſi magnifique dans ſes dons, qu'après avoir régné ſi glorieuſement en ce monde, vous régnerez encore avec plus de gloire dans la béatitude éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

Ibid.



SERMON

SUR

LE MYSTERE

DE L'INCARNATION

DIVINE.

Verbum caro factum est, & habitavit in nobis.

Le Verbe s'est fait chair, & il a demeuré parmi nous. En saint Jean ch. 1.

VOici, Chrétiens Auditeurs, l'accomplissement de ce Mystére incomprehensible, que les Peres appellent l'ouvrage de tous les siécles. Voilà, pour ainsi dire, le résultat de ces déliberations importantes qui ont occupé toute la sagesse d'un Dieu, & où il ne s'agissoit

pas ſeulement de rétablir l'homme dans cet état heureux d'innocence, & dans ces droits légitimes ſur le Ciel dont il étoit déchû par la révolte de notre premier pere, mais encore de nous faire connoître la rigueur de cette juſtice infléxible, qui cherchoit une victime capable de réparer l'injure faite à la Majeſté ſouveraine. Voilà, dit ſaint Paul, de quelle maniere Dieu concertoit ce projet de reconciliation, qu'il vouloit exécuter dans la perſonne de Jeſus-Chriſt, le médiateur des hommes : *Erat Deus in Chriſto, mundum reconcilians ſibi.* Il vouloit agir en Dieu. Il vouloit tout à la fois ménager ſa gloire & les intérêts de l'homme. Il vouloit faire voir qu'il n'y a point de mal ſi mortel, ni de playe ſi profonde, dont la guériſon lui ſoit impoſſible, & que du péché même qui l'offenſe & qui nous perd, il ſçait tirer de nouveaux avantages pour relever ſa grandeur & aſſûrer notre ſalut.

2. Cor. c. 3.

C'eſt donc une erreur de ſe perſuader avec les prétendus eſprits

forts du ſiécle, que ce myſtére eſt indigne du Dieu que nous adorons. Jamais il n'a paru plus grand, & ce qu'il y a de plus petit en apparence, & de plus foible dans ce Dieu-Homme, nous découvre, ſans avilir la Majeſté divine, des perfections qui nous étoient cachées & dont la connoiſſance nous devient ſenſible. Non, mes Freres, en quelque abaiſſement que notre Dieu ſe ſoit réduit, il n'y perd rien de l'excellence & de la ſupériorité de ſon Etre. Car outre qu'il n'y a rien de vil aux yeux de Dieu que le péché, & que c'eſt une foibleſſe de l'eſprit humain d'avoir attaché la baſſeſſe & la honte à des états qui d'eux-mêmes ſont indifférens, quand il ſeroit vrai, dit Tertullien, qu'il y eût dans la miſere & toutes les infirmités de notre nature une baſſeſſe réelle & véritable, il ne s'enſuivroit pas que la grandeur de Dieu en ſouffrît aucun dommage, puiſqu'il eſt immuable, & que nulle alliance étrangere ne peut cauſer en lui la moindre alteration ni le moindre chan-

Tertull. gement. *Periculum ſtatus ſui Deo nullum eſt*. Ainſi l'Incarnation d'un Dieu devenu ſemblable à nous, bien loin de le dégrader, fait au contraire éclater ſa gloire d'une maniere également avantageuſe à Dieu même & à l'homme. C'eſt ce que j'entreprens de vous montrer, après que j'aurai demandé les lumieres du Saint-Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

Dans le deſſein que Dieu formoit de relever l'homme de ſa chûte, & de le remettre en grace auprès de lui, il n'étoit pas aiſé d'allier deux qualités auſſi incompatibles que ſemblent l'être la juſtice & la miſericorde. Dieu pouvoit, ſans uſer d'indulgence, perdre l'homme rebelle & pécheur, & en cela il nous eût fait ſentir tout le poids de ſa juſtice ; mais ſa miſericorde alors demeuroit inconnuë, & ce n'étoit pas ſuivre cette inclination qui lui eſt ſi eſſentielle, de faire du bien. Il pouvoit d'ailleurs, à ne conſulter préciſément que ſa miſericorde, pardon-

ner à l'homme & lui faire grace ſans exiger de ſatisfaction ; mais de cette ſorte il n'eût pas fait paroître cette juſtice redoutable qui ne laiſſe point le péché impuni. Or trouver un tempérament, & ſçavoir tellement concilier la juſtice & la miſericorde que tout enſemble elles éclatent au ſouverain dégré, & qu'en même-tems que Dieu accorde une grace entiere, il exige une ſatisfaction pleine & ſurabondante : c'eſt-là proprement l'œuvre du Seigneur ; c'eſt la fin principale de l'avenement de JESUS-Chriſt ſur la terre, & c'eſt enfin cette merveilleuſe alliance que le Prophete nous avoit annoncée par ces paroles : *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* Pſ. 84.
Ouvrage donc également glorieux à Dieu & avantageux à l'homme. Car en nous envoyant ſon Fils, revêtu de notre humanité, & chargé de ſatisfaire pour nos péchés, Dieu nous fait voir une juſtice ſouverainement redoutable, & nous apprend comment nous-mêmes nous devons nous acquitter envers elle : ce ſera la premiere Partie. Mais de plus,

en nous envoyant son Fils sous l'aimable qualité de Sauveur, pour nous tirer du déplorable état où le péché nous avoit réduits, Dieu nous découvre un fond de miséricorde inépuisable, & nous apprend, tant que nous vivons sur la terre, à ne desespérer jamais de notre salut : ce sera la seconde Partie. Ces deux considerations nous engageront, & par la crainte des jugemens du Seigneur, & par la confiance en ses misericordes, à nous maintenir dans l'heureux état de la grace, ou si nous en sommes sortis, à y rentrer promptement. Donnez-moi, s'il vous plaît, votre attention.

PREMIERE PARTIE.

RIEN n'est plus vrai, Chrétiens Auditeurs, & rien en même-tems n'est plus terrible que les paroles de JESUS CHRIST déplorant l'ignorance des hommes dans une matiere de la plus grande conséquence, & disant à son Pere : *Pater juste, mundus te non cognovit*; Pere juste, le monde ne vous connoît point, & jamais on n'a bien pénetré la sévérité de vos jugemens;

Joan. c. 17.

parce qu'on n'a jamais bien examiné ma conduite à votre égard. Quoiqu'il en ſoit, ce que fait le Fils de Dieu dans le ſeul myſtere que nous célébrons, eſt une leçon ſi ſenſible & ſi touchante, qu'il ne faut qu'un peu de réfléxion pour trembler à la vûë d'un exemple ſi éclatant de la juſtice divine. Car en premier lieu, lorſque le Verbe Eternel, égal à ſon Pere, grand, puiſſant, immenſe, indépendant comme lui, veut réparer l'orguëil de l'homme, qui s'étoit élevé juſqu'à vouloir être Dieu; il nous fait connoître par-là que dès qu'il s'agit de ſatisfaire à Dieu pour nos péchés, quelque diſtinction que nous ayons dans le monde, ou par la naiſſance, ou par les biens de fortune, ou par les avantages de la nature, il faut anéantir tout cela & le ſacrifier à cette juſtice inexorable. En ſecond lieu, lorſque le Verbe immortel, impaſſible, impénétrable aux traits de la douleur, & incapable par lui-même de reſſentir nos infirmités, force néanmoins ces obſtacles, & par des prodiges inconce-

vables, devient mortel comme nous, paſſible comme nous, ſujet aux mêmes foibleſſes que nous, & cela pour réparer la déſobéïſſance de l'homme qui s'étoit révolté contre Dieu, il nous fait comprendre par-là, que dès qu'il eſt queſtion de ſe remettre en grace avec Dieu, il n'y a rien de ſi difficile & de ſi pénible à quoi nous ne devions nous aſſujettir, pour appaiſer cette juſtice infiniment rigoureuſe. Développons ces deux vérités, & apprenons quel Dieu nous avons à ménager & à fléchir.

Non, Chrétiens, nous ne connoiſſons pas quel eſt le Dieu que nous offenſons, & combien ſa juſtice eſt formidable. Il lui eſt quelquefois échappé de ces traits de colere qui nous en ont donné quelque idée. Le monde noïé dans un déluge univerſel, des villes réduites en cendres, des campagnes déſolées, des armées miſes en déroute, ont été dans l'ancienne loi des ſpectacles de terreur, & devoient ſuffire pour intimider & ſoumettre les eſprits les plus indociles. Mais tout cela après

tout ne me découvre point encore toute la justice de mon Dieu. Ce ne sont point là pour lui de dignes victimes, & quand il auroit renversé tout l'univers pour venger l'injure faite à une si haute Majesté, la satisfaction n'eût point été égale à l'énormité de l'offense, ni sa justice par conséquent n'eût point paru dans toute son étenduë. Il falloit donc un Dieu anéanti pour me faire concevoir toute la sévérité de la justice du Seigneur. Lui seul en cet état me donne une parfaite intelligence de ce qu'il nous a dit dans son Evangile, *Ostendam vobis quem timeatis*: *Luc. c. 12.* c'est maintenant que j'entreprends de vous faire voir quel est celui que vous devez craindre, & le voici. C'est celui-là même en faveur de qui je me dépouille de toute ma gloire, pour descendre à la plus vile condition; celui dont la justice n'a pû se contenter d'une moindre réparation, que l'est le profond abaissement où je me réduits; celui dont l'infléxible équité, sans avoir égard à l'excellence de mon Etre, à mon

indépendance, à mon égalité éternelle, a exigé de ces titres-là mêmes l'hommage que je lui rends. Comprenez-le, & de-là vous apprendrez ce qu'il en coûte pour appaiſer le Dieu vivant, & que pour relever ſa grandeur outragée par l'iniquité de l'homme, il n'y a point de grandeur humaine qui ne doive plier & s'humilier.

Et effet, quand nous faiſons réfléxion que le Verbe qui ſe fait homme, connoît ſa propre grandeur comme il connoît celle de ſon Pere; qu'il ſçait ce qui eſt dû à ſon Pere, & ce qu'il ſe doit à lui-même; qu'il ne ſe peut tromper daus le jugement qu'il porte de l'un & de l'autre: quand, dis-je, nous penſons qu'avec ces connoiſſances ſi diſtinctes & ce diſcernement ſi juſte, il ne croit pas en faire trop par tout ce qu'il fait en ce myſtere, je veux dire en entrant dans le monde comme il y entre, inconnu, dépoüillé de tout éclat, ſous la forme d'eſclave, & cela pour proportionner le châtiment à l'offenſe; tout homme de bon

ſens, après avoir bien médité ce grand principe, ce principe fondamental de notre Religion, n'en tirera-t il pas d'étranges conſéquences ſur la rigueur de la juſtice du Ciel, ſur la griéveté du péché, & ſur l'audace intolerable du pécheur, lorſqu'il refuſe de partager lui-même avec un Homme-Dieu l'humiliation de la pénitence?

Car ce n'eſt point ici l'éloquence d'un Orateur, qui par la varieté des figures & la force des expreſſions impoſe à l'eſprit. C'eſt un Dieu fait homme qui m'effraye par l'idée qu'il me donne de la vengeance & de la ſatisfaction la plus étonnante. Voilà la régle infaillible où je dois m'en tenir. Voilà par où je puis meſurer avec l'Apôtre la hauteur, la longueur & la profondeur des jugemens redoutables du Tout-puiſſant. Je ne dois point préſumer de ſa miſericorde, ni préſumer de cette bonté infinie dont j'ai coutume de me prévaloir pour fomenter mes déreglemens & mes déſordres, puiſque dans le myſtere même où la miſe-

ricorde a le plus de part, & que l'Egliſe nous propoſe comme le chef-d'œuvre de la bonté divine, je trouve néanmoins un exemple de juſtice ſi prodigieux & ſi inconcevable. Je ne dois point non plus me promettre qu'un Dieu ſi juſte ait égard au rang, à la naiſſance, à toutes les diſtinctions humaines: foibles ſecours, que pourrois-je eſpérer de vous, puiſque mon Dieu n'a pas épargné juſqu'à ſon propre Fils ? Je n'ai garde encore de dire que le péché ſoit peu de choſe, ni que ce ſoit ſans fondement qu'on s'efforce de nous en inſpirer tant d'horreur, après qu'il a fallu pour l'effacer, un tel anéantiſſement de la Majeſté du Très-haut. Je ne ſuis plus même ſurpris que Dieu le veüille punir par une éternité de peines, lorſque j'en ai une preuve ſi viſible dans le Verbe incarné, lequel ſe met en état de ſatisfaire à ſon Pere par une humiliation qui ſubſiſtera éternellement, puiſque éternellement il ſera vrai de dire, que Dieu eſt homme, que le Verbe s'eſt fait chair, que le Fils

unique de Dieu eſt devenu eſclave & ſerviteur. En un mot, je comprends par-là ce que dit ſaint Paul, que Dieu a envoyé ſon Fils pour être une victime de propitiation, & pour nous donner en même-tems une vûë de ſa juſtice, qui nous la fît ſouverainement craindre & ſoigneuſement prévenir. *Quem propoſuit Deus propitiationem ad oſtenſionem juſtitiæ.* Rom.c.3.

Sur quoi j'avance ſans héſiter & je prétends, Chrétiens, que Dieu ne l'eût point fait paroître ſi hautement, cette ſuprême juſtice, s'il nous avoit tous précipités dans les flammes & damnez pour jamais. Nous en euſſions reſſenti l'effet le plus déſolant pour nous & le plus déſeſpérant. Nous euſſions connu par cette funeſte expérience ce que peut exiger de l'homme une juſtice divine & irritée. Mais ce n'eût encore été qu'une connoiſſance imparfaite. Nous aurions pû croire qu'une telle vengeance étoit proportionnée à toute la juſtice du Ciel, & que l'offenſe commiſe à l'égard d'un Dieu,

pouvoit être ſuffiſamment expiée par la perte de l'homme : nous en ſerions reſtez-là, & nous n'euſſions pas creuſé plus avant dans l'abîme impénetrable des jugemens du Seigneur. Mais le Verbe de Dieu, revêtu de notre humanité & de notre miſere pour ſatisfaire Dieu même, mais une victime d'un rang égal à Dieu même, mais un Dieu ſoumis devant un Dieu, voilà ce qui nous découvre ſa juſtice toute entiere, & ce qui nous fait conclure qu'elle n'a point de bornes non plus que ſon Etre.

C'eſt pour cela que ce Dieu jaloux de ſa gloire voulant un ſacrifice digne de lui, témoignoit un ſi grand dégoût des ſacrifices & des cérémonies de l'ancienne loi. Car c'eſt en ce ſens que les Peres expliquoient ces paroles du premier chapitre d'Iſaïe : *Quò mihi multitudinem victimarum veſtrarum, dicit Dominus! plenus ſum. Holocauſta arietum & adipem pinguium, & ſanguinem vitulorum, agnorum, & hircorum nolui.* Qu'ai-je affaire de cette mul-

Iſaie. c. 1.

titude de victimes que vous m'offrez ? tout cela m'est devenu insipide : je n'aime point de tels holocaustes ; je ne veux ni de la graisse de vos troupeaux, ni du sang de vos agneaux. *Ne offeratis ultrà sacrificium mihi* : cessez donc, peuples, de me faire inutilement de pareilles offrandes. Sçachez que tous ces animaux immolés jusqu'à present sur mes Autels, que vos Prêtres prosternés dans le vestibule du Temple, que ces sacrificateurs humiliez devant moi, que ces hommes couverts de cilices & de cendres, que ces femmes éplorées qui ont fait retentir le sanctuaire de leurs gemissemens, que tout cela ne fut jamais capable de vous mettre à couvert de ma colere ; ou que si j'ai voulu accepter tout cela, c'étoit en vûë d'un sacrifice dont les vôtres n'étoient que l'ombre & que la figure. Car qu'est-ce que vos Prêtres, & que peuvent-ils indépendamment de ce grand Prêtre que je vous ai destiné ? C'est lui seul qui donne à vos céremonies toute leur valeur, & ma justice ne Ibid.

doit pleinement se produire au monde que par lui seul & qu'en lui seul.

Excellente théologie que saint Paul nous a si bien développée dans son Epître aux Hebreux. Non, mes Freres, leur disoit-il, ne comptez point sur de foibles hosties qu'on présente dans votre loi. Il est impossible qu'elles ayent assez de vertu pour laver les péchés des hommes, & ce seroit ne pas connoître la justice de Dieu, que de penser qu'elle pût être appaisée par des victimes si méprisables : *Impossibile enim est sanguine taurorum & hircorum auferri peccata.* Voilà pourquoi, continuë l'Apôtre, Jesus-Christ entrant dans le monde adressa à son Pere ces paroles : Vous n'avez pas daigné, mon Pere, vous en tenir aux sacrifices qu'on vous offroit dans tous les âges précedens. Vous avez crû que votre justice seroit deshonorée, si elle pouvoit se contenter d'un sang aussi vil que celui des taureaux. *Ideò ingrediens mundum dicit, hostiam & oblationem noluisti ; holocautomata pro peccato non tibi placuerunt.* Qu'avez-vous donc

Hebr. c. 10.

Ibid.

fait ? vous m'avez donné un corps ; & je ſuis venu moi-même : *Corpus autem aptaſti mihi ; tunc dixi, ecce venio.* Oui, mon Pere, je ſuis venu parmi les hommes, pour leur enſeigner comment il s'y faut prendre lorſqu'il s'agit de ſe rapprocher de vous. Je ſuis venu confondre par mon exemple ces eſprits ſi fiers des avantages qu'ils ont reçû de vous, & ſi peu diſpoſés à s'humilier devant vous. Je ſuis venu faire entendre que pour la juſte réparation de votre gloire bleſſée, il n'y a point de grandeur qui ne doive dépoſer à vos pieds tout ſon orguëil & s'anéantir en votre préſence. *Tunc dixi ecce venio.* *Ibid.*

Concevez-le en effet, Chrétiens Auditeurs. Que ce pécheur le comprenne : qu'il comprenne, dis-je, avec quelle crainte reſpectueuſe il doit paroître au ſaint Tribunal, & y confeſſer tous les déſordres de ſa vie, puiſqu'il eſt là dans les mains de Dieu, & qu'il n'y a point d'homme, quelque force d'eſprit qu'il puiſſe avoir, qui ſe voyant même ſeulement

entre les mains de la justice humaine, & se sentant coupable, ne rabaisse toutes ses hauteurs naturelles, & ne soit saisi de frayeur. Que ce riche le comprenne : chargé des dépoüilles d'autrui & tenant dans le monde un rang où il ne s'est élevé qu'aux dépens du prochain & que par la ruine de tant de malheureux, qu'il comprenne que pour s'acquitter & auprès de Dieu, & auprès du public, il ne doit point faire difficulté de se dégrader, s'il le faut, & de descendre au-dessous d'une condition qui ne lui peut convenir, dès que c'est le fruit de l'injustice & de la mauvaise foi. Que cette jeune personne le comprenne : la pudeur lui ferme la bouche, & elle a honte de réveler au Ministre de Jesus-Christ ce qu'elle n'a pas eu honte de commettre ; mais qu'elle comprenne que pour se purifier d'une tache qui la rend aux yeux de Dieu si difforme, il n'y a ni répugnance qu'elle ne doive surmonter, ni confusion qu'elle ne doive porter. Que ce mondain le comprenne : piqué d'une injure

qu'il n'a pû encore pardonner, il nourrit depuis long-tems au fond de ſon cœur une haine irréconciliable; mais qu'il comprenne que pour obéïr à ſon Dieu, & pour obtenir le pardon de tant de reſſentimens & d'animoſités, il doit à l'égard de ſon frere ſacrifier toute ſa délicateſſe, ſe relâcher de tous ſes droits, oublier un faux honneur, & ne point craindre de faire autant qu'il eſt beſoin, les premieres démarches & les avances. Que ce Grand le comprenne: accoutumé à recevoir par tout un vain encens & de prophanes adorations, à être ménagé, flatté, idolâtré, il a de la peine à écouter les ſages remontrances & les inſtructions paternelles d'un Confeſſeur, qui eſſaïe de le remettre dans le bon chemin; mais qu'il comprenne que la Sageſſe increéé n'ayant pas dédaigné de ſe réduire elle-même à l'état des enfans & à leurs foibleſſes, il ne peut ſe rendre trop docile aux leçons de ſalut que Dieu met pour lui dans la bouche de ſes Miniſtres. Qu'il comprenne que ſi

les Grands peuvent jamais avec quelque ſujet s'applaudir de leur élevation & de leur fortune, ce ne doit être que dans la vûë d'en pouvoir faire au ſouverain Maître un hommage plus glorieux par leur dépendance & leur ſoumiſſion. Qu'il comprenne combien il ſeroit indigne qu'on n'eût pas l'aſſûrance de leur repréſenter avec toute la liberté évangelique ce qu'ils ſont obligés de reconnoître avec tous les ſentimens de l'humilité chrétienne, je veux dire, leur baſſeſſe devant le Seigneur, leur néant, l'énormité de leurs crimes, les ſcandales de leur vie, leurs ingratitudes envers le Ciel, les affreux châtimens dont ils ſont menacés, & les moyens indiſpenſables, quoique rigoureux, qu'ils ont à prendre pour les détourner. Enfin, que tous comprennent au ſouvenir des humiliations de leur Sauveur, que comme il n'y a rien de ſi humiliant par où ils ne doivent eux-mêmes paſſer, pour l'entiere abſolution du péché, & pour la réparation qui en eſt dûë à l'impla-

cable justice qui les poursuit, il n'y a rien non plus pour cela même de si pénible & de si mortifiant qu'ils ne doivenr embrasser. Autre vérité que nous apprenons de notre mystere, & qui ne demande pas moins de réfléxion.

Le Fils de Dieu venant au monde pour satisfaire à son Pere, avoit d'extrêmes difficultés à vaincre. Il falloit d'une part qu'il ne fût pas tellement connu comme Dieu, que sa divinité publiée & universellement adorée, empêchât les Juifs de le condamner à la croix : car selon que l'a remarqué l'Apôrre, s'il eût paru couronné de gloire & qu'il se fût montré dans toute la splendeur convenable à sa divinité, les Juifs qui prétendoient reconnoître à ces marques éclatantes le Messie qu'ils attendoient, n'auroient jamais entrepris de le faire mourir : *Si cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent.* D'autre part & en même-tems, il falloit qu'il fût revêtu des qualités nécessaires, pour souffrir ; c'est-à-dire, qu'il falloit 1. Cor. c. 2.

qu'un Dieu dont la nature eſt eſſentiellement immortelle, devînt mortel ; qu'il falloit que ſon humanité ſainte, ſouverainement heureuſe dès le moment qu'elle fut formée, ſuſpendît le cours de la joye propre à cet état ; qu'au lieu de l'agilité, de la ſubtilité, de la clarté, de l'impaſſibilité des corps bienheureux, il eût un corps ſenſible à la douleur, & ſujet à la faim, à la ſoif, à la fatigue, à toutes les rigueurs des ſaiſons ; que l'immenſité ſe renfermât dans les bornes les plus étroites ; que l'éternité ſe réduiſit à la courte meſure des tems, & que la Toute-puiſſance ſemblât s'affoiblir. Il falloit, dis-je, tout cela · or en ſe déterminant à tout cela, en multipliant les miracles, en déconcertant toutes les loix de la nature, en faiſant, pour ainſi parler, l'impoſſible, afin de pouvoir être immolé à la Juſtice divine, ce Redempteur adorable ne nous fait-il pas voir où nous devons porter nous-mêmes notre pénitence, & que dans le deſſein d'appaiſer une juſtice ſi rigide & ſi exacte,

exacte, il n'y a point de combats, point d'efforts si violens, ni d'austerités à quoi l'on ne doive se résoudre.

Car c'est comme s'il nous disoit : O homme, croyez que votre Dieu n'en vient pas à de telles extrémités, sans des raisons qui passent votre intelligence ; & qu'il faut que cette justice à qui vous êtes redevable & auprès de qui je me fais votre mediateur & votre rançon, soit bien difficile à gagner, puisqu'elle m'engage à de pareilles démarches. Delà même concevez que quand vous pourriez être immortel comme moi, impassible comme moi, immense comme moi, heureux comme moi ; il n'y auroit rien là de si flateur qu'il ne fallût sacrifier au seul avantage d'une mutuelle & sainte réünion avec mon Pere. Et en effet, si moi qui suis le Juste par excellence & le Saint des Saints, je n'ai pû sans cela vous le rendre favorable, vous pécheurs & criminels, aurez-vous un plus facile accès, & espérez-vous en être quittes à meilleur compte ? *Si in viridi* Luc. c. 23.

hæc faciunt, in arido quid fiet?

Solide & importante morale, mes chers Auditeurs, mais la ſuivons-nous, la pratiquons-nous, en profitons-nous? Vous le ſçavez, & une expérience trop commune ne vous permet pas d'ignorer ſur cela les diſpoſitions & la conduite du monde. Mais pourquoi en tirons-nous ſi peu de fruit, & pourquoi même la combattons-nous avec tant d'oſtentation, & la rejettons-nous? Le Fils de Dieu nous a marqué lui-même le principe du mal, & je reprends ſes paroles, par où j'ai commencé cette premiere Partie, & par où je la conclus.

Pater juſte, mundus te non cognovit. Ah! mon Dieu, ſi le monde témoigne tant d'éloignement d'un vie auſtére & pénitente, s'il en craint tant les exercices laborieux, mais néceſſaires pour ſe rétablir auprès de vous, & pour le garentir de la ſévérité de vos arrêts, c'eſt qu'il ne vous connoît pas; c'eſt qu'il ne ſçait pas à quoi le réſerve votre juſtice, & ce qu'il en doit attendre: c'eſt,

dis je, qu'il ne le ſçait pas, ou qu'il n'y penſe pas. *Mundus te non cognovit.* Non, Seigneur, cette femme du monde ne vous connoît pas : uniquement attentive à flater ſon corps, elle voit aſſez juſqu'à quel point ſon ame eſt corrompuë ; elle ne peut ſe déguiſer à elle-même ce qu'elle a été ni ce qu'elle eſt encore ; & toutefois lui parler de pénitence, c'eſt un langage qu'elle ne veut point entendre. Plongée dans une oiſiveté molle, elle n'a d'autre occupation que de contenter ſes ſens, & elle n'oublie rien pour paſſer ſes jours dans cette indolence payenne qui faiſoit la felicité des idolâtres. Mais, mon Dieu, qu'elle s'applique à vous connoître ; qu'elle penſe une fois, mais vivement & ſolidement, ce que c'eſt que de tomber dans vos mains, de quels ſentimens tout-à-coup ſeroit-elle touchée ? C'eſt alors qu'elle deviendroit l'impitoyable ennemie de cette chair, qu'elle traite avec tant de ménagement. C'eſt alors qu'on n'auroit plus beſoin ni de menaces, ni de ſollicitations, ni de conſeils

pour l'engager aux plus dures pratiques de l'abnégation chrétienne. Votre seule justice, Seigneur, la seule idée qu'elle en auroit conçûë, l'emporteroit bientôt à ces saints excès, où l'on a vû s'abandonner des millions d'ames vraiment converties. Est-il plaisir si innocent dont elle ne se privât? Sans peine, & même avec joye, elle renonceroit à toutes les joyes du siécle. Cette grace mortelle dont elle est si jalouse, & qu'elle étale avec tant de complaisance, elle ne rechercheroit plus qu'à l'ensevelir dans l'obscurité de la retraite. Ces yeux qui de leurs regards empoisonnoient tant de cœurs & y excitoient tant de sales desirs, sans cesse elle les baigneroit de larmes. Cet amour d'elle-même dont elle a toujours été possedée & comme enyvrée, elle le changeroit dans la haine, si je l'ose dire, la plus cruelle, & feroit voir qu'en matiere d'abstinences, de jeûnes de macérations, le sexe le plus foible est capable des résolutions les plus généreuses & les plus étonnantes. *Mundus te non cognovit*: Ce libertin

ne vous connoît pas, Seigneur. Elevé dans la vraye foi, instruit des principes de la Religion, après une éducation pleine de vertu & de sagesse, sans autre raison que le caprice & la débauche, il est tombé malheureusement dans l'impieté. Il raille des vérités les mieux établies; il entasse chaque jour péché sur péché, & comble ce trésor de colere qui peut-être l'accablera plûtôt qu'il ne se le persuade. Mais s'il vouloit au moins pour un tems suspendre le cours de son libertinage, retourner à sa premiere integrité de mœurs, & considerer sans prévention ce que mérite une vile créature qui s'est soulevée contre son Créateur; il seroit effrayé d'avoir pû vivre en repos dans un danger qui l'expose à des coups si redoutables de la part du Ciel. On le verroit aux pieds des ministres de l'Eglise pleurer ses iniquités, accepter avec une humble soumission tout ce qu'ils lui ordonneroient de plus rigoureux, se conformer à leurs décisions, & regarder comme un bonheur de pouvoir se

racheter à ce prix, & conjurer les foudres dont la justice de son Dieu est armée pour le perdre.

Mais encore une fois, on ne la connoît pas cette justice, *Mundus te non cognovit*; & c'est pour cela que dans le Christianisme il n'y a plus de pénitence, on ne discerne plus le coupable d'avec le juste. Nous voyons à nos tribunaux des pécheurs inveterés, des pécheurs engagés dans les plus longues & les plus honteuses habitudes, après nous avoir déclaré tous les déreglemens & toutes les abominations d'une vie débordée, vouloir là-dessus nous faire la loi, prétendre eux-mêmes nous dicter avec empire la sentence que nous devons prononcer, s'ériger en juges de la satisfaction que nous leur imposons, la choisir telle qu'il leur plaît, refuser toute œuvre pénale, & tout au plus ne consentir qu'à quelques prieres abregées, ou à quelques aumônes très-legeres. O siecle, votre Dieu n'est-il plus le même qu'il étoit autrefois? sa justice est elle endormie? peut-on impunément la mé-

priſer ? Quoi ! les Prêtres n'oſeront aujourd'hui faire leur devoir ? on n'oſera plus parler à des Chrétiens pénitens, de ſe mortifier, de retrancher quelque choſe d'un ſommeil lent & pareſſeux, de réformer une table trop délicate, de moderer un jeu trop frequent, de diminuer une dépenſe exceſſive & ſans régle, de ſe refuſer quelques douceurs permiſes, en vûë de tant d'autres qu'on a recherchées aux dépens de la conſcience & contre l'ordre de Dieu ? Voilà ce qui paſſera pour une ſeverité extrême ? Voilà ce que nous ne pourrons demander ni propoſer, ſans être accuſés de zéle indiſcret ? Cependant que dit l'Evangile ? qu'ont pratiqué les Chrétiens des premiers tems ? quels ſont les decrets de l'Egliſe ?

Fidéles diſpenſateurs du ſang de JESUS-CHRIST, vous qu'il a revêtus de ſon pouvoir & qu'il a commis pour l'adminiſtration de ſes Sacremens, il ne m'appartient pas d'inſtruire ceux dont je dois prendre les leçons : mais permettez-moi ſeule-

ment ici de réveiller votre attention ſur une menace qui doit nous faire trembler, & que nous ne devons jamais oublier. Car le Seigneur lui-même par l'organe de ſon Egliſe, ou, ſi vous voulez, c'eſt toute l'Egliſe elle-même aſſemblée & inſpirée de Dieu, qui s'expliquant par ſes Paſteurs, nous avertit, que ſi par de vains égards & des conſiderations peut-être intéreſſées, nous uſons d'une molle indulgence ; ſi pour des fautes griéves nous nous contentons d'exiger de foibles ſatisfactions, & que nous ne mettions pas entre l'un & l'autre toute la proportion convenable, nous en répondrons un jour, & nous en ſerons comptables à la divine Juſtice : *Ne ſi fortè peccatis conniveant, alienorum peccatorum participes efficiantur.* Ah ! mes Freres, ne nous chargeons pas des péchés d'autrui : rempliſſons notre miniſtere ſans nulle diſtinction des perſonnes. S'ils ſçavent quel eſt le Dieu qu'ils ont à ſatisfaire, ils ſe ſoumettront à tout ; & s'ils ne le connoiſſent pas, qu'ils apprennent de

Conc. Trid.

notre fermeté à le connoître. Ce n'eſt point à nous de régler ſes droits ſelon notre gré, mais c'eſt à nous de les défendre & de les faire valoir tels qu'ils ſont. Il nous en demandera raiſon, & aucun de ceux que nous aurons ménagés, ne nous tirera de ſes mains, ni ne prendra contre lui notre cauſe. Ainſi Nathan obligea-t-il David, en lui déclarant que ſon péché lui étoit pardonné, d'accepter la mort de ſon propre fils, que Dieu avoit réſolu de lui enlever. Pénitence bien ſevere dans l'eſtime du monde, & ſi maintenant il falloit condamner des pécheurs à de ſemblables ſacrifices, où en ſerions-nous? Toutefois le ſaint Roi ne répliqua point, ne ſe récria point, ne ſe plaignit point, parce qu'il avoit bien d'autres vûës que nous, de la juſtice de Dieu envers qui il ſe reconnoiſſoit coupable. Rempli de cette penſée qu'il avoit peché, *Tibi ſoli peccavi & malum coràm te feci*, il n'eut nulle peine à juſtifier l'arrêt qui lui étoit ſignifié; & le ſouvenir de ſon crime lui fit aiſé- Pſ. 50.

ment conclure, que de quelque maniere qu'il plût à Dieu de le châtier, ses jugemens étoient toujours équitables, *Ut justificeris in sermonibus tuis.* Mais allons plus avant, Chrétiens Auditeurs; & si le grand mystére dont je vous entretiens, nous apprend à craindre la justice du Seigneur, il ne nous engage pas moins à nous confier en sa misericorde, comme vous l'allez voir dans la seconde Partie.

Ibid.

SECONDE PARTIE.

Il est plus ordinaire qu'on ne pense, de trouver des pécheurs qui desesperent de la misericorde divine. Quoiqu'en général ils ayent une idée confuse de la bonté infinie de Dieu, il ne peuvent croire que les assûrances qu'il nous en a données, & les promesses qu'il nous a faites, les regardent personnellement : pourquoi cela? pour deux raisons. La premiere est, qu'un pécheur qui rappelle dans son esprit tous les désordres de sa vie, y apperçoit quelquefois de si grands excès, une malice si pure & si volontaire, un abus

ſi criminel des bienfaits de Dieu, qu'il enviſage ſon état comme une diſgrace ſans retour & tombe ainſi dans le même déſeſpoir que Caïn : *Major eſt iniquitas mea, quam ut veniam merear*; mon péché, dit-il, eſt trop énorme pour eſperer que jamais Dieu me pardonne. La ſeconde raiſon eſt, que lors même qu'il reſte au pécheur quelque eſpérance de reconciliation avec Dieu, quand d'autre part il vient à conſiderer la corruption de ſon cœur, la tyrannie de ſes paſſions, la force & la violence de l'habitude, il ne lui paroît pas poſſible de ſe maintenir jamais dans l'état d'innocence, ſuppoſé qu'il eût le bonheur de le recouvrer, & il ne peut s'imaginer qu'un homme mort comme lui par le péché, ſoit jamais capable de conſerver la vie de la grace & de s'y perfectionner; *Putas ne mortuus homo rursùm vivat?* Quelle apparence qu'un pécheur, tel que je ſuis, paſſe de la licence & du libertinage, à la pratique des vertus chrétiennes? Voilà les deux principes de ce découragement ſe-

Geneſ. c. 5.

Job. c. 14.

cret, qui l'arrête, & qui l'empêche de travailler à sa conversion.

Or Dieu dans notre mystére renverse ces deux préjugés, en faisant éclater sa misericorde d'une maniere qui nous ôte toute excuse. Car premierement, en nous envoyant son Fils, comme Sauveur, dans un tems où nous avions encouru sa haine, & où nous étions formellement indignes de ses faveurs, il nous donne à juger par-là que notre indignité, quelle qu'elle soit, ne peut être un obstacle invincible à sa grace, ni à notre retour vers lui. Secondement, en relevant l'homme par la grace du Redempteur qu'il nous envoye, il nous montre comment il sçait trouver dans notre indignité même une occasion de nous élever à une plus éminente sainteté. Deux pensées d'autant plus consolantes, que ce sont deux vérités incontestables dans la Religion.

Non, Chrétiens, quelque indignes que nous soyons de la grace de notre Dieu, quand nous l'avons perduë, nous n'en devons pas néanmoins

pour cela déſeſperer : & afin de vous en convaincre par ce myſtére de la redemption des hommes, rappellez, je vous prie, dans votre eſprit l'état déplorable où nous avoit réduits la chute de notre premier pere. Depoüillez de la grace originelle, enfans de colere, vaſes réſervés à tous les coups de la juſtice du Ciel, & incapables de la ſatisfaire, dégradés de cet auguſte caractére d'enfans de Dieu, dont il marqua nos premiers parens, & deſtitués enfin de tous nos droits à l'heritage céleſte, que pouvions-nous attendre autre choſe d'un Dieu vengeur, que l'arrêt irrévocable de notre éternelle damnation ? *Terribilis quædam expectatio judicii.* Et ne ſembloit-il pas en effet que ce dût être là notre ſort ? Il n'avoit pas même pardonné à ſes Anges, il les avoit précipités dans l'abîme dès le moment de leur révolte, & qu'avions-nous par où nous euſſions merité d'être traités avec plus d'indulgence ? *Hebr. c. 10.*

Mais que dis-je, mes chers Auditeurs ? c'eſt-là raiſonner en hom-

me, & non point en Dieu. Car voici ce que dit le Seigneur : *Miserebor cui voluero, & clemens ero in quem placuerit :* je ferai grace à qui il me plaira. Voilà la régle de la misericorde infinie de Dieu. Non-seulement elle a pour objet de gratifier de ses dons des sujets qui ne les ont pas mérités, mais même des sujets qui méritent d'en être éternellement privés. Ce n'est point ici la clemence d'un homme, qui dans lui-même n'a pas un assez grand fonds de bonté pour être à l'épreuve de toutes les offenses ; mais c'est un Dieu lequel ne cherche point hors de soi les motifs qui l'engagent à nous faire du bien. Il les trouve dans sa propre essence, & plus l'indignité croît de notre part, plus il a de quoi signaler son amour, dont toute la malice du cœur humain ne peut tarir les sources inépuisables. C'est donc alors que ne consultant que son cœur, ce cœur si bon envers des malheureux & si facile à s'attendrir sur nos miseres, il nous tend les bras & ne pense qu'à nous rappeller & à nous

Exod. ✠. 33.

recevoir. Ecoutons-le s'expliquer là-dessus dans les termes les plus exprès & les plus touchans. *Ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis* : ce n'est point votre perte que je médite ; c'est votre rétablissement. Vous n'avez encore vû que des effets de ma justice, & vous m'avez connu par où je souhaitois moins de me faire connoître. Mais connoissez mieux desormais votre Dieu, & jugez de sa disposition en votre faveur, par ce qu'il fait pour vous & de son propre mouvement. Apprenez que si mes jugemens sont formidables, ma bonté est encore plus misericordieuse & plus liberale ; que vous ne pouvez m'oublier à tel point, que je ne me souvienne toujours de vous ; que quelque soin que vous preniez de vous éloigner de moi, vous n'étoufferez pas l'extrême desir que j'ai de vous rapprocher ; qu'avec quelque ardeur que vous couriez à votre perte, je sçaurai vous retenir jusques sur le bord du précipice & vous sauver. *Redimam in brachio extento, & in judiciis*

Jerem. c. 29.

magnis. Oui je vous sauverai, & s'il y faut employer toute ma puissance & toute ma sagesse, il n'y aura rien que je n'entreprenne, ni rien que je ne sacrifie à votre intérêt éternel. *Redimam in brachio extento & in judiciis magnis*. Ainsi parle ce Dieu de misericorde. Or encore une fois nous donner un Sauveur en de semblables conjonctures, n'est-ce pas nous faire voir que quelque sentiment que nous ayions de notre indignité, notre espérance n'en doit pas être moins ferme, puisqu'elle est établie sur le fondement le plus solide ?

Saint Paul traite excellemment ce point dans son Epître aux Romains. Mes Freres, leur dit ce grand Apôtre, je ne comprens pas comment un fidéle qui croit en Jesus-Christ, peut manquer de confiance, & ne se pas promettre tout des mérites & de la grace de ce divin médiateur. Qui l'a obligé de se livrer pour nous, lorsque nous étions en guerre avec lui & avec son Pere ? Où est l'homme si juste, qui pût trouver un ami assez zélé pour vouloir mourir en sa place ?

Vix pro justo quis moritur. Or c'est Rom. c. 5.
en cela que Dieu nous a donné le
plus sensible témoignage d'un amour
sans bornes, d'avoir bien voulu que
son Fils vint nous racheter aux dépens
mêmes de sa vie, quand nous
étions encore pécheurs : *Commendat* Ibid.
*Deus caritatem suam in nobis, quoniam
cùm adhuc peccatores essemus,
secundùm tempus Christus pro nobis
mortuus est.* Mais ce n'est pas assez,
continuoit le Docteur des Nations.
Car si Dieu, notre liberateur &
notre Sauveur, a pû se résoudre à
nous donner des marques si essentielles
de sa charité, lorsqu'il s'agissoit
de se faire homme & de mourir,
maintenant qu'il ne s'agit plus que
de nous appliquer les fruits de sa
mort, sommes-nous raisonnables
si nous ne le croyons pas disposé
à nous accorder une pleine remission ;
& pouvons-nous craindre que
notre indignité ne le porte à nous
rejetter, après qu'il s'est porté de
lui-même, malgré toute notre indignité,
à nous prévenir si favorablement
& à nous rechercher? *Si enim* Ibid.

cùm inimici eſſemus, reconciliati ſumus Deo per mortem Filii ejus multò magis reconciliati ſalvi erimus in vitâ ipſius.

Mais quelle eſt, Chrétiens, la foibleſſe de notre eſprit? c'eſt de meſurer la bonté de Dieu par la nôtre; c'eſt de juger des ſentimens de Dieu par ceux de notre cœur. Et parce que nous ne ſentons pas dans notre cœur cette charité déſintereſſée & aſſez généreuſe pour ſe répandre ſur d'indignes ſujets, nous ne voulons pas, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, que Dieu ſoit meilleur que nous. Erreur plus inſoutenable que jamais, depuis l'avenement du Fils de Dieu; & voilà pourquoi les Peres ont prétendu que le déſeſpoir de Judas étoit plus criminel que celui de Caïn. Car, diſent-ils, ce malheureux homicide n'avoit pas devant les yeux le même gage de la miſericorde du Seigneur; il n'avoit pas été témoin des mêmes effets, ou plûtôt des mêmes prodiges de bonté: au lieu que Judas avoit vû toutes ces merveilles; il avoit été confident des

ſentimens les plus ſecrets de Jesus-Christ ; cent fois il avoit entendu de ſa bouche ces paraboles ſi conſolantes de la brebis égarée, de l'Enfant prodigue ; cent fois il avoit admiré ſa douceur envers les pécheurs qui ſe préſentoient à lui. Ainſi, conclut ſaint Jerôme, Judas ſe déſeſperant au milieu de tous ces exemples, outragea plus vivement ſon Maître, qu'il ne l'avoit offenſé par ſa trahiſon : *Magis ex hoc offendit Dominum, quia ſe ſuſpendit, quàm quòd ipſum prodidit.* *Hieron.*

Il y a plus encore, & voici dans ce myſtére un nouveau trait de miſericorde, qui paſſe tout ce que vous venez d'entendre. Non-ſeulement Dieu nous fait connoître que quelque indignes que nous ſoyons de ſa grace, nous n'en devons jamais déſeſperer ; mais il nous apprend comment il ſçait tirer de notre indignité même l'occaſion de nous élever à un état plus parfait & plus ſaint, que celui d'où nous ſommes tombez. C'eſt ſur cela que S. Auguſtin triomphe, lorſqu'il répond à la queſtion

que lui faisoient les Payens, sçavoir, pourquoi Dieu qui prévoyoit le péché de l'homme, n'a pas laissé de le créér. Je conviens, leur disoit ce saint Docteur, que Dieu avoit prévû la chute du premier homme; mais cette chute n'étoit pas une raison pour ne le point former. Dieu dans les tresors de sa misericorde avoit une ressource à nos disgraces. Il ne permettoit un mal que pour nous procurer un bien, & un grand bien. Il ne souffroit l'égarement du chef, que pour venir lui-même nous conduire en sa place. S'il laissoit contracter à l'homme la tache du péché, ce n'étoit que pour guérir cette playe par un remède qui nous rendît une santé plus complette. S'il laissoit détruire cet état d'innocence où l'homme fut formé, ce n'étoit que pour nous rétablir dans l'état d'une nouvelle justice & dans la loi de grace. S'il laissoit éteindre ce rayon de lumiere dont l'homme avoit été éclairé, ce n'étoit que pour nous communiquer dans la suite des lumieres plus abondantes & de plus

ſublimes connoiſſances. Auſſi eſt-ce en ce ſens que l'Egliſe entend & chante ſolemnellement ces paroles : *Felix culpa quæ talem meruit habere redemptorem* ! Heureuſe faute dans ſon effet, puiſqu'elle a été réparée par une telle redemption ! *O certè neceſſarium Adæ peccatum* ! Sans doute le péché d'Adam étoit néceſſaire pour mettre la miſericorde de Dieu dans tout ſon luſtre. Rien ne pouvoit mieux nous apprendre comment il ſçait faire naître le plus beau jour des ténébres les plus épaiſſes, & comment il fait ſervir le péché même à notre ſanctification.

Offic. Eccl.

Ibid.

Apprenons-le en effet, mes chers Auditeurs, & imprimons-nous fortement dans le cœur une vérité qui nous touche de ſi près, & où nous ſommes ſi intéreſſés. Car je l'ai dit, & je le répete : c'eſt ainſi que Dieu par une ſecrette & aimable conduite de ſa providence, ſe ſert quelquefois de nos plus grands déſordres pour nous faire atteindre à un point plus éminent de vertu, & qu'il ne laiſſe entrer certaines ames dans la

voye de perdition, que pour les ramener dans les voyes du ſalut, & pour les y faire marcher avec plus de ferveur. Ce ſont là de ces miracles d'une grace ſpeciale & particuliere, qui nous enlevent preſque malgré nous, & qui nous attachent enſuite à Dieu avec une tendreſſe, une vivacité, un dévoüement, que nous n'aurions peut-être jamais eû ſans le péché. Peut-être Madeleine n'eût-elle jamais éprouvé ces tranſports, ces ſenſibilités, ces impreſſions ſi fortes de l'amour divin, ſi la vûë du paſſé n'eût excité ſon repentir & piqué ſa reconnoiſſance. Peut-être David n'eût-il jamais conçû dans ſon cœur ces ſentimens d'une contrition ſi pure, ſi humble, ſi animée, s'il n'eût été ni adultere ni homicide. Peut-être ſaint Paul auroit-il eû moins de zéle pour la foi, s'il n'en eût jamais été le perſecuteur, & que la penſée de ce qu'il avoit fait pour la détruire, ne l'eût pas engagé à redoubler ſes efforts pour la prêcher aux Nations & pour la défendre contre ſes ennemis.

Et parmi le commun des fidéles, combien de pécheurs ne ſont revenus à Dieu que par des égaremens & des fautes groſſieres qui leur ont fait ouvrir les yeux ? Ils étoient dans un profond aſſoupiſſement ſur l'affaire de leur ſalut; ils ne ſentoient pas l'état du péché où ils vivoient; ils ne comptoient pour rien que Dieu fût offenſé, pourvû qu'ils ne perdiſſent ni leur honneur ni leur crédit dans le monde. Qu'a fait Dieu ? il a retiré ſa main, il a permis qu'ils portaſſent leurs deſirs bien au-delà du terme qu'ils avoient preſcrit à leur paſſion; ils ſe ſont diffamez par des excès honteux: & Dieu dans une ſi favorable conjoncture s'eſt préſenté pour les recuëillir. Cette femme mondaine qui ſe permettoit ſans ſcrupule mille libertés criminelles; qui ſans connoître la véritable ſituation de ſon ame, y nourriſſoit une de ces inclinations qui trompent les plus éclairées; après de longs détours en eſt enfin venuë à un engagement qui n'a que trop éclaté, & qu'elle pleure préſentement avec tant d'amertume

aux pieds du Seigneur & dans une ſainte retraite. Cet homme ſans probité & ſans foi, qui n'avoit nul égard aux intérêts de ſa conſcience, tandis qu'il a pû tramer ſourdement ſes fourberies & ſes artifices, ſe déclare enfin par quelque lâcheté qui le deshonore, & la confuſion dont il ſe voit couvert, eſt pour lui une matiere de réfléxions ſérieuſes & ſalutaires ſur l'injuſte commerce où il s'exerçoit depuis long-tems, & à quoi il renonce. Ce libertin qui mépriſoit toutes les loix divines, & qui ſe flatoit par la ſeule force de ſa raiſon d'obſerver les loix humaines, s'abandonne à des déreglemens ſcandaleux, qui lui attirent de mauvaiſes affaires, & lui cauſent des chagrins dont il ſe ſert utilement pour ſe remettre dans le devoir. Voilà de ces coups de prédeſtination qui humilient les plus juſtes, quand ils voyent quelquefois des pécheurs entrer dans des diſpoſitions intérieures qu'ils n'ont jamais porté ſi loin; être touchez pour Dieu des ſentimens les plus affectueux; exécuter des choſes qu'une

qu'une vertu du premier ordre oſeroit à peine entreprendre, & ſe trouver en état de faire la leçon à ceux-mêmes qui n'eſpéroient plus de les convertir. C'eſt en de tels ſujets, dit ſaint Paul, que Dieu ſe plaît à répandre les richeſſes de ſa grace avec d'autant plus d'abondance, que le péché y a régné avec plus d'empire : *Ubi abundavit delictum, ſuperabundavit gratia.* Rom. c. 5.

Faut-il plaindre, Seigneur, ou plûtôt ne faut-il pas envier la deſtinée de ces heureux favoris de votre miſericorde ? Prenez-vous des meſures ſi efficaces pour ceux que vous n'avez pas deſſein de ſauver ? Qui ne croiroit, à les voir vivre ſans loi, ſans régle, ſans principes, au gré de toutes leurs convoitiſes ; qui, dis-je, ne croiroit pas que ce ſont des victimes deſtinées aux feux éternels ? Et lorſque ſur le point de leur ruine, par un effort de votre bras tout-puiſſant, vous les arrêtez tout-à-coup, qui n'adorera pas cette main ſecourable & ce cœur de pere ? *Mortificat & vivificat, dedu-* 1. Reg. c. 2.

cit ad inferos & reducit. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de rendre ainſi la vie à des morts, & d'arracher à l'enfer des ames à demi réprouvée. C'eſt à ces ames que Dieu adreſſe par le Prophéte Iſaïe ces belles paroles : *Ad punctum in modico dereliqui te, & in miſerationibus magnis miſertus ſum tui.* Je me ſuis éloigné de vous pour un tems. Je vous ai caché mon viſage dans l'indignation de ma colere, *Ad punctum in modico dereliqui te* : mais j'ai toujours été le même quant au fond. Toujours attentif à vous obſerver, je n'ai point ceſſé de veiller ſur vous; & lors même que je ſemblois vous oublier, c'étoit alors que je mettois pour vous en œuvre les moyens les plus puiſſans que me ſuggéroient ma ſageſſe & mon amour. Il ne me reſtoit plus en quelque ſorte d'autre voye pour aller à votre cœur, que de laiſſer croître le nombre de vos iniquités. Elles ont exercé ma patience, mais elles ne l'ont point laſſée. Je vous ai attendu, & plus vous vous êtes obſtiné à votre malheur,

Iſaie c. 54.

plus je me ſuis appliqué à votre ſalut : *Et in miſerationibus magnis miſertus ſum tui.*

Ah ! Chrétiens, il eſt peut-être ici des perſonnes de ce caractére. Je ne ſçais à qui Dieu parle, ni en faveur de qui il me fait parler, mais qui que vous ſoyez, mon cher Auditeur, je vous annonce de la part de votre Dieu, que c'eſt aujourd'hui le jour qu'il a marqué pour votre converſion : *Evangeliſo vobis gaudium magnum, quia natus eſt vobis hodiè Salvator.* Vous êtes le ſujet qu'il a choiſi pour glorifier ſa miſericorde : nul autre n'eſt plus propre que vous à cet aimable miniſtere. Quand on vous verra vous rapprocher de Dieu, que penſera-t-on de cette bonté paternelle qui vous eſt venu chercher ? Que les Juſtes vivent bien, les impies l'attribuent à l'habitude & au tempérament. Que les Prédicateurs prêchent la pénitence, on répond que c'eſt leur emploi. Mais que vous, vous dis-je, après une vie toute corrompuë, vous embraſſiez une vie

Luc. c. 2.

toute chrétienne, c'est le pur ouvrage du Très-Haut : ce changement
Ps. 76. ne peut partir que de sa grace; *Hæc mutatio dexteræ excelsi.* Cette preuve est donc sans replique, & elle ne sera pas sans effet. Si vous franchissez le pas, d'autres édifiés, consolés, animés, convaincus par votre exemple, se rendront; & vous-même charmé de la conduite de Dieu qui vous a tiré de l'abîme, vous ferez par reconnoissance ce que faisoit Da-
Ps. 50. vid : *Docebo iniquos vias tuas & impii ad te convertentur.* Oui, Seigneur, j'enseignerai à tout le monde ces voyes douces & engageantes par où il vous a plû de me rappeller; & quand on sçaura en quel aveuglement j'étois plongé; quand on connoîtra cette longanimité & cette patience infatigable avec laquelle vous m'avez supporté, ces heureuses occasions que vous m'avez ménagées, cette suite & cet enchaînement de graces si sagement préparées, si favorablement dispensées; quand on découvrira les traits de cette misericorde qui m'a toujours suivi com-

me pas à pas : hé ! Seigneur, qui pourra ſe défendre des mêmes pourſuites ? Qui pourra vous diſputer un cœur que vous attaquez par des endroits ſi ſenſibles ? *Docebos iniquos vias tuas & impii ad te convertantur.*

Que reſte-t-il, mes Freres, à conclure de tout ceci, demandoit ſaint Paul aux Romains, après les avoir remplis de confiance par ce grand motif ? Prendrons-nous des ſentimens de préſomption, & dirons-nous qu'il n'y a qu'à perſeverer dans le crime, afin que la grace triomphe plus glorieuſement ? *Permanebimus in in peccato, ut gratia abundet ?* *Rom. c. 16.* A Dieu ne plaiſe que nous raiſonnions de la ſorte, & que nous faſſions de la bonté divine un abus ſi condamnable. *Qui enim mortui ſumus peccato, quomodò adhuc vivemus in illo?* *Ibid.* Car nous que cette miſericorde a ſi ſouvent prévenus, & qu'elle prévient encore, pourrions-nous l'outrager avec tant de mépris ? Eſt ce là ce qui lui eſt dû ; & parce que c'eſt une miſericorde infinie, eſt-il juſte que nous la mettions à des épreu-

ves continuelles? Quelles conſéquences ! le Dieu que j'adore eſt bon au-delà de tout ce que je puis ou concevoir, ou eſperer ; je n'ai donc qu'à perſiſter dans mes infidélités, & qu'à porter mes ingratitudes juſqu'aux derniers excès. Il m'aime aſſez pour ne pouvoir conſentir à ma perte, lors même que je m'obſtine à me revolter contre lui ; je n'ai donc qu'à lui faire toujours les mêmes inſultes, & qu'à l'offenſer avec la même liberté. Hé ! Chrétiens, eſt-ce ainſi que penſe une ame raiſonnable & un cœur bien fait ; & ne faut-il pas plûtôt convenir qu'un maître qui court après ſon eſclave, qui le ſauve au prix de ſon ſang, qui deſcend de ſa gloire, & oublie ſa propre grandeur pour s'abaiſſer juſqu'à lui, mérite bien qu'on ſacrifie quelque choſe à un amour ſi généreux.

Voilà ce que nous doit inſpirer la miſericorde du Seigneur ; & c'eſt pour cela que les Peres faiſoient voir aux héretiques de leurs tems, qu'elle a pour objet de détruire le peché plus noblement même que la

justice, parce que la justice, en vengeant l'offense faite à Dieu, peut toujours laisser dans l'ame du pécheur un fond d'indocilité & de rebellion, au lieu que la misericorde amollit le cœur, le charme, le gagne, le soumet. C'est elle qui en remuë les ressorts les plus secrets; qui par une sainte haine le tourne contre lui-même, qui l'engage à faire à Dieu une satisfaction d'autant plus recevable & plus agréable, qu'elle est plus volontaire; qui l'oblige à désavoüer ses erreurs, à combattre ses passions, à rompre tous ses attachemens. Tel est, dis-je, l'effet de la misericorde considerée de près. Si ce n'est pas ce qu'elle opére dans nous, c'est que nous ne la connoissons pas. On se la figure sous la fausse idée d'une molle indulgence, ou d'une lâche foiblesse à souffrir tout & à pardonner tout. Est-ce-là, mon cher frere, la misericorde de votre Dieu? Si vous pouviez, ou si vous vouliez vous le représenter tel qu'il est, vous tenant suspendu sur les abîmes du néant, décou-

vrant toute la malice de votre péché, étant maître d'en tirer la plus prompte vengeance, ſollicité ſans ceſſe par ſa juſtice à prononcer l'arrêt de votre condamnation, n'ayant plus que ſon cœur qui lui parle pour votre défenſe, & n'étant plus retenu que par le zéle qui l'intéreſſe pour vous : ſi quelquefois vous vous retraciez ſeulement cette foible image d'une miſericorde au-deſſus de toute expreſſion,& non point ce vain phantôme dont l'imagination ſe laiſſe joüer, & dont on ſe flate dans le vice; pécheur, quelque endurci que vous ſoyez, vous auriez peine à ne pas céder aux recherches d'un Dieu ſi digne de toute la tendreſſe & de toute l'ardeur de votre amour.

De-là même auſſi ces regrets, ces témoignages de douleur & de la douleur la plus amere, que nous admirons dans des pécheurs pénitens. Cette ſeule réfléxion leur fait verſer des torrens de larmes : vous, Seigneur, être vous-même venu à moi ? m'avoir ſuivi dans mes égaremens, & ne m'y avoir point abandonné ! Etoit-

ce moi, mon Dieu, à qui il falloit faire cette grace. Tant d'autres qui vous avoient autrefois ſervi en eſprit & en vérité, ſe ſont retirez de vous, & vous vous êtes retiré d'eux ; vous les avez frappez de votre malediction & de vos anathêmes : pourquoi m'avez-vous épargné, & qu'avez-vous trouvé en moi qui vous engageât à me diſtinguer ? De-là cette confuſion, ces gémiſſemens du Prince des Apôtres, lorſque Jesus-Christ jetta ſur lui ce regard qui lui perça le cœur : ô Dieu, daigner encore jetter les yeux, & quels yeux ? des yeux de charité : & ſur qui ? ſur le plus ingrat des hommes, ſur un blaſphémateur, ſur moi ? De-là ces tranſports de Madeleine, qui voyant que ſon Maître la recevoit à ſes pieds, & qu'il ſe déclaroit même pour elle, étonnée & toute interdite, n'avoit point de paroles pour s'expliquer, & ne ſe faiſoit entendre que par ſes ſanglots.

Plaiſe au Ciel, mes chers Auditeurs, que ce ſoit là par rapport à

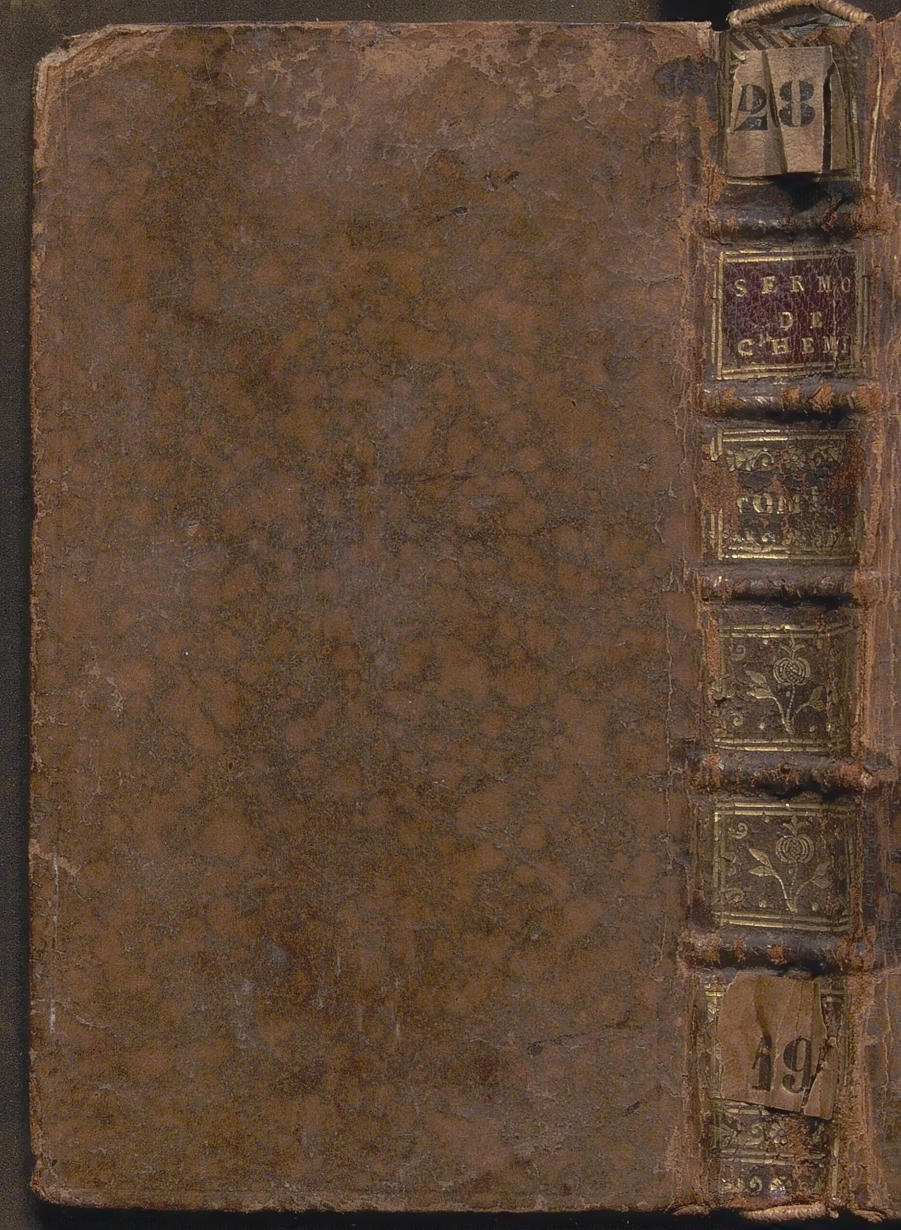
vous-mêmes le fruit de ce discours. Dans ce grand mystére où le Verbe de Dieu descend jusqu'à nous, il n'a point d'autre vûë que la gloire de son Pere & que notre perfection. Entrons dans ses desseins, puisqu'ils nous sont si avantageux, & profitons de la grace qu'il nous apporte. Avec cette grace & par cette grace nous renoncerons au péché, nous nous mettrons à couvert de la justice du Seigneur & de ses châtimens, nous marcherons dans les voyes de sa misericorde, & nous parviendrons à la souveraine beatitude, où nous conduise le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit.

Fin du quatriéme Volume.








28
SERMO
DE
C.HEMI
TOM.
19



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm